

```
article > <> article1.html > <html > <html >
2 <html lang="en">
  span>
  Déraillleuses</h1>
25 </a>
26 <nav>
27 <ul>
({ HTML @ Go Live ✓ Prettier
```

## # D taill euses

# Cr atrices entre pouss re et vent de man res d' tre qui n'appartiennent qu'  elles.

# Voyageuses   la vie affranchie et solitaire. Elles veulent, et vouloir est suffisant pour faire.



On a raconté Ulysse mille fois.  
On l'a vu naviguer, mentir, conquérir, échapper, triompher.  
Et Pénélope ? On l'a réduite à l'épouse fidèle,  
Figée dans l'attente.  
Une statue de loyauté.  
Sagement.  
Sagement ?  
Et pourtant.

Pénélope n'est pas un simple monument de patience.  
La soumission n'est pas l'absence de volonté,  
Mais l'adaptation à un monde structuré par la domination.  
Pénélope agit dans les marges qu'on lui laisse.  
Elle ruse avec le pouvoir.  
Elle use du peu de liberté qu'elle a,  
Mais elle l'use entièrement.

Elle défait sa toile la nuit,  
Non pas par amour aveugle,  
Mais par lucidité politique.  
Elle n'est pas libre,  
Mais elle pense. Elle choisit. Elle résiste.  
Et derrière le métier à tisser,  
Il y avait une stratégie. Une ruse. Une patience active.

Elle défait la toile la nuit,  
Comme on refuse le destin qu'on nous a tissé.  
Elle compose, elle négocie, elle détourne. Elle tient.  
Et tenir, parfois, c'est résister.

Alors que les hommes partaient conquérir,  
Elle habitait le vide,  
Elle en faisait un territoire politique.  
Car il y a dans la position de Pénélope un paradoxe fécond :  
Une femme en mouvement sans quitter la maison.  
Une héroïne de l'intérieur.

Nous, les héritières de Pénélope, nous prenons le large.  
Nos toiles ainsi tissées s'animent dans nos rêves et nous sortent de la marge.

*\*Elles disent que leur histoire est pleine d'interruptions.  
Elles disent qu'on les a toujours interrompues.  
Elles disent qu'elles vont maintenant parler.\*<sup>1</sup>*

Nous parlons.  
Nous refusons d'être les compagnes qui attendent,  
Les objets de fidélité,  
Les silences loyaux.  
Nous partons.  
Sur des routes qui n'ont pas encore de nom.  
Nous sommes les filles de Pénélope.  
Nous sommes multiples.  
Navigatrices, insurgées, conteuses, bâtisseuses,  
Détailleuses,  
Ceci est notre odyssée.

1. Wittig, M. (1969). \*Les Guérillères\* Editions de Minuit.

## Ainsi, le jour, elle tissait la toile gigantesque, Et la nuit,  
à la lumière des torches, elle la défaisait.

## Elles ont défait les trames qu'on avait tissées pour  
elles. Elles ont pris l'aiguille de Pénélope et s'en sont fait  
un gouvernail.

## # Sommaire

✓ Récit	
# Plonger dans la pulpe	14
# Réfléchir aux gestes augmentés	18
# Réinvestir nos voix	22
# L'émancipation par le départ	30
# Murmures croisés	38
# Une odyssee de l'apprentissage	44
# Trouver un équilibre économique	50
# Éditer autrement	58
# Solidarité féminine et légitimité	64
# Créer son utopie	84
# Bibliographie	90
# Recettes	102
# Faire son papier	105
# Faire son tamis	109
# Faire sa presse	113
# Encre grasse	117
# Recette de la colle de riz	118

## # Plonger dans la pulpe

**## Fabriquer avec les vestiges de son passé, est-ce une façon d'archiver, ou de détruire ? Peuvent-elles cohabiter ?**

Un soir, dans sa chambre, son regard se pose sur les montagnes de papiers éparpillées autour d'elle. Des brouillons, des fragments de projets passés, des traces de réflexions inachevées. Comment a-t-elle pu accumuler autant en si peu de temps ? Toute cette matière devenue soudain inutile. Elle esquisse un sourire, à ce stade, elle pourrait ouvrir une papeterie.

Venant de terminer son bachelier, elle ressent le besoin de faire du tri, de vider, d'archiver. Instinctivement, elle commence à déchirer certaines feuilles, un geste presque automatique, hérité de ces années d'études où la frustration trouvait son exutoire dans la destruction. Peu à peu, son tapis se couvre de tas distincts : ce qui doit être conservé par nécessité d'archive, ce qui peut encore servir de brouillon, et ce qui n'a désormais plus d'autre destinée que l'oubli.

Elle en vient aux livres, ceux qu'elle a commencé à accumuler dès son arrivée à Bruxelles, comme pour combler un vide. Un à un, elle les parcourt, se délestant de ceux dont elle n'a plus besoin. Puis, au milieu de la pile, un titre attire son attention : recycler son papier ? Son regard glisse vers les tas éparpillés autour d'elle. Une idée germe.

Animée par une intuition nouvelle, elle façonne ses premiers tamis, broie les chutes éparpillées sur son tapis, découpe de vieux tissus pour y faire sécher ses feuilles. Ses mains plongent dans la pulpe, et la première feuille apparaît. À cet instant, elle comprend : elle peut détruire pour faire renaître.

Les gestes s'enchaînent, presque instinctifs. Feuille après feuille, elle apprise le processus, se laisse guider par le rythme hypnotique de la transformation. Cette journée prend des allures de transe, comme un moment suspendu. Un bilan silencieux des années passées. Comme un tremplin vers l'avenir, une manière de recycler le passé pour mieux construire le futur.

Elle est captivée par ses feuilles, fascinée par la manière dont l'encre des anciens projets refait surface dans la mixture. Comment certaines lettres résistent au mixeur, refusent de disparaître et surgissent intactes sur le nouveau papier, esquissant un langage secret. Parfois, un pas maladroit sur une feuille en train de sécher y imprime la trace de son pied, ou encore, le poids d'un tissu trop lourd marque sa surface, y inscrivant involontairement une couture.

Un rythme s'installe en elle. Chaque matin, elle se lève, retire délicatement les tissus humides, séparant le papier encore gorgé d'eau de son support pour accélérer le séchage. Puis, elle grimpe à son échelle et suspend les feuilles sur un fil tendu à la hâte avant de redescendre savourer un café. Ensuite, elle remonte, plonge le tamis dans la pulpe, en ressort une mixture dégoulinante qu'elle presse avec un second cadre, absorbant l'excès d'eau à l'aide d'un chiffon avant d'étendre la feuille sur un tissu sec.

À chaque étape, sa concentration s'intensifie. Elle sait que le moindre faux mouvement peut ruiner la feuille et s'acharne à trouver la consistance idéale pour obtenir un papier aussi régulier et fin que possible. Rapidement, elle comprend que sur dix feuilles fabriquées, seules quatre seront réellement exploitables. Dix feuilles, c'est sa limite quotidienne, dictée par le roulement des tapis et l'espace dont elle dispose. Peu à peu, sa chambre se métamorphose en laboratoire, imprégné d'une odeur humide de papier, et même la fenêtre ouverte en permanence ne suffit plus à l'atténuer. Le rythme s'ancre. Chaque journée commence et s'achève avec le papier, une obsession devenue routine, un cycle qu'elle apprivoise et perfectionne, jour après jour.<sup>3</sup>

`< div class="carnet">`

Ces vieux projets appartiennent au passé. Ils ont existé, ont eu leur propre temporalité, leur nécessité. Ils ont occupé l'espace qu'ils devaient occuper, ont porté mes réflexions, mes doutes, mes expérimentations. Ils ont été une étape, une construction, un apprentissage. Il ne s'agit pas de les renier, mais de leur rendre leur juste place : celle de fragments, d'échos d'un parcours, et non de fondations immuables. Alors, plutôt que de les laisser s'encroûter, je décide de les transformer. Le papier qui les portait sera dissout, broyé, recyclé. Les mots qu'ils contenaient perdront leur forme initiale, mais pas leur essence. Ce qu'ils ont été alimentera ce que je vais créer, d'une manière nouvelle, décomposée et recomposée. Ce sont maintenant des matériaux bruts à façonner. Ainsi, ce que j'ai fait hier ne me définit plus, mais nourrit ce que je ferai demain.

`</ div >`

3. Commentaire du 23 mai 2025 — Fabriquer avec les vestiges de son passé, c'est naviguer entre la conservation et l'effacement. D'un côté, il y a l'archivage : préserver les fragments du passé. De l'autre, il y a la destruction : déchirer, broyer, dissoudre, pour ne garder qu'une matière brute, débarrassée de son poids symbolique. Mais peut-être que ces deux gestes opposés en apparence peuvent cohabiter. Détruire n'est pas nécessairement effacer, tout comme archiver ne signifie pas figer. Ce qui a été détruit ressurgit autrement, transformé, métamorphosé. Fabriquer à partir de ce qui a été, c'est accepter que l'oubli et la réminiscence s'entrelacent. C'est se donner le pouvoir de choisir ce qui subsiste et ce qui se dissout, et faire de cette oscillation une force créatrice. Ce n'est ni un deuil complet, ni une conservation figée, mais une réécriture, où la destruction devient un passage nécessaire pour la renaissance.

2. Hopkinson, A. (1982) \* *Fabriquez & recyclez votre papier*\* Édition de la lanterne



## # Réflexion aux gestes ouverts

**##** On m'a dit qu'apprendre à monter un lit, c'était déjà comprendre comment fabriquer un ordinateur. Mais alors, le code est-il une forme d'artisanat ?

Elle regarde ces nouvelles feuilles comme on contemple un seuil. Une promesse. Un passage. Une passerelle vers un futur qu'elle devine, mais ne sait encore nommer.

Elle aimerait y imprimer sa recette de papier, y inscrire un savoir, un geste, le rendre accessible, transmissible. Mais elle ne veut pas les réinjecter dans les rouages familiers de l'industrie du livre. Elle rêve d'un autre circuit, plus court, plus souple, plus vivant. Un circuit qui laisse place à l'essai, au partage, à l'impreinte de la main.

Dans ce contexte de désindustrialisation, de retour au geste, à l'atelier, à une certaine lenteur choisie, une question la traverse : Comment produire, comment éditer un livre aujourd'hui, autrement ?

C'est là qu'elle découvre PrePostPrint<sup>4</sup>, une initiative née pour faire émerger ces pratiques libres et alternatives de création graphique. Un espace ouvert pour interroger, confronter, transmettre d'autres manières de publier, loin des standards figés.

Alors, comment faire dialoguer artisanat et numérique ?

Comment tresser l'invisible du code avec la matière du papier ?

Elle se jette dans la spirale du bidouillage. Le code devient un terrain d'expérimentation. Une langue étrangère, fascinante. Elle tombe sur le site de l'ESAD Pyrénées<sup>5</sup>, un monde de ressources partagées, de savoirs ouverts, de tentatives. Elle ne sait pas faire du HTML-to-print, mais elle sent l'élan.

4. PrePostPrint [\\*https://prepostprint.org/](https://prepostprint.org/) \*

Initiative collaborative fondée par Sarah Garcin, Raphaël Bastide et Julie Blanc, dédiée aux procédés de création graphique et aux systèmes de publication libres, alternatifs ou non conventionnels. Elle se manifeste à travers : des événements ponctuels ; d'un mailing-list ouverte réunissant étudiants, graphistes, enseignants, chercheurs, éditeurs, amateurs... ; projets d'un site web qui réunit ressources, outils, contacts ; d'un compte sur Mastodon ; d'une communauté de pratiques, d'un réseau de personnes désireuses d'échanger, de dialoguer et de valoriser d'autres pratiques du design et de la publications

5. L'Atelier Web de l'ESAD Pyrénées [\\*https://ateliers.esad-pyrenees.fr/](https://ateliers.esad-pyrenees.fr/) \*regroupe des ressources pédagogiques, théoriques et techniques autour de la publication numérique, du design radical et des pratiques libres. Associé à la recherche Radical Web Design [\\*https://radicalweb.design/](https://radicalweb.design/) \*

d'autre, c'est parfois le meilleur chemin pour apprendre. Elle télécharge les fichiers sources, ouvre son éditeur de code, l'inspecteur de son navigateur. Elle navigue, observe, tâtonne. Elle apprend. Les heures s'étirent. Le temps se dilue. Une cinquantaine d'heures passent, sans qu'elle ne les voie filer.

Un nouveau rythme s'installe. Elle se réveille avant l'aube, code sous la couette, portée par une fièvre douce. Les lignes défilent comme une respiration nouvelle. Elles balayent les pensées parasites, tracent un chemin clair. Petit à petit, elle apprivoise ces nouvelles formes de fabrication. Comme un artisan qui taille son bois ou façonne sa terre, elle tisse des lignes de commande, ajuste des paramètres, cherche à comprendre, à détourner, à transmettre. Elle perçoit une vérité plus vaste : l'assemblage, qu'il soit mécanique, manuel ou numérique, repose sur une même logique de compréhension et de transmission. Chaque élément a sa place, chaque pièce s'imbrique dans un ensemble fonctionnel. Quand la lumière verte de l'écran se dilue dans la lumière du jour, la réalité revient par le chant des oiseaux. Elle se lève, s'étire, retourne à ses feuilles de papier séchées la veille. Elle façonne, elle tisse les gestes anciens.

`<div class="carnet">`

Le code, comme l'artisanat, exige patience et précision. Il se façonne ligne après ligne, comme une charpente que l'on bâtit pièce par pièce. Il ne se limite pas à des formules abstraites : il se touche, se manipule, se réajuste, il a sa propre matérialité, même si elle est intangible. Il demande un savoir-faire, un apprentissage par l'erreur, des tests répétés, des ajustements. Il ne s'agit pas seulement de produire une fonction, mais de la penser dans sa structure, sa pérennité.

`</div >`

Elle entre ainsi dans l'univers des hackereuses, celles qui détournent, qui bricolent, qui partagent. Un espace horizontal, où la connaissance circule, se transmet librement. Un lieu où la création rime avec alternative, où la norme est questionnée. Le HTML-to-print devient le pont entre le numérique et le tangible. La modernité ne s'oppose plus à l'artisanat : elle l'amplifie, le redéfinit. Les pages virtuelles prennent corps, deviennent livre. Le code devient papier. Et chaque page imprimée devient un manifeste silencieux contre la standardisation. Elle avance, à la croisée des mondes. Entre l'écran et la feuille, entre la main et la machine.

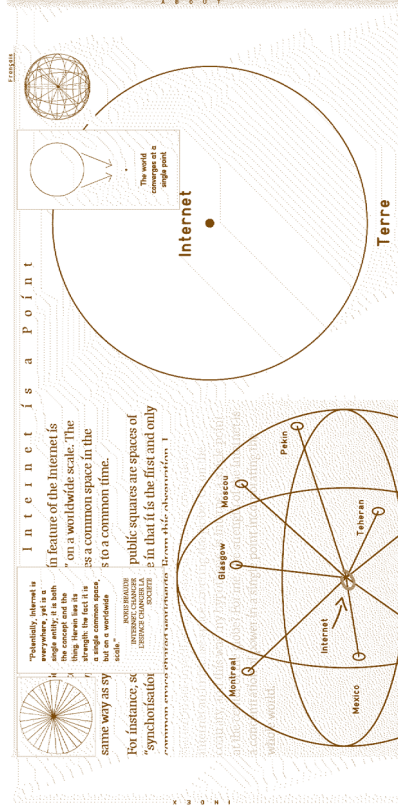
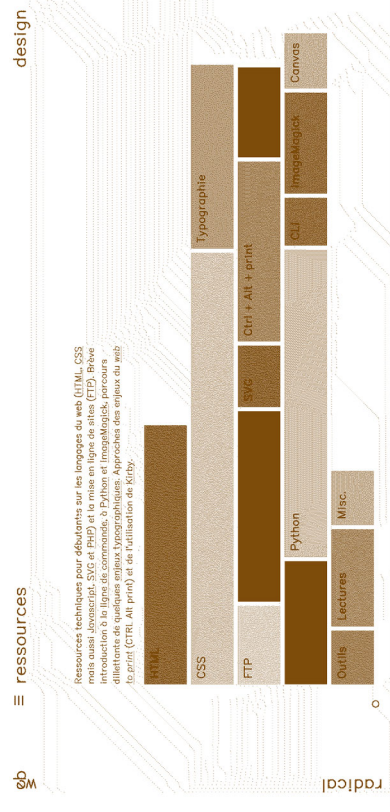
Son livre ne sera pas seulement un objet, mais un lieu de pensée. Un espace d'expérimentation, de liberté, de transmission.

Le temps s'écoule, presque une année entière, avant que son chemin ne croise celui de Julie Blanc, lors d'un workshop. Et avec elle, une découverte essentielle : il est possible de travailler autrement, de libérer du temps, d'échapper à la répétition fastidieuse. Jusqu'alors, sa méthode était longue, labor-

ieuse, minutieuse à l'excès. Chronophage. Avec le Markdown, un simple fichier texte structuré, et un script JavaScript, elle apprend à générer une mise en page complète sans coder chaque balise HTML.

C'est comme si un voile se levait. Une zone d'ombre devient territoire lisible. Un nouveau sentier s'ouvre sur la carte, révélant l'étendue d'un paysage qu'elle pressentait, mais dont elle ignorait l'existence.

Depuis, elle collecte, elle trie, elle archive. Cette liste de ressources est vivante, ouverte. Elle s'enrichit au fil de ses recherches.<sup>6</sup>



6. . Open Source Publishing (OSP) [\\*https://osp.kitchen/](https://osp.kitchen/) est un collectif de designers bruxellois qui conçoit tous ses projets avec des logiciels libres ou open source. Ils sont notamment connus pour leurs recherches autour du html2print.
- . Garin S, Gourlet P, Eveillard L. [\\*L'Atelier des chercheurs\\*](https://atelier-des-chercheurs.fr/) <https://atelier-des-chercheurs.fr/> développe depuis 2013 des outils modulaires et libres pour renouveler les manières de transmettre, documenter et collaborer dans l'apprentissage.
- . Gavin A. et Bigel V. [\\*Groupe CCC\\*](https://groupeccc.org/) interroge les pratiques éditoriales et graphiques dans une perspective critique et expérimentale.
- . Furter L. est une graphiste engagée dans une pratique féministe intersectionnelle et hybride. Elle travaille sur les écritures numériques et l'édition élargie.
- . Blanc J. [\\*julle-blanc.fr\\*](https://julle-blanc.fr/) anime des workshops sur le web-to-print. Elle est co-auteure de la librairie [\\*Paged.is\\*](https://paged.is/) dédiée à la mise en page HTML to print.
- . Low-tech Magazine [\\*https://solar.lowtechmagazine.com/\\*](https://solar.lowtechmagazine.com/) est un site web minimaliste, alimenté à l'énergie solaire. Il explore les technologies sobres et les modes de publication à faible impact écologique.
- . Ditherit [\\*https://ditherit.com/\\*](https://ditherit.com/) est un outil en ligne permettant de réduire la taille des images en appliquant des effets de tramage, utile pour des projets à faible bande passante ou des publications low-tech.

## # Réinvestir nos voix

## Faut-il préserver une œuvre née pour disparaître ?  
Quand le temps passé à la créer cesse-t-il d'être un hommage et devient-il une perte ?

Il y avait ce poème, gravé sur un muret devant l'église Saint-Antoine, en face de l'arrêt de tram. Chaque matin, depuis trois ans, ces vers de Victor Hugo la saluent. Booz l'endormi. Chaque matin, un mal-être, celui d'être renvoyée des premières lueurs de l'aube à la violence d'être perçue par son sexe, sa passivité déterminée, objectivée. Pourquoi célébrer un discours patriarcal qui glorifie l'homme comme prédateur intellectuel ? Elle se demande comment ces maux d'une autre époque ont pu se retrouver sur ces murs, comment la com-mune a-t-elle pu accepter pareil projet.

\**Les femmes regardaient Booz plus qu'un jeune homme, Car le jeune homme est beau, mais le vieillard est grand. Le vieillard, qui revient vers la source première, Entre aux jours éternels et sort des jours changeants ; Et l'on voit de la flamme aux yeux des jeunes gens, Mais dans l'œil du vieillard on voit de la lumière.*\* 7

< div class="carnet">

Ce poème résonne aujourd'hui comme une relique d'un temps où les femmes étaient confinées à des rôles subalternes. Où la sagesse et l'autorité étaient le domaine exclusif des hommes. Ce vestige littéraire, enchâssé dans notre paysage urbain, soulève une question : que signifie-t-il pour nous aujourd'hui ? Comment appréhender une journée quand la seule représentation féminine dans les rues que nous prenons est dans un rapport de séduction ? Où toute forme d'intelligence féminine est annihilée ?

</ div >

L'urgence de recouvrir ses mots se fait ressentir. Ces mots, elle ne peut plus les voir sans que la rage ne monte. Alors elle cherche des femmes collées, des femmes qui se réapproprient l'espace public et revendiquent la force des femmes. Dans ses recherches elle tombera sur Fanny Durand, et son projet nommé "Chronique pour Penthésilée" 8. Charmée par le déploiement d'une exploration poétique et visuelle au travers du collage et l'occupation fragment-

7. Hugo, V. (1859). \*La légende des siècles\*

8. Durand, F.(s.d). Chronique pour Penthésilée. <https://durandfanny.com/>

aire de l'espace public, l'idée commencera à émerger. Elle n'avait jamais vu un travail d'une puissance évocatrice aussi riche, comme une archéologie des femmes amazones réhabilitée par association à des femmes réelles qui ont combattu le fascisme, la tyrannie et l'oppression dans différents contextes historiques et géographiques.

< div class="carnet">

Coller. Montrer. Dévoiler aux passants ces femmes trop souvent écartées. Garder une trace de cette éphémérité, de sa disparition de l'espace public. Faire revivre ne serait-ce qu'un instant, les figures effacées de l'histoire. Coller des fragments de ces vies, des bribes de récits, utiliser chaque recoin de mur comme témoin de la résilience de ces existences passées sous silence.

</ div >

Elle multipliera ces recherches, comme enivrée par cette découverte, celle d'un monde rêvé, foisonnant de mystère et de beauté qui ne demande qu'à naître. Monique Wittig sera une ressource puissante par son langage poétique, elle nourrit son inconscient de cette flamme émancipatrice où les femmes sont les protagonistes de leurs propres récits. Elle rencontrera ensuite la figure de Malvina de Blanchecotte, poétesse ouvrière contemporaine de Victor Hugo.

< div class="carnet">

Une poétesse qui a utilisé sa plume pour exprimer les luttes et les espoirs de celleux qui, comme elle, travaillaient dur pour survivre dans une société inégalitaire. Malvina Blanchecotte n'est plus parmi nous, mais ses poèmes, empreints d'une profonde humanité et d'une critique sociale acerbe, subsistent, témoignant de son esprit indomptable. Sa contribution à la littérature et à la critique sociale demeure pertinente. Une source d'inspiration pour celleux qui cherchent à comprendre et à donner une voix aux oubliées de l'histoire.

</ div >

< div class="carnet">

Malvina Blanchecotte, poétesse de l'ombre, Collés sur les murs, tes vers questionnent et grondent, Contre le capitalisme, un cri qui retentit et inonde. Nous célébrons ta voix, et toutes celles oubliées, Des femmes artistes, dans les marges reléguées. Ce collage, éphémère, mais si vibrant de vérité, Redonne vie à des récits que l'histoire a négligés.

</ div >

\*PAN, PAN, PAN  
Pan, pan, pan!  
Qui va là ?

Ouvre ! je suis la belle Joie ;  
C'est la jeunesse qui m'envoie,  
Avec les roses que voilà...  
Retourne ! avant que je te voie !

Pan, pan, pan! Qui va là ?  
Ouvre ! je suis l'Amour lui-même,  
Je suis l'illusion suprême ;  
Ton cœur en songe m'appela...  
Retourne ! avant que je ne t'aime !

Pan, pan, pan!  
Qui va là ?  
Ouvre ! je viens du cimetière.  
Je suis le Silence de pierre  
Qui tant de fois te consola...  
Entre ! j'ouvre la porte entière !\* 9

Quelques semaines plus tôt, elle était allée marcher dans la forêt de Soignes. Non pas seulement pour se promener, mais pour y récolter de quoi faire de l'encre. Depuis, cette matière dormait dans un coin de son atelier, en attente d'un usage. Un jour, l'idée prit forme : cette terre n'avait pas vocation à devenir une encre pour imprimante, mais plutôt une encre artisanale, à utiliser sous presse.

< div class="carnet">

Si je choisis de diffuser ces papiers dans l'espace public, pourquoi ne pas prolonger le geste jusqu'à l'encre, en choisissant celle qui vient directement du végétal, du sol lui-même ?

< / div >

Elle prit la terre, la broya avec soin, la mélangea à de l'huile de lin cuite. Une teinte dorée, dense et chaude, en ressortit. Elle aimait l'idée que ce collage soit entièrement fait main, depuis l'encre jusqu'à l'impression. Elle repensa à ces petits blocs d'enfance, modulables à l'infini. Les Lego. Elle les avait déjà utilisés

és, quelques semaines plus tôt, pour composer des lettres typographiques. Alors, elle descendit à l'imprimerie de l'école. Elle se mit au travail : composer, ligne après ligne, le poème de Malvina Blanchecotte.

Le soir du collage, trois amies l'accompagnaient. Curieuses, complices, elles descendent ensemble dans les rues de Bruxelles, portées par l'excitation de la nuit tombante. Elles avaient prévu d'attendre minuit, mais l'impatience les pousse à partir dès vingt-deux heures. L'air est doux, la ville encore éveillée.

Le trajet est court, presque irréel. Arrivées près du muret, baigné par la lumière des lampadaires, elles hésitent un instant. Le lieu est passant ; un arrêt de tram animé, la circulation ne se calmera pas avant longtemps. Mais elles ne reculent pas. Elles prennent un instant pour mesurer le geste, puis se lancent.

L'une colle, les deux autres veillent, couvrant le quai. La dernière immortalise la scène, son appareil déclenche des éclats de lumière dans la nuit. Les passants observent, intrigués. Certains s'arrêtent, tentent de lire ce message invisible, encore fondu dans la colle humide, il n'émergera qu'au matin, avec la lumière.

Elles restent un moment, puis se dispersent autour de vingt-trois heures. Heureuse, fière, gonflée d'une puissance douce, elle rentre chez elle.

Les jours suivants, elle passe chaque matin devant le mur. Elle s'arrête, observe, photographie. Un jour, un gardien de la paix la surprend et sourit : « Ah, les murs de Bruxelles... C'est beau, hein ? Belle journée, madame. »

Elle ne dit rien. Elle sourit en silence, le cœur léger. C'est elle qui l'a fait. Et c'est là, devant elle, vivant.

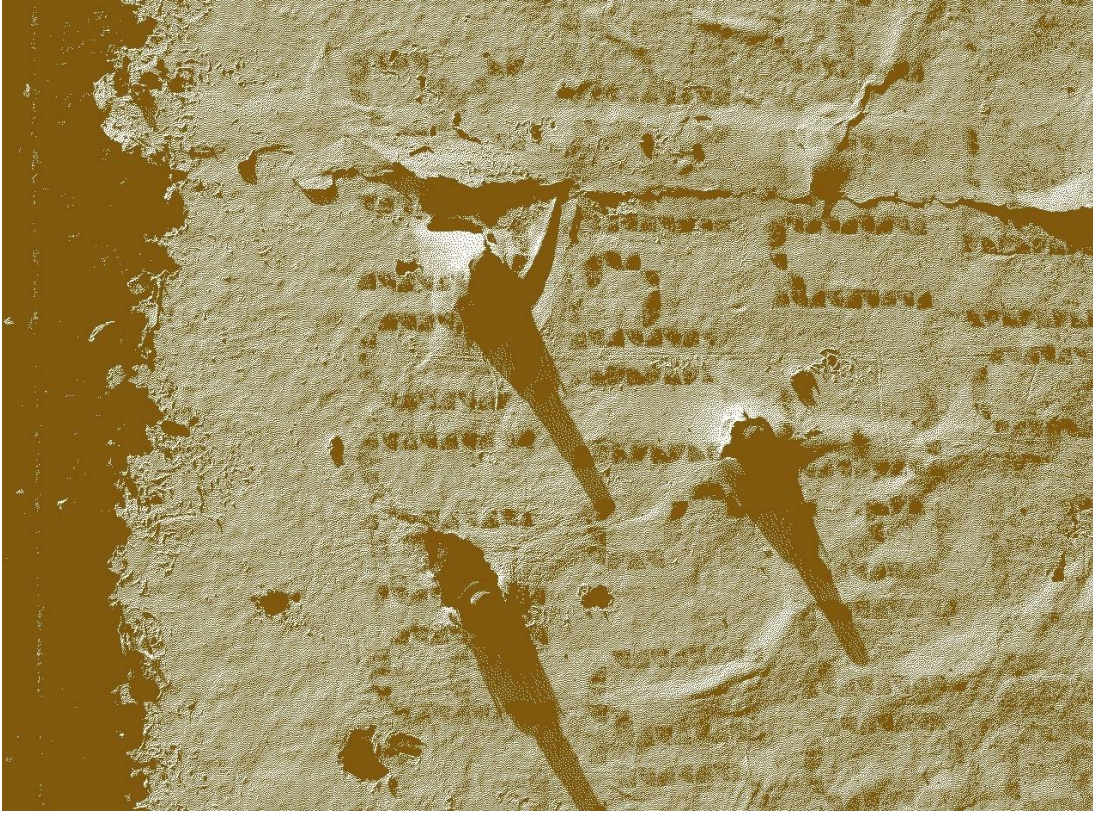
< div class="carnet">

Que nos villes deviennent des galeries vivantes où la lumière brille dans tous les yeux. Que chaque coin de mur, chaque espace public, raconte une histoire de lutte, de beauté, et de justice. Dans le bruissement des pages faites à la main et les mots imprimés avec soin, nous trouvons notre propre lumière. Une réponse au silence, une danse avec le temps. Et le papier prit vie, devenant lieu de culture pour fourmis, limaces, escargots, comme un potager partagé.

< / div >

Les semaines se suivirent et le collage céda doucement à l'érosion, elle notera tout du long ces observations. Dispersion et émiettement. Les lettres encrées, semblent comme enracinées. Une auréole blanche se forme par temps de pluie, comme un abri. La pluie dissout le papier et révèle son message. Ainsi, chaque matin devant l'église Saint-Antoine, le poème de Victor Hugo et celui de Malvina Blanchecotte se côtoient, deux âmes en dialogue, une confrontation douce, un appel à réinvestir nos voix.

9. Blanchecotte, M. Poétesses D'expression Française, du Moyen-Age Au 20ème Siècle. \* Pan Pan Pan\* <https://poetesses.blog4ever.com/blanchecotte-malvina1830-1895>



10



10. Déas, E. Collage réalisé à l'église Saint-Antoine, Etterbeek, mai 2024.

Aérienne MÉTÉO	Température (°C)		Précipitation (mm)	observation
	min	max		
8 / 05	10.5	14.8	Soleil 0mm	collage
9 / 05	8.1	13.0	Soleil 0mm	pas de changement
10 / 05	9.3	21.4	Soleil 0mm	"
11 / 05	10.4	24.2	Soleil 0mm	"
12 / 05	11.5	26.1	nuageux + grosses gouttes 10mm 3mm	exemple mouillé & pousser collage bascule 3
13 / 05	14.1	22.6	Grande pluie, pluie épaisse 4mm	
14 / 05	15.0	24.3	0mm	
15 / 05	13.6	18.0	Pluie Fine 4mm	Pluie + brumeilles. Avec la pluie fine, pluie moult plus à 8h30. Pour acc au collage pas de changement de collage Les papiers commencent à se décoller
16 / 05	13.7	19.0	Pluie 15mm	
17 / 05	11.8	17.9	PLUIE FINE 4mm	
18 / 05	12.6	19.0	Pluie 16mm	
19 / 05	11.8	20.0	brume assez 5mm	Papier enroulé, pluie moult modérément de papier
20 / 05	11.5	20.5	0.2mm	
21 / 05	12.9	19.5	2.2mm	UNE VAGUE BECANE DE LA PLUIE PEU COUSSE
22 / 05	13.4	18.1	1mm	
23 / 05	7.9	19.2	0.4mm	
24 / 05	11.1	16.1	4.1mm	pluie
25 / 05	12.4	19.4	6.3mm	averse
26 / 05	9.0	20.5	4mm	averse
27 / 05	7.2	16.3	2mm	grêle



Depuis toute petite, on l'a mise en garde contre le grand méchant loup, contre cet homme aux pulsions dites « animales » qui rôderait à l'extérieur. Ce même homme-prédateur légitimé par Victor Hugo dans *Booz* endormi. Cet homme qui ne peut faire autrement que de succomber à la tentation du corps, son cerveau impuissant face à la puissance de son érection. Depuis quand lui fait-on croire que l'ailleurs est dangereux pour elle ? qu'il ne peut lui réserver rien de bon ? On la cantonne à l'intérieur, à l'ombre des ruelles, on la soumet au chaperon, celui qui devra la ramener en sécurité chez elle le soir, celui qui se chargera de sa protection. « Frêle petite fille, innocente et pure, ma jolie petite sirène, prends garde, en t'éloignant du troupeau, tu risques de perdre ta belle voix, ton confort, ta pureté. »

Ce mythe de la fragilité féminine est un piège. Il habille le cloisonnement d'un manteau de bienveillance, mais l'objectif reste le même : limiter. Limiter ses mouvements, son autonomie, sa confiance. On lui dit qu'il y a un prix à payer pour l'indépendance, et ce prix, c'est la perte de son intégrité. Mais pourquoi faudrait-il forcément se méfier ? Pourquoi le monde serait-il un danger pour elle et non un terrain d'apprentissage ? Peut-être que la vraie perte serait de ne jamais partir.

Pourquoi lui, il pourrait partir seul, et elle non ? Pourquoi lui faudrait-il être un explorateur, et elle une proie ? Pourquoi il lui faudrait être chaperonnée quand lui peut s'aventurer dans la nature sans avoir à craindre pour sa vie ?

\* *Voyager, pour une femme, c'est une mise à feu - de toutes les interdites, de toutes les injonctions. C'est dire : " Je veux aller là-bas, et vouloir me suffit, personne ne m'en empêchera. " La liberté ne se demande pas poliment, elle se prend.\** 14

Ces images ont façonné son désir de partir bien avant qu'elle puisse le nommer. Son imagination a toujours été plus vaste que les murs qui l'enferment. Elle s'est nourrie d'horizons lointains, de récits d'aventures, même quand ils ne lui étaient pas destinés. Longtemps, elle a cru qu'elle n'était pas la bonne personne pour ces histoires. Puis elle a compris : elles n'avaient jamais été écrites pour elle. Elle ne veut pas de ses contes qui lui dictent une conduite régie par une société phalocentrée. Comment trouver la force d'affronter ces peurs, quand aucun récit, aucun conte ne semble abriter le destin de femmes aventurières ? Elle se met en quête de figures qui lui ressemblent, de légendes où les femmes bravent l'inconnu. Et puis elle trouve *Le Cil du Loup*. Un conte qui renverse la peur, qui transforme le danger en apprentissage.

Elle comprend : le loup guette, mais encore ? Allons donc à sa rencontre, allons dans les bois, sans quoi jamais la vie ne commencera.

14. Azéma, L. (2021). \*Les femmes aussi sont du voyage\* Flammarion.

#### \* *Le Cil du Loup*

*Si tu ne vas pas dans les bois,  
Jamais rien n'arrivera, jamais ta vie ne commencera.*

- *Ne vas pas dans les bois, disaient-ils, n'y va pas.*
- *Et pourquoi donc ? Pourquoi n'irais-je pas ce soir dans les bois ? Demanda-t-elle.*
- *Dans les bois vit un grand loup, qui mange les humains comme toi. Ne va pas dans les bois, n'y va pas.*
- Bien sûr, elle y alla. Elle alla malgré tout dans les bois et bien sûr, comme ils avaient dit, elle rencontra le loup.*
- *On t'avait prévenue, fit le chœur.*
- *C'est ma vie, pauvres noix, rétorqua-t-elle. On n'est pas dans un conte de fées. Il faut que j'aille dans les bois. Il faut que je rencontre le loup, sinon ma vie ne commencera jamais.*
- Mais le loup qu'elle rencontra était pris dans un piège. Dans un piège était prise la patte du loup.*
- *Viens à mon aide, viens à mon secours ! Aie, aie, aie ! S'écria le loup. Viens à mon aide, viens à mon secours et je te récompenserai comme il se doit. Car ainsi font les loups dans ce type de contes.*
- *Et comment serais-je sûre que tu ne vas pas me faire mal ? Interrogea-t-elle – C'était son rôle de poser des questions. Comment serais-je sûre que tu ne vas pas me tuer et me réduire à un tas d'os ?*
- *La question n'est pas la bonne, dit ce loup-ci. Tu dois me croire sur parole. Et il se remit à gémir et à crier...*

*Oh, là, là ! Aie, aie, aie*

*Belle dame,*

*Il n'y a qu'une question qui vaille,*

*Ouououououuh*

*eheheheheh*

*laaaaaaaaaam ?*

– *C'est bien, le loup. Je prends le risque. Allons-y. Et elle écarta les mâchoires du piège. Le loup retira sa patte, qu'elle pansa avec des herbes et des plantes.*

– *Oh, merci aimable dame, merci, dit le loup, soulagé.*

*Et, parce qu'elle avait lu trop de contes d'un certain type, le mauvais, elle s'exclama :*

– *Allons, finissons-en. Tue-moi. Maintenant.*

*Mais ainsi le loup ne fit-il pas. Pas du tout. Il posa la patte sur son bras.*

– Je suis un loup qui vient d'ailleurs, un loup qui vient d'un autre temps, dit-il. Et il s'arracha un cil, puis le lui offrit en disant : – Sers-t'en avec discernement. Désormais, tu sauras qui est bon et qui ne l'est guère ; Il te suffira de voir par mes yeux pour voir clair.

Tu m'as permis de vivre,  
Et pour cela,  
Je t'offre de vivre ta vie  
comme jamais tu ne le fis.  
Souviens-toi, belle dame,  
Il n'y a qu'une question qui vaille  
Ouououououuh  
eheheheheheh  
laaaaaaaaaam ?

Ainsi revint-elle au village,  
Ravie d'être encore en vie,  
Et cette fois, quand ils disaient  
« Reste ici, marions-nous »  
Ou « Fais ce que je te dis »  
Ou « Dis ce que je te dis de dire,  
Surtout n'aie aucun avis »  
Elle portait à son œil le cil du loup,  
Et voyait à travers lui,  
Leurs véritables motivations,  
Comme elle ne l'avait jamais fait.  
Alors quand le boucher,  
Posa la viande sur la balance,  
Elle vit qu'il pesait son pouce avec.  
Et quand elle regarda son soupirant  
Qui soupirait « Je suis parfait pour toi »  
Elle vit que ce soupirant-là,  
N'était même pas bon à quoi que ce soit.  
De sorte qu'elle fut à l'abri,  
Sinon de tous les malheurs du monde,  
Du moins d'une grande partie.

Plus encore : non seulement cette nouvelle façon de voir lui permit de distinguer le cruel et le sournois, mais son cœur ne connut plus de limites, car

elle regardait tout un chacun et l'évaluait grâce au don du loup qu'elle avait sauvé.

Et elle vit les gens de bonté vraie,  
Et elle s'en approcha,  
Elle trouva le compagnon,  
De sa vie et resta près de lui,  
Elle distingua les êtres de courage,  
Et d'eux se rapprocha,  
Elle connut les cœurs fidèles,  
Et se joignit à eux,  
Elle vit la confusion sous la colère,  
Et se hâta de l'apaiser,  
Elle vit l'amour briller dans les yeux des timides,  
Et tendit la main vers eux,  
Elle vit la souffrance des collets montés,  
Et courtisa leur sourire,  
Elle vit le besoin chez l'homme sans parole,  
Et parla en son nom,  
Elle vit la foi luire au plus profond,  
De la femme qui la niait,  
Et la raviva à la flamme de la sienne.  
Elle vit tout,  
Avec son cil de loup,  
Tout ce qui était vrai,  
Tout ce qui était faux,  
Tout ce qui se retournait contre la vie,  
Et tout ce qui se tournait vers la vie,  
Tout ce qui ne peut se voir,  
Qu'à travers le regard,  
Qui évalue le cœur avec le cœur,  
Et non à la seule aune de l'esprit.

C'est ainsi qu'elle apprit que ce que l'on dit est vrai, le loup est le plus avisé de tous. Et si vous prêtez l'oreille, vous entendrez que le loup, lorsqu'il hurle, est toujours en train de poser la question la plus importante. Non pas « Où est le prochain repas ? », ni « Où est le prochain combat ? », ni « Où est la prochaine danse ? »

Mais la question la plus importante  
pour voir à l'intérieur, pour voir derrière,  
pour estimer la valeur de tout ce qui vit,

Ououououououh  
eheheheheheh  
laaaaaaaaaam ?  
Ououououououh  
eheheheheheh  
laaaaaaaaaam ?  
Où est l'âme ?  
Où est l'âme ?

Va dans les bois, va.  
Si tu ne vas dans les bois, jamais rien n'arrivera,  
Jamais ta vie ne commencera.  
Va dans les bois, va  
Va dans les bois, va  
Va dans les bois, va.\* 15

Voir le monde autrement devient une arme. Regarder avec le cil du loup, c'est déconstruire les récits de peur qu'on lui a inculqués. C'est refuser de voir dans l'inconnu un danger systématique, mais plutôt un terrain d'apprentissage, de transformation. Mais le combat ne s'arrête pas là.

\*Aussi le voyage lui-même compte-t-il finalement assez peu : la voyageuse déploie une énergie folle à expliquer et rassurer, énergie que les voyageurs peuvent de leur côté consacrer à l'écriture de livres ou à la préparation de nouvelles odyssées.\* 16

C'est une fatigue particulière, celle de devoir justifier son existence à chaque instant. Lui, il peut être audacieux, elle, elle doit prouver qu'elle n'est ni inconsciente ni imprudente. On la somme d'expliquer, encore et encore, pour-quoi elle prend le risque. Mais à force de rassurer les autres, elle risque de s'épuiser. Elle devra choisir : dépenser son énergie à se défendre ou l'investir dans l'odyssée elle-même.

Elle sait que partir, c'est brûler.

15. Estés, C. P. (1999). \* Women Who Run with the Wolves\* Vintage. Estés, C. P. (1999). \* Women Who Run with the Wolves\* Vintage.

16. Azéma, L. (2024). \*Les femmes aussi sont du voyage\* Flammarion.

\*C'est une route en lacets. Le sol est charbonneux et le ciel lumineux ; on cherche les étoiles, on avance avec difficulté. Tout doit se passer comme si les braises incandescentes que l'on a couvertes pendant des années, prenaient feu. Après la combustion reviennent les cendres : il faut recommencer. Rêver, créer, brûler, détruire et tout reprendre ; perdre ses repères et se rassembler.\* 17

Il lui faut accepter la destruction pour renaître. Le voyage n'est pas une fuite, c'est un passage au crible du feu. Elle sait que la route ne sera pas douce, qu'elle ne sera pas toujours forte, mais c'est précisément là que réside la transformation. Partir, c'est se perdre. Se perdre, c'est se trouver.

Alors, elle commence à planifier son voyage. Elle ne veut pas voyager pour voyager, elle veut rencontrer toutes les femmes qu'elle pourra rencontrer sur son chemin. Elle s'engagera dans ce voyage en camion entre villes et campagnes et portera avec elle une intention : accueillir les voix de femmes aux univers multiples, aux histoires complexes, parfois éloignées de ce qu'elle connaît, mais jamais sans un écho. Car elle sait désormais que la liberté ne se demande pas. Elle se prend.

17. Azéma, L. (2024). \*Les femmes aussi sont du voyage\* Flammarion.

## # MURMURES CROISÉS

## Ne pas s'interdire d'être attirée par l'ailleurs, mais comment parler avec et non sur ?

Ce voyage la hante autant qu'il l'aimante. Comment partir sans reproduire les pas d<sup>u</sup>la voyageur<sup>eu</sup>se colonisat<sup>eu</sup>rice ? Elle en discute, doute, questionne. Refuse la posture de l'anthropologue. Alors comment aller vers l'autre sans prendre, sans parler à sa place ? C'est un soir de décembre, enveloppée de va-peur et de silence, que la réponse surgit : l'épistolaire.

< div class="carnet">

Il y a des mois que cette idée me hante, ce voyage en camion, ce projet encore flou. J'avance avec une seule certitude : je veux écouter. Écouter ces voix, celles des femmes qui portent des mondes entiers dans leurs récits. Des univers parfois si éloignés du mien qu'ils en deviennent un miroir, une résonance. Comment capter leurs histoires sans déformer leur souffle ? Comment poser leurs mots sur la page sans leur voler leur vérité ? Je veux qu'ils y reposent, bruts et vivants, avec leurs silences, leurs éclats.

Une lettre pour ouvrir la voie, une chaîne de mots tissés entre trois vies. Trois femmes qui se répondent, se croisent, et s'écoutent. D'où venons-nous, où allons-nous ? Parler d'un lieu, c'est aussi parler de soi. Nous venons de terres souvent invisibles, d'espaces où l'on apprend à se taire, à se donner toute entière sans jamais exister pour soi. Mais sous les silences, il y a des forces, des créatrices, des résistances.

Murmures Croisés est une traversée. Un acte d'amour pour ce qui est brut, imparfait, vrai. Une manière de reprendre nos voix, de réhabiter nos terres, de retrouver dans nos silences une musique oubliée. Nous sommes des conteuses, des rêveuses, des marcheuses. Et ensemble, nos murmures deviendront une polyphonie, une mosaïque de récits qui respirent avec le monde.

</ div >

Ce projet, elle le voit comme une tentative de guérison ; entre elles, leurs lieux, et avec le temps. Ensemble, leurs murmures peuvent devenir un chant partagé, où chaque voix trouve sa place. Pour ouvrir ce dialogue, elle choisit un premier écho, celui de Juliette Rousseau dans « Péquenaude ».

\*C'est d'appartenir, sans doute, dont il est question à la fin. Trouver sa place dans nos corps, nos histoires et nos mondes, là où elle nous a souvent été refusée. Renouer une existence dans la réciprocité avec son milieu.\*

\*À l'examen il y a les mots : péquenaud, plouc, beauf, cul-terreux. Campagnard. Je remarque : même dans les insultes, je n'existe pas. Mais en les féminisant, je glisse une première pierre à l'édifice du retour. Péquenaude. Un vent chaud dans les troènes, une haleine de stabule. Il faut savoir de quelle rugosité on émerge, pour en sentir le goût en bouche.\*<sup>18</sup>

< div class="carnet">

Son écriture a la force de la terre et la fragilité du vent. Elle parle d'une ruralité qui se tait, qui s'épuise, mais qui résiste. Ses mots sont comme un fil tendu entre l'attachement et la fuite, entre la terre qui nous enracine et celle qui nous nourrit.

Prendre appui sur « Péquenaude » pour ouvrir une porte à celles qui écrivent. Pour offrir un espace où déconstruire les clichés, où faire émerger des voix trop longtemps enfouies. Ces récits tisseront des liens entre la terre et les femmes, entre l'intime et le collectif, entre hier et demain. Ainsi commence ce voyage. Une lettre, puis une autre. Jusqu'à ce que les murmures s'entrelacent et racontent.

</ div >

Ses rêves deviennent des actes. Elle écrit, façonne son monde, avec pour objectif, l'écriture de récits et de contes de femmes sur son chemin. Ce voyage n'est pas une fuite, c'est une récolte. Elle cherche, elle questionne, elle trace une route où chaque échange devient une résistance.

Murmures Croisés est un projet qui s'inscrit dans un double mouvement : celui de la prise de parole et celui de la réciprocité avec le milieu. Il s'agit d'un acte féministe et poétique où l'épistolaire, cette forme de communication qui naît dans l'intimité des mots échangés, pourra dresser une toile de part son pouvoir singulier.

< div class="carnet">

Comme un fil tendu entre vies et récits, comme un acte de résistance, comme moyen pour réhabiter nos voix, nos silences et nos mémoires. Loin d'être un acte solitaire, la lettre est une arme collective. Un écho, qui de voix en voix chemine, déconstruit et réinvente une brèche où respirer, un océan où renaître, une page pour transmettre.

</ div >

18. Rousseau, J. (2024). *\*Péquenaude\** Cambourakis.

Elle sait que les mots, en tant que tels, sont déjà un terrain de résistance. L'écriture, longtemps refusée aux femmes, a trouvé des formes d'échappatoire, des brèches où s'immiscer. Parmi elles, la lettre. La dimension personnelle et privée des lettres de Lady Mary<sup>19</sup> lui permettait d'échapper à ces contraintes et donne une perspective moderne à son récit. Elle livre dans ces lettres ses impressions face à ce monde méconnu et apporte ainsi un témoignage et des idées novatrices.

L'épistolaire devient un espace de liberté clandestine. Une manière d'écrire sans que l'on soupçonne un manifeste. Un moyen d'exister dans l'ombre, sans demander la permission. Là où lui impose son texte comme des vérités, ces lettres à elle esquissent, suggèrent, glissent à travers les interstices du pouvoir. L'épistolaire fut longtemps le seul territoire où la parole féminine ne se voyait pas aussitôt muselée. Un espace où l'on pouvait écrire sans érudition, où l'authenticité primait sur l'autorité.

*\*L'écriture épistolaire était à cette époque le premier moyen d'expression personnelle. Considérée comme un genre littéraire à part entière, elle représentait pour les femmes un espace de liberté dans lequel elles pouvaient exprimer leur créativité. Elle leur permit d'exprimer leurs pensées, d'accéder à la littérature et ainsi d'atteindre une forme de libération intellectuelle. Moins érudites que les hommes, les femmes répondaient parfaitement à la condition sine qua non pour écrire une lettre de qualité : c'est-à-dire être naturelles et parler avec leur cœur.\*<sup>20</sup>*

Alors, pourquoi ne pas reprendre ce fil ? Pourquoi ne pas créer une correspondance entre des femmes, une chaîne de voix qui résonneraient à travers le temps et l'espace ? Murmures Croisés naît de cette volonté : tisser ensemble un tissu de paroles, d'échos, d'histoires réappropriées.

Elle comprend alors que voyager et écrire ne sont pas deux actes dissociés. Ils s'entrelacent, se nourrissent. L'un permet l'autre. La route devient une extension de son espace intime.

*\*Accéder à une chambre à soi permet d'appréhender l'intérieur, non plus comme le lieu de l'aliénation des femmes, mais comme celui où elles peuvent s'atteindre. Un espace dans lequel elles aménagent une oasis de solitude consentie, retranchée du monde, où elles peuvent écrire, lire, dormir ; un lieu qui donne sa place au silence, leur permettant de se dérober temporairement au monde extérieur pour mieux l'assimiler. La chambre à soi est celle qui se referme sur l'imagination et la rêverie, sur ce que Gaston Bachelard appelle « l'immensité de l'intime ». Grâce au voyage et à la solitude qu'il offre, les femmes se réapproprient non seulement le dehors,*

*mais aussi le dedans, car il crée un aller-retour de l'un vers l'autre, et lie ces deux espaces jusqu'à les confondre et n'en former plus qu'un : le territoire intime de la voyageuse.\*<sup>21</sup>*

Pour cela, elle réfléchit, comment donner vie à ces récits en toute autonomie ? De quoi a-t-elle besoin ? Que peut elle transporter avec elle ? Elle dresse alors une liste du matériel nécessaire et de ce qui lui reste à faire pour préparer ce voyage. Un mixeur, des chutes de papier, une caisse, un sceau, un meuble où tout ranger, une presse, des tamis, une imprimante.

`< div class="carnet">`

Réunir. Façonner. Donner vie.

`</ div >`

19. Dupouy, J. (2019). *\*La lettre trace du voyage à l'époque moderne et contemporaine\**  
20. Dupouy, J. (2019). *\*La lettre trace du voyage à l'époque moderne et contemporaine\**

21. Azéma, L. (2021). *\*Les femmes aussi sont du voyage\** Flammarion.



22

22. Déas, E. Collage installation jury juin 2024, à La Cambre. Photographie prise en juin 2025, annotée par des passants.

## # Une odysée de l'apprentissage

**## Faut-il lutter pour intégrer des espaces qui nous rejettent, ou créer les nôtres pour exister pleinement ?**

Elle entre avec espoir, le cœur en chantier, les mains avides d'apprendre. Les ateliers techniques, promesse d'un monde où le bois dessine l'imaginaire, où le métal se plie et fond, un monde où les machines traduisent le geste en œuvre. Un rêve de création, une ambition simple : apprendre, expérimenter, façonner les compagnons d'un futur à bricoler. Des outils comme balises pour arpenter un monde où chaque geste est un acte d'exploration. Des tamis pour filtrer la pulpe, une presse pour sceller les fibres, un meubles pour abriter les feuilles, une imprimante pour y redonner vie.

Mais entre l'envie et la réalité, il y a un gouffre. Non celui du temps, non celui du savoir-faire. Un autre, plus insidieux, plus brutal. Des sourires lui disent « Ce n'est pas pour toi », et une voix moqueuse l'appuie « Va donc faire de la broderie » ou bien « ça change du papier hein » ou encore « cette machine est trop grosse pour toi. »

Lui, on lui ouvre les portes des ateliers avec une tape dans le dos, un sourire complice. On lui tend les outils, on lui montre les gestes. Elle, jamais. Elle est une étrangère dans cet espace, tolérée, à peine accueillie. Alors lui, il pourra être, il pourra produire, apprendre sans nécessité de prouver. Mais elle. Elle ?

Les semaines se répètent, la colère bientôt insatiable. L'urgence de s'exprimer, de confronter, alternant entre volonté de fuir et de détruire. Bientôt, elle ne tient plus sa langue. Brûlante d'une frustration qui ne portait pas encore de nom. Elle commencera à dresser le portrait de cette inconnue qui la ronge, à mettre des mots sur ce qu'elle ressent avec ses amies, étudiantes pour certaines, dans ce cours. Elle voudra savoir si son expérience est partagée, ou isolée. Bientôt, elle comprendra que cet atelier empoisonne sa créativité et celle de ses amies. Bientôt, elle comprendra que son sentiment d'impuissance, sa peur de faire et cette boule au ventre omniprésente quand elle y va, se trouve dans celui de toutes celles qui y vont. Puis elle sera la seule à s'y rendre tous les jours, les autres ayant décidé de faire autrement, dans d'autres ateliers, le plus loin possible de cet endroit où la masculinité est le mot d'ordre. Alors elle rencontrera une autre étudiante avec qui elle échangera d'abord des regards complices et découvrira que, à force d'acharnement, est possible d'obtenir de l'aide.

C'est avec un oeil plus lucide qu'elle y retourne. Elle observe comment les étudiant·e·s se répartissent les espaces et se les approprient. Alors elle voit les schémas qui se répètent. Une étudiante tente de comprendre comment fonctionne une machine. De loin le technicien l'observe, un sourire moqueur au lèvres : va-t-elle réussir ? Elle croise ensuite l'étudiante à qui on a dit de faire de la broderie, elle est en train de souder un porte-bagage à son vélo, munie d'un casque de soudure. Elle comprend, la dynamique de l'atelier se traduit par une légitimité accordée d'emblée à eux et une mise à l'épreuve constante pour elles.

Les jours passent, les semaines s'étirent dans l'attente. 67 heures et 30 minutes avant qu'un regard ne s'attarde sur sa demande, 112 heures avant qu'une main guide la sienne. Le temps d'un combat invisible, celui de la légitimité. Alors elle persiste, elle reste, elle refuse l'inertie qu'ils lui imposent. La colère, celle d'avoir perdu son temps, de comprendre que son manque de crédibilité ne tient pas à ses capacités mais à son genre, de comprendre qu'elle va devoir prouver qu'elle veut apprendre pour qu'on daigne lui enseigner.

Enfin, ses doigts effleurent les machines, et le bois sous sa paume doucement se transforme. Mais déjà, le temps s'épuise. Une portion dérisoire de ce qui aurait pu être. Un apprentissage amputé par le mépris. Deux tiers de ses objectifs, en un tiers du temps. Alors elle compte les heures. Mais comment quantifier l'énergie volée ? Celle déployée pour simplement être prise au sérieux ? La fatigue de justifier son désir d'apprendre, l'usure d'un combat inutile. Son savoir ne pèse pas moins, ses mains ne tremblent pas plus. Seul le regard posé sur ces dernières décide de leur valeur. Alors, elle grave ces heures dans sa mémoire, les transforme en cri. Que plus jamais un savoir ne se refuse pour un corps qui dérange. Elle fulmine.

Le soir, dans sa chambre, elle commence à écrire. Elle comble d'une encre noire le papier que ses mains ont façonné il y a de ça quelques semaines.

`< div class="carnet">`

On ne mesure pas l'énergie qu'il faut pour forcer les portes quand elles devraient être ouvertes à toutes. On ne chiffre pas l'épuisement de devoir se justifier, se battre pour une place qui aurait dû être acquise. Ce combat, nous le menons dans l'ombre, entre frustration et colère. Aucun savoir ne devrait être refusé, aucun rêve ne devrait être ébréché par le poids des préjugés.

Elle lit. Et sa colère grandit encore. Elle comprend en lisant Lucile Peytavin<sup>23</sup>, que les violences masculines ont un coût, exorbitant, pour la société. Elle se demande alors quel est le prix qu'une femme doit payer pour avoir les mêmes opportunités qu'un homme.

23. Peytavin, Lucile. Le coût de la virilité: ce que la France économiserait si les hommes se comportaient comme les femmes. Editions Anne Carrière, 2021. Accessed 10 March 2025.

La nuit, ses rêves la portent dans un monde où elle ne dépend d'aucun homme, d'un monde où les connaissances s'échangent d'égal à égal. Lorsqu'elle se réveille, elle comprend. La domination masculine ne repose pas seulement sur des interdits explicites, mais aussi sur un réseau de résistances discrètes qui finissent par naturaliser l'infériorisation des femmes. Cette domination s'inscrit dans une logique historique où les femmes sont maintenues dans une position de dépendance, non pas par incapacité, mais par la construction sociale de leur prétendue inaptitude. Le préjugé selon lequel elles seraient moins aptes à manier des outils lourds ou complexes, les enferment dans une double contrainte : prouver qu'elles ont leur place tout en étant privées des conditions nécessaires à leur apprentissage.

Dans la lecture, elle trouve des réponses à des questions qu'elle ne pensait plus nécessaire de se poser aujourd'hui. Et pourtant, ces questions restent brûlantes, persistantes, comme une ombre portée sur l'histoire des femmes. Elle repense alors à "Une chambre à soi" de Virginia Woolf. Woolf avait déjà compris que l'exclusion des femmes du savoir, de la création et de l'indépendance financière n'était pas un accident, mais une mécanique bien huilée. Loin d'être une simple revendication matérielle, l'idée d'avoir une chambre à soi incarnait une nécessité vitale : celle d'un espace où penser librement, où s'affranchir du regard et du contrôle masculin.

Or, aujourd'hui encore, cet espace reste un privilège inaccessible pour beaucoup. Les femmes continuent de lutter pour conquérir des lieux où elles puissent exister pleinement, sans justification ni permission. L'invisibilisation des femmes n'est malheureusement pas un combat révolu : elle se transforme, s'adapte aux époques, mais persiste. Car si les portes des universités et des bibliothèques ne sont plus fermées aux femmes, les inégalités demeurent, insidieuses. La chambre à soi que Virginia Woolf réclamait n'est pas seulement une question d'espace physique, mais aussi d'espace symbolique : celui de la légitimité, de la reconnaissance, du droit de penser et de créer sans entraves.

Elle referme son livre, consciente que le combat n'est pas terminé. Mais elle sait aussi que chaque lecture, chaque prise de conscience, est une pierre posée sur le chemin d'une émancipation encore en construction.

< div class="carnet">

L'impact économique est tangible : le temps perdu à devoir prouver ses compétences représente une perte sèche en productivité, en créativité et en opportunités. Chaque heure passée à attendre l'accès aux outils est une heure en moins d'apprentissage, de maîtrise et de réalisation. À l'échelle individuelle, cela signifie un retard dans l'acquisition des savoir-faire, une démotivation, parfois même un abandon. Ce coût

invisible, disséminé dans les silences et les résistances passives, perpétue un système où l'égalité des chances est une illusion tant que les structures mêmes de l'apprentissage restent inégalitaires.

</ div >

L'apprentissage, comme l'écriture, est un combat féministe. Dans son ouvrage sur le genre, Nadia Lamamra<sup>24</sup> explore les mécanismes de socialisation genrée au sein de la formation professionnelle. Elle souligne que les raisons d'inter-ruption de formation diffèrent entre les sexes, influencées par les programmes suivis et les attentes distinctes des supérieur·e·s et collègues envers les apprenant·e·s. Cette dynamique reflète une légitimité accordée d'emblée aux hommes, tandis que les femmes doivent constamment prouver leur place dans ces environnements.

Refuser qu'une femme accède à un savoir, c'est lui refuser une arme, un moyen d'indépendance. Alors chaque geste qu'elle arrache, chaque machine qu'elle apprend à manier est une conquête. La liberté d'apprendre, comme celle d'écrire, est un droit qui ne devrait pas se mendier, mais s'imposer<sup>25</sup>.

24. Le genre de l'apprentissage, l'apprentissage du genre, Nadia Lamamra

25. Commentaire 25/04/2025— Elle s'est trompée. Ou plutôt, son regard a été brouillé par une réalité plus vaste que les ateliers eux-mêmes. Ce ne sont pas tant les techniciens qui gentent ces espaces, mais les choix de postes, de contrats, imposés par la direction. Car dans ces lieux, les techniciens conseillent, ils orientent vers la bonne machine, mais n'accompagnent pas. Sans pédagogie, comment un atelier pourrait-il devenir un espace d'apprentissage ? On attend que les compétences soient déjà là, en amont. Mais qui, réellement, y a accès ?

Des l'enfance, les rôles se dessinent. Les jouets, les histoires, les attentes : tout trace une frontière invisible entre les genres. Aux filles, on offre des poupées, des balais miniatures, des récits d'aide et de soin. Aux garçons, des outils, des moteurs, des héros actifs. L'apprentissage des gestes est déjà genré, silencieusement. Alors, qui arrive en école d'art avec une maîtrise intuitive des outils ? Qui connaît déjà les matériaux, les techniques, les gestes ? Lui. Et elles doivent rattraper. Seules, tard, sans filet.



## # Trouver un équilibre économique

## Comment décrète t-on qu'on a fait fausse-route ? Est-il forcément nécessaire de rebrousser chemin ?

Mais est-ce viable ? Voilà ce qu'elle avait refusé de voir dans son engouement, ce qu'elle niait, fuyant la réalité. Puisqu'il ne s'agit pas de faire comme avant, mais plutôt de réfléchir à des gestes augmentés, des gestes qui économisent le temps, faire avec ce qu'il y a à disposition, des gestes low-tech, à la frontière entre artisanat et modernité. Alors, après avoir cherché à s'émanciper par une autonomie complète, elle comprend que c'est dix-huit mois de chantier ont été une étape importante dans son cheminement, mais sous risque d'épuisement, il lui faut prendre un nouveau tournant.

< div class="carnet">

Dans un monde de machines où le rythme s'accélère,  
Où la désindustrialisation dessine de nouvelles frontières,  
Je cherchais un sentier où l'artisanat se terre.

Créer mon propre papier,

Comme un écho d'un passé renouvelé,

Ces feuilles tissées de mémoire pour raconter une histoire,  
Reconstruire des modèles identificatoires.

La technologie en harmonie avec la tradition dans une danse infinie,  
Techniques d'impression qui se jouent des temps modernes,

Mais dans ce ballet d'idéaux et de nostalgie,

L'évidence s'impose, brute et sans magie.

Car si l'âme s'épanouit dans l'œuvre façonnée,

L'économie, elle, dicte ses lois de rentabilité.

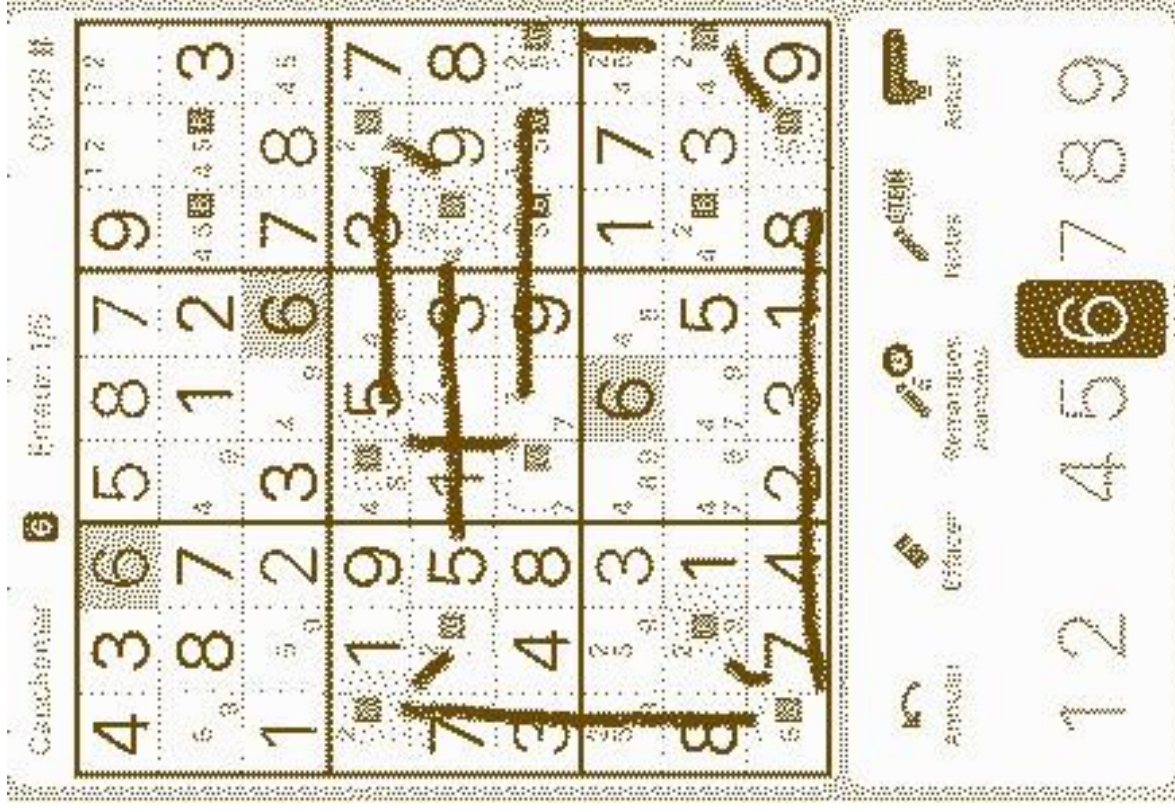
L'atelier devient rêve, fragile et éphémère,

Face aux chiffres implacables, aux marchés austères.

Alors reste l'espoir, ce doux paradoxe,

D'un monde où le geste artisanal ne serait pas un luxe.

</ div >



A	B	C	D	E	F	G	H	I	J	K
Plan détaillé des dépenses pour <b>Développement</b>										
Le montant de l'ordre ne s'applique que pour le matériel et les outils mobiles										
1	<b>1. Trouver le matériel</b>									
2	Objectif: Assurer une adéquation technique et documentaire sur le matériel.									
3	Matériel	Détail	Coût estimé (€)							
4	Matériel informatique et outils mobiles	Matériel informatique et outils mobiles (6)								
5	Matériel informatique et outils mobiles	Matériel informatique et outils mobiles (6)								
6	Matériel informatique et outils mobiles	Matériel informatique et outils mobiles (6)								
7	Matériel informatique et outils mobiles	Matériel informatique et outils mobiles (6)								
8	Matériel informatique et outils mobiles	Matériel informatique et outils mobiles (6)								
9	Matériel informatique et outils mobiles	Matériel informatique et outils mobiles (6)								
10	Matériel informatique et outils mobiles	Matériel informatique et outils mobiles (6)								
11	Matériel informatique et outils mobiles	Matériel informatique et outils mobiles (6)								
12	Matériel informatique et outils mobiles	Matériel informatique et outils mobiles (6)								
13	Matériel informatique et outils mobiles	Matériel informatique et outils mobiles (6)								
14	Matériel informatique et outils mobiles	Matériel informatique et outils mobiles (6)								
15	Matériel informatique et outils mobiles	Matériel informatique et outils mobiles (6)								
16	<b>3. Budget workshop</b>									
17	Objectif: Organiser des ateliers et créer des espaces d'échange et de production.									
18	Objectif: Faire circuler les idées et les projets dans différents pays.									
19	Objectif: Faire circuler les idées et les projets dans différents pays.									
20	Objectif: Faire circuler les idées et les projets dans différents pays.									
21	Objectif: Faire circuler les idées et les projets dans différents pays.									
22	Objectif: Faire circuler les idées et les projets dans différents pays.									
23	Objectif: Faire circuler les idées et les projets dans différents pays.									
24	Objectif: Faire circuler les idées et les projets dans différents pays.									
25	Objectif: Faire circuler les idées et les projets dans différents pays.									
26	Objectif: Faire circuler les idées et les projets dans différents pays.									
27	<b>Synthèse budgétaire</b>									
28	Ce tableau synthétise le projet dans un compte de dépenses et de dépenses.									
29	Ce tableau synthétise le projet dans un compte de dépenses et de dépenses.									
30	Ce tableau synthétise le projet dans un compte de dépenses et de dépenses.									
31	Ce tableau synthétise le projet dans un compte de dépenses et de dépenses.									
32	Ce tableau synthétise le projet dans un compte de dépenses et de dépenses.									
33	Ce tableau synthétise le projet dans un compte de dépenses et de dépenses.									
34	Ce tableau synthétise le projet dans un compte de dépenses et de dépenses.									
35	Ce tableau synthétise le projet dans un compte de dépenses et de dépenses.									
36	Ce tableau synthétise le projet dans un compte de dépenses et de dépenses.									

Elle entend parler de la théorie de la vitesse généralisée<sup>28</sup>, le vélo comme moyen de transport le plus rapide. Elle est surprise, presque décontenancée, et puis elle comprend que le temps que l'on passe à acquérir un camion, à fabriquer une presse, à faire son papier, c'est une économie. Celle du temps.

Elle se rappelle alors la discussion qu'elle avait eue avec son oncle, sur sa façon qu'elle pensait originale de conceptualiser l'économie. Il ne s'agissait pas seulement d'argent, mais d'un équilibre subtil entre ressources, échanges et moyens disponibles. Comme ce menuisier qui voyait l'économie comme une

gestion personnelle de ses besoins, ou cet enseignant qui parlait de transmission comme une richesse se multipliant sans jamais s'épuiser. Cette vision élargie lui ouvrait un champ de réflexion nouveau : et si l'économie, loin des modèles dominants, était avant tout une question d'usage et d'adaptation ?

Erwan, menuisier.

Quel a été ton parcours professionnel ?

J'ai une formation d'ingénieur généraliste avec une spécialisation en informatique. J'ai travaillé pendant 22 ans en tant que développeur de logiciel dans une société internationale. Puis au bout de 22 ans ils nous ont un petit peu débarqués, c'est à dire que les Indiens étaient moins chers que nous. J'avais acheté une maison à ce moment là, donc j'en ai profité pour la rénover. Je l'ai entièrement refaite pour qu'elle soit au goût du jour, c'est à dire performante au niveau énergie. Et après ? Après je me suis posé la question de retourner dans l'informatique et ça m'intéresse l'informatique, mais pas à l'international et dans une grosse société, non. Du coup, je suis devenu menuisier dans une petite société locale depuis un an et quelques mois maintenant.

Le fait d'être passé de l'informatique et d'une grosse boîte à un truc beaucoup plus local. Ça a changé la façon de concevoir l'économie ?

Alors l'économie, l'économie, ça dépend ce qu'on entend par économie. L'économie, c'est quand même large.

Tu peux commencer par me définir c'est quoi ta définition de l'économie, toi ?

C'est l'économie de... Comment expliquer ça ? Un peu de ma personne en fait.

Qu'est ce que j'aime ? Qu'est ce que je fais ? Qu'est ce que je consomme en fait ? Et comment j'équilibre tout ça ? Comment je me loge ? L'économie, pour moi, c'est à mon échelle. Et comment ? Oui, comment je suis et comment j'échange avec eux, avec mon environnement. Je ne sais pas quelle est la définition du dictionnaire propre.

L'économie c'est toute forme d'échange en soi.

Ben oui, pour moi, l'économie c'est ce que tu gères autour de toi. Pas pour survivre, mais pour vivre avec tes moyens et avec les autres.

J'aime bien cette définition.

J'insiste avec les autres, parce que en fait, l'économie, je pense qu'on a perdu ce sens. C'est que l'économie aujourd'hui c'est l'argent, tout tourne autour de l'argent et on a oublié ce qu'il y avait derrière. Je pense que c'est dommage, mais ça n'engage que moi. Voilà. Et d'ailleurs, avant qu'on appelle ça l'argent, on appelait ça la monnaie, sous entendu la monnaie d'échange. Je ne sais pas si j'ai répondu à la question, mais voilà, c'était ma réponse.

27. Budget estimée du projet Déraillures, janvier 2025.  
 28. Flonneau, M. (2019). \*Les transports de la démocratie: Approche historique des enjeux politiques de la mobilité\* Presses universitaires de Rennes.

Alors moi je donne souvent en exemple un calcul simple. Par exemple, si tu gagnes 2 000 €, il y a à peu près 20 jours ouvrés par mois, ça veut dire que par jour, tu gagnes 100 €. Un garagiste, on le paye 60 € de l'heure. Donc ça veut dire que le gars qui gagne 2 000 € par mois, eh bah il va pouvoir se payer 1 h et demie avec. Je peux te dire que le gars qui travaille, qui gagne 2 000 € par mois, il travaille une journée complète, il peut payer un garagiste pendant 1 h 30. Là tu dis il y a un problème, y a un décalage. Eh ben oui, c'est ce décalage. Ce qu'il faut savoir, c'est que les 60 € du garagiste c'est pas ce qu'il gagne. Donc en fait, en faisant travailler quelqu'un, tu rentres dans tout le circuit qui fait que tu payes plein de choses au passage. Après, la vraie question c'est est ce que ce décalage doit être aussi important ? C'est les économistes qui sont capables de dire ça. Moi, ce que je suis capable de dire, c'est si je suis capable de faire le boulot du mécanicien, du garagiste, et bien j'ai tout intérêt à le faire moi même plutôt que de payer quelqu'un pour le faire. Et là, c'est dommage.

Voilà, c'est une conclusion à laquelle je suis arrivé. Et là, on a loupé un truc. Si on fait tout ça, il y a plus d'économie, on n'a plus d'échange. Ceci étant dit, je suis un peu radical dans ce qu'il faut voir, comme dans l'histoire c'est que quand je paye mon heure et demie de garagiste au passage, je paye beaucoup de cotisations et le garage aussi, ça paye normalement les routes, les hôpitaux, les pompiers, la police. C'est pour faire tourner le vivre ensemble. Mais il coûte cher le vivre ensemble.

On va repartir un peu sur ton travail. Ça serait quoi aujourd'hui les défis économiques de ton métier ?

Aujourd'hui, en haute savoie, parce que l'immobilier coûte très cher les métiers qui ont des salaires qui ne sont pas très élevés, comme les métiers du bâtiment, notamment les menuisiers et les charpentiers. En fait, y a un décalage entre le salaire dans les métiers manuels et le coût de la vie en fait, ce qui fait que, par exemple, dans ma boîte, on cherche un menuisier, deux charpentiers et on n'en trouve pas. Alors pourquoi on n'en trouve pas ? Une des raisons, je le sais, c'est que les gens qui pourraient venir de l'extérieur pour être menuisier ou charpentier, quand ils voient le coût de la vie ici, il n'y reste pas. Après, il y a certainement d'autres raisons. Je ne les connais pas.

Est ce que tu aurais des termes économiques qui reviennent régulièrement dans ton métier ?

Oui, comme dans beaucoup de métiers. ou non peut être pas dans tous les métiers, on en a un qui revient assez souvent, c'est "le temps, c'est de l'argent". Il faut aller vite. Parfois, il faut essayer d'aller vite en faisant bien. Mais vite et bien on sait que ça ne marche pas. Il y a un petit problème dans mon métier, je pense qu'on confond vitesse et efficacité. Ce n'est pas la vitesse qui fait l'efficacité, c'est l'organisation. Je pense qu'il y a une petite confusion. Il faudra une petite prise de conscience sur l'organisation, l'anticipation plutôt que la rapidité.

Ma vision de l'économie a changé de manière très pragmatique. J'ai pas du tout le même salaire. Autant avant je vivais confortablement, autant aujourd'hui les fins de mois sont un petit peu difficiles. Donc de ce point de vue là, effectivement, ça a changé. c'est l'histoire des moyens de subsistance. Voilà. Et ça me donne aussi un nouveau rapport, entre le salaire et ce dont j'ai besoin pour vivre. L'équilibre comme revenu/dépense ou recettes/charges. Chose qu'avant je regardais moins en détail. Après, au niveau de l'échange avec les autres, je pense que j'ai pour le coup gagné. Parce que autant avant j'étais dans une société internationale et je travaillais avec des gens qui étaient en Inde ou aux Etats-Unis sur des logiciels, donc des choses très virtuelles et maintenant je suis sur du bois, avec des machines, des collègues avec qui j'échange physiquement directement. On va dire que je suis plus dans le réel que je ne l'étais avant. Et je suis content de ça.

Et du coup tu en parlais tout à l'heure, de comment tu calcules un peu la valeur d'un service ?

Aujourd'hui je suis salarié donc j'ai pas trop de moyen de calculer, j'ai pas accès à la manière dont ils facturent les choses et quelles sont leurs charges aussi, c'est compliqué. Après, ce dont je peux parler, c'est qu'à un moment j'avais envisagé de me mettre à mon compte et du coup j'avais regardé un plan en détail de ce qu'il aurait fallu que je facture pour pouvoir en vivre. Alors l'économie, de ce point de vue là elle est, Comment expliquer ça ? Il va falloir facturer aux clients pas seulement pour toi. En fait, ces charges, ce n'est pas que ton salaire. Il y a beaucoup de choses cachées qu'il faut réussir à facturer au client. C'est à dire qu'il y a pas que tes heures. Par exemple, tu vas avoir les cotisations. C'est à dire qu'il y a une partie qui part à l'Etat, il y en a une partie qui va à la banque parce que tu as forcément des emprunts pour des machines, ton véhicule. Il y a une partie qui part pour ton loyer, ton local. Donc il y a beaucoup de charges en fait. Et aussi ce qu'on oublie, c'est que quand tu travailles, tu ne peux pas tout facturer. C'est à dire par exemple quand tu fais un devis pour un client, tu ne factures pas ton devis. Quand tu ré pares une de tes machines, pareil, donc il y a beaucoup de temps qui n'est pas facturé mais qui est caché. Quand tu fais ta compta, tu ne la facture pas à ton client. Ah oui, il y a aussi les congés. Si tu veux réussir à prendre des congés dans l'année, ça veut dire qu'il faut que tu réussisses à provisionner, c'est à dire tu vas faire du bénéfice et tu vas le mettre de côté pour pouvoir te payer tes congés. C'est un vrai exercice de compta.

Et donc ça, c'est toi en tant qu'indépendant quand tu rends un service, mais du coup quand tu demandes un services on oublie souvent de voir que ce qui augmente le coût de la main d'oeuvre c'est tous ces frais cachés, qu'est ce que tu penses de ça ?

Créer, recycler, transformer plutôt que produire à l'infini. Éviter la dépense inutile, non par contrainte, mais par choix. C'était bien là, dans cette réinvention du quotidien, que résidait la véritable autonomie. Son atelier ne devait pas être un temple isolé de savoir-faire, mais un lieu en lien avec un réseau, une dynamique collective d'échange. L'économie devenait alors un jeu d'interdépendances, une manière de donner du sens aux gestes, de prolonger leur impact, et de faire de la contrainte un moteur de créativité.

Un soulagement énorme malgré le chamboulement de tous ces objectifs, celui du poids sur ces épaules qui s'évapore, celui du temps qui semble se prolonger, l'apparition d'une possibilité de souffler. Et s'il s'agissait plutôt d'une mallette à outils pour relier les choses existantes, sur place, de réinventer les alternatives en fonction de son environnement, et non d'arriver avec des solutions ? Comment inventons-nous, au milieu de la poussière et du vent, des manières d'être qui n'appartiennent qu'à nous ?

Ces 18 mois n'ont pas été vains, ils ont été la source d'un enrichissement infini, une réponse à sa soif de savoir-faire, à son appétit sans fin de connaissance, à l'épanouissement de son être, à sa prise d'autonomie, d'indépendance.

## # Éditer autrement

**## Comment imprimer en circuit court, sans passer par les grosses machines centralisées hors de prix ?**

Imprimante.

Champ de mines d'or.

Territoire d'exploration infini, où chaque modèle, chaque technologie, ouvre un champ de possibilités nouvelles. Risographie, laser, comcolors, plotter, sérigraphie, cyanotype... toutes sont passées entre ses mains. Elle a appris à les apprivoiser doucement, à comprendre leur logique interne, leur fonctionnement général. À sentir quand ça coince, et comment relancer la machine.

Mais jusqu'ici, elle n'avait encore jamais démonté une imprimante pour trier ses entrailles, remplacer des pièces, en modifier la structure. Mais pour aller au bout de sa démarche d'auto-édition, elle le savait : il lui fallait une imprimante. Pas une simple imprimante de bureau, non. Une machine capable d'imprimer sur du papier maison, brut, texturé, irrégulier. Et surtout, une imprimante qu'elle pourrait nourrir de sa propre encre, sans risquer de détruire la tête d'impression.

Elle avait longtemps hésité, redouté de s'attaquer seule à cette étape. Trop technique, trop obscure. Puis, un jour d'octobre, autour d'un café avec une amie, la solution se dessine : Léo Sauge. On le décrit comme le génie des imprimantes. Alors elle lui écrit.

Message de Enora 2 octobre **A**

Hello hello! C'est Paola m'a donné ton contact! Elle m'a dit que tu bosses sur des imprimantes, pour les retaper et les réadapter à d'autre type

d'impression, je serais super chaude d'en discuter avec toi! Je crois qu'elle t'as déjà un peu parler de ce que je voulais faire, mais si ça te dis d'aller boire un café pour en discuter ou quoi, dis moi!

La rencontre a lieu. Et de là naît un projet commun : concevoir l'imprimante de ses rêves. Une machine où le plateau est mobile, la tête d'impression fixe. Les cartouches seront alimentées manuellement avec l'encre qu'elle fabriquera. Un outil à son image, pour l'accompagner dans sa démarche d'édition artisanale.

Très vite, elle a compris que ce serait un chantier plus complexe que prévu. Mais elle adore apprendre, pièce par pièce, ce qui fait tourner ces machines : ce qui est essentiel, ce qui ne l'est pas, ce qui peut être détourné. Le plus dur, finalement, c'est le temps : trouver des créneaux communs, s'adapter aux pièces

qui manquent et qu'on ne peut pas toujours anticiper. On avance par à-coups. Deux heures de travail, puis l'attente. Le premier modèle testé est une vieille Photosmart C3100. Enthousiastes, iels la démontent... mais rapidement, se heurtent à un obstacle : le capteur de papier. Impossible à tromper, trop rigide. Il leur faudrait un modèle avec un capteur-interrupteur, plus simple à bidouiller. Iels enchaînent alors avec une deuxième machine. Même souci. Cette fois, iels s'accrochent. Reddit devient leur meilleur allié. Ils y trouvent des pistes : comment simuler le passage du papier, comment contourner les capteurs.

**A** Message de Léo 13 janvier

En gros je me suis rendu compte que les capteurs envoyaient un signal électrique différents quand ils "vérifient" qu'il y a du papier, ducoup l'idée c'est juste de calculer combien de temps ce signal dure et de le reproduire par des bandes qui dépassent du plateau.

Ils progressent, construisent une boîte pour stabiliser le plateau, améliorent le système de guidage. Mais une nouvelle panne survient : l'imprimante semble avoir pris l'humidité. Et impossible de savoir quelle pièce remplacer. Léo doit partir un mois. Le projet est mis en pause.

**A** Message de Léo 9 mai

Coucou, jsuis de retour à Bxl, hier jsuis allé changer le disque à l'atelier et ça ne fonctionne toujours pas, ducoup ya toujours le truc qu'elle a peut-être pris l'humidité...

Tu sais me dire quand sont tes rendus pour savoir s'il y a le temps de commander les pièces nécessaires?

Dans le doute j'ai passé la journée à démonter une autre imprimante qui traînait chez moi, et pendant mon taff en France j'ai pensé à un moyen de faire la machine d'une manière beaucoup plus simple (je t'expliquerai quand on se voit). Ducoup je suis en train de tester ça et pour l'instant ça marche parfait (c'est juste beaucoup moins beau car il faut garder la structure de l'imprimante de base, mais ça permet de ne pas avoir de problème avec les capteurs papier / bourrage papier) ! J'ai une semaine archi chargée mais semaine pro jsuis grave dispo !

Un nouvel espoir naît avec cette troisième machine. Moins esthétique, mais plus stable. Le projet reprend forme, lentement, avec persévérance, bricolage, intuition. Pas à pas, elle se rapproche de son rêve : une imprimante libre, artisanale, et fidèle à sa vision.

La pluie revient sur Bruxelles, après deux mois d'un soleil inhabituel. Une invitation à se recentrer, à se plonger dans le travail. Pourtant, l'imprimante progresse à peine, et face à elle, elle se sent démunie. Léo comprend comment avancer, mais elle, elle ne sait deviner. Peut-être parce qu'elle n'en saisit pas encore tous les rouages.

La semaine dernière, iels se sont réparti les tâches. Tandis qu'il modélise les pièces 3D indispensables au bon fonctionnement de l'imprimante, elle se consacre à l'encre. Un chantier qu'elle avait mis de côté, dans l'attente d'une machine opérationnelle. Alors, à tâtons, nous explorons. Elle s'égare dans les profondeurs de forums lointains, souvent en anglais, peuplés d'artisans solitaires qui expérimentent des encres végétales. Son plus grand défi : la texture. Il lui faut une encre grasse, fluide mais non pâteuse, assez souple pour ne pas obstruer les têtes, assez dense pour imprégner la fibre du papier. Dans son frigo, quelques restes : du jus de betterave, du chou rouge que sa colocataire par La Cambre, elle apprend que même un liquide trop clair peut poser problème, s'iels ne maîtrisent pas les cycles de nettoyage des buses. Mais comment tester sans pouvoir imprimer ?

En ligne, certains recommandent l'agar-agar comme liant. Mais comment faire d'une gelée un fluide imprimable ? Alors elle tente autre chose : réduire le jus de betterave à feu doux, patiente devant la vapeur rouge. L'eau s'évapore, l'encre s'épaissit, gagne en opacité. Un début.

En parallèle, elle rêve d'or : une encre dorée au curcuma. Insoluble dans l'eau, elle s'essaie dans l'huile de lin. Dans une poêle, elle fait revenir ce mélange ; les arômes, la chaleur, les pigments se mêlent. L'huile se teinte, devient lumineuse. Mais au fond, il reste les résidus, ces dépôts que la machine ne pardonnerait pas. Il faudrait filtrer, séparer, peut-être mêler cette huile à de la térbenthine, pour que le temps de séchage ne dure pas des jours.

Une autre inquiétude persiste : en impression en bichromie, les encres maison ne risquent-elles pas de ne produire que des aplats sourds, sans subtilité ? Iels avancent sans certitude, guidés par l'intuition, le désir, l'erreur fertile. Entre la plante et le pixel, entre la main et la machine, quelque chose naît, fragile, inachevé, mais vivant.

< div class="carnet">

Je navigue entre intuition, empirisme et incertitude, espérant qu'un équilibre émergera entre la nature des encres végétales et les exigences rigides de la machine.

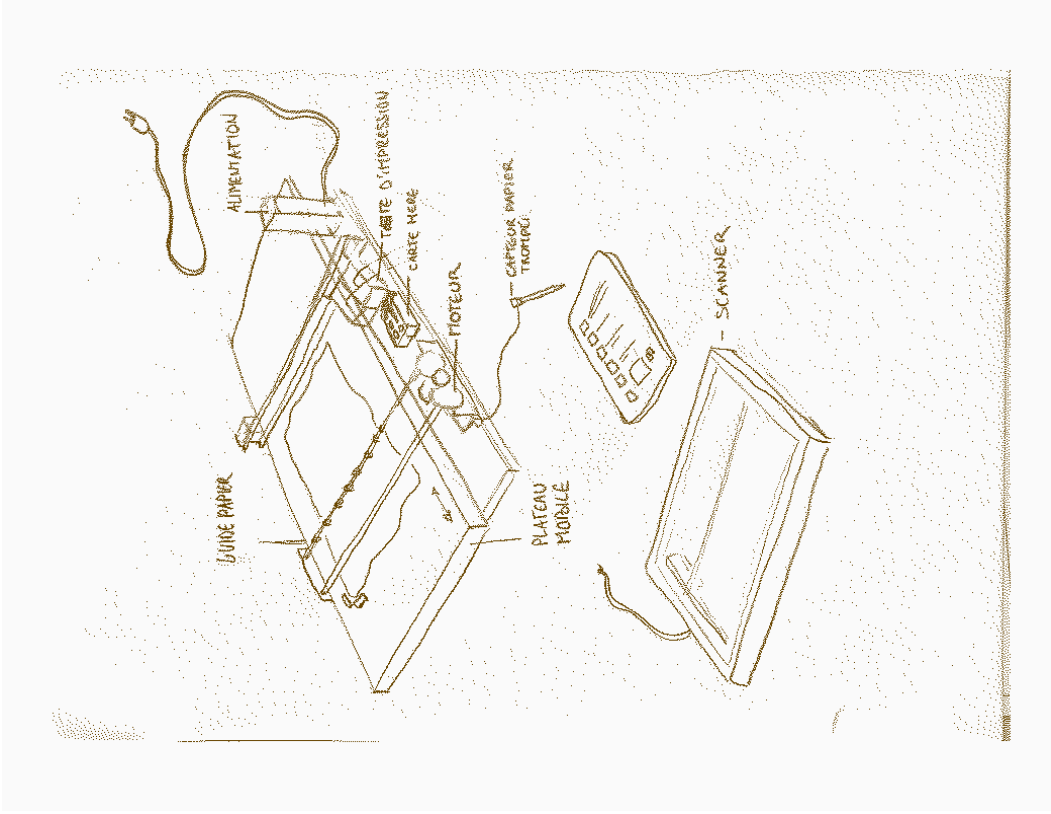
</ div >

L'auto-édition, c'est aussi l'opportunité de travailler en réseau, de collaborer entre artistes, de repenser ensemble les modèles de distribution. Dans un monde où la technologie numérique nous permet de contourner les anciens modèles, elle trouve une nouvelle jeunesse, portée par des créatrices qui réinventent des méthodes, des pratiques et qui transforment l'industrie de l'édition en un terrain de jeu où l'expérimentation, le partage et l'indépendance sont les maîtres mots.

Autour de moi, cette question de l'impression revient souvent. Comment éditer autrement ? Comment imprimer en circuit court, sans passer par les grosses machines centralisées et hors de prix ? Comment faire que ce soit abordable, ouvert ?

Certains ont décidé de passer à l'action. Des amis à elle ont récupéré trois vieilles risographies, dénichées gratuitement, et monté un atelier. C'est Matéo qui s'occupe de les remettre en route ; il a fait le tour des risographes de Belgique, glanant astuces, conseils, plans de réparation. D'autres lieux d'impression auto-gérés émergent un peu partout. L'exemple bruxellois par excellence c'est l'atelier du toner, surbookés maintenant. Iels ont permis à des éditions alternatives de sortir un nombre d'exemplaires plus conséquent à moindre prix. Il y a une vraie énergie autour de ces questions, un besoin d'autonomie technique, de partage de savoir-faire.

Entre bidouille, rêve et circuit court, elle navigue, se perd et espère.



29

## # Solidarité féminine et légitimité

**##** Combien de questions peut-on poser avant de comprendre qui l'on est vraiment, lorsque chaque réponse nous rapproche un peu plus de notre propre silence ?

< div class="carnet">

Depuis toujours, un sentiment profond m'habite : celui d'un besoin incessant de légitimation. Comme un combat silencieux pour être reconnue en tant qu'individu, détachée de toute appartenance à un groupe. J'ai longtemps cherché ma propre voie, ma manière de travailler, la preuve que je pouvais avancer seule.

Et pourtant, disparaître dans le collectif a toujours été mon refuge. Dans le sport, sur le terrain de basket, au sein de mes groupes d'amies, ou même dans ce lien si particulier qu'est la jumeauté. Dire « je » n'a pas été une évidence. Pendant des années, le « nous » s'est imposé, instinctif, naturel. Ce n'est qu'à quatorze ans que j'ai osé prononcer mes premiers « je ». « Je viens d'ici », « je fais ça ». Une lutte, comme si rompre avec le « nous » revenait à trahir une part de moi-même, ou plutôt nier que mon existence, ma personne, ont été façonnées par ceux qui m'entouraient. Comme une négation de l'impact du monde qui m'a définis. Était-ce une simple difficulté personnelle ou la prise de conscience d'un déterminisme social plus vaste ? Dire « je », c'était reconnaître que l'on existe en dehors du groupe, que l'on porte une voix singulière, mais c'était aussi porter la responsabilité de ce que ce « je » représente. Je ne pensais l'individualité que comme une existence sans lien avec l'environnement, avec les autres. Et je pensais « je suis à l'intérieur de », donc nous sommes.

Je ne me suis vraiment sentie à l'aise avec ce « je » qu'à mes vingt-deux ans. J'en ai vingt-trois aujourd'hui. C'est dans mon master que j'ai appris à l'accepter, à le revendiquer, à en percevoir la force identificatoire. Cette année-là, j'ai pris mon indépendance, et avec elle, une confiance nouvelle. Peut-être est-ce cela qui m'a poussée à explorer cette voie du « je ».

Mais lorsque j'ai voulu écrire les différentes étapes de construction de mon projet, tout s'est bloqué. Ce « je » me semblait creux, artificiel. Il sonnait comme une prétention mal placée, une usurpation. Pourquoi ? Était-ce un malaise personnel ou un ressenti universel ? féminin ? Le « je » pouvait-il être légitime pour moi comme pour toutes ?

</ div >

Autour d'elle, elle observe lui qui, dès les prémices de son projet, travaille et avance avec d'autre. Et elle voit ces femmes autour d'elle, qui font seules, avec la nécessité de se frayer un chemin de manière isolée. Alors pourquoi ? Il semble y avoir de multiples facteurs tels que la légitimité et l'apprentissage plus tardif de la possibilité d'une indépendance lorsqu'on est femme. Si lui n'a pas besoin de prouver sa légitimité dans le travail, alors c'est le monde des possibles qui s'offre à lui. Elle, elle, doit dans un premier temps soumettre à son propre regard la crédibilité de son projet, avant de le proposer à la vue d'autrui. Tant que cette reconnaissance intérieure n'est pas acquise, il semble difficile d'être une force de proposition dans la création d'un projet collectif.

*\*Non, nous ne sommes pas Violette Leduc et Simone de Beauvoir. Mais nous pouvons avancer ensemble. En partant du plus minuscule.\**<sup>30</sup>

Se libérer par la collectivité, par la sororité. S'encourager mutuellement, se légitimer entre femmes dès les premières étapes de création, permettrait peut-être de dépasser cette impression de devoir d'abord s'affirmer seule avant de rejoindre un collectif. Si la reconnaissance mutuelle devenait une évidence, alors l'indépendance ne serait plus un préalable, mais une force parmi d'autres pour avancer ensemble.

Elle se rappelle du jour où elle a lu Sororité de Chloé Delaume, dans ce bar où les seules présences féminines étaient la sienne et celle de son amie. Il y avait un match de foot projeté, les hommes étaient réunis autour du comptoir, discutaient haut et fort. Elle se souvient du paradoxe presque trop irréal entre sa lecture et la réalité qui l'entourait. « Il y a une trace de rouge à lèvres sur ce verre, je ne savais pas que les femmes buvaient, je l'aurais bien baisée » « parce que tu baises toi ? » « Tu parles au plus grand baiseur de la planète, c'est par centaines qu'il faudrait compter celles que j'ai envoyées au septième ciel ».

Pour Chloé Delaume la sororité ne se décrète pas, elle se construit. Elle est un acte, un engagement, une mise en commun des forces et des vécus pour réécrire le récit collectif des femmes. S'appuyer sur les autres, c'est refuser l'isolement imposé par des siècles de domination patriarcale. C'est aussi se réapproprier le pouvoir de raconter et de créer ensemble. La sororité devient alors un espace où l'indépendance individuelle n'est plus une lutte solitaire, mais une force partagée. Si la reconnaissance mutuelle devenait une évidence, alors l'indépendance ne serait plus un préalable, mais une dynamique collective pour avancer et construire autrement.

Dans une perspective d'anarcho-féminisme, la sororité devient une révolte contre les structures hiérarchiques imposées, un refus des dynamiques de pouvoir aliénantes. Elle est une manière de repenser l'organisation sociale sur des bases égalitaires, horizontales et solidaires. Il ne s'agit plus simplement d'unir

30. Delaume, C. (Dir.). (2021). *Sororité\** Points.

des voix, mais de créer un réseau de soutien mutuel qui dépasse les logiques de compétition et de productivité imposées par le patriarcat et le capitalisme. En construisant des espaces autonomes d'expression et d'entraide, les femmes s'émancipent collectivement, revendiquant une indépendance qui ne soit plus synonyme d'isolement, mais de puissance commune.

< div class="carnet">

La sororité évoque l'idée anarcho-féminisme d'entraide et de solidarité, où les femmes se soutiennent mutuellement pour créer une communauté fondée sur des liens d'entraide. Ainsi, la sororité de Delaume devient un espace complexe où les femmes peuvent à la fois s'engager dans une lutte politique contre les systèmes oppressifs et cultiver des relations de soutien et de solidarité. Cette intersection met en lumière la richesse et la diversité des approches féministes dans une quête d'émancipation et de transformation sociale.

</ div >

Si la reconnaissance mutuelle devenait une évidence, alors l'indépendance ne serait plus un préalable, mais une dynamique collective pour avancer et construire autrement. La sororité, dans cette approche anarcho-féministe, n'est pas seulement une solidarité passive, mais une force révolutionnaire qui transforme les structures, déconstruit les oppressions et redéfinit la manière dont les femmes peuvent exister et créer ensemble.

Mais alors, comment réussir à transformer son récit, à le faire passer de la troisième personne à la première ?

Transformer son récit de la troisième à la première personne, c'est avant tout un processus d'appropriation. Passer du « elle » au « je », c'est revendiquer sa place dans l'histoire, c'est ne plus se raconter de l'extérieur, mais de l'intérieur. C'est reconnaître que l'expérience vécue, celle qui a marqué le corps et l'esprit, a autant de valeur que les analyses théoriques.

Dans Sororité, Chloé Delaume insiste sur la nécessité de réécrire le récit collectif des femmes. Or, cette réécriture ne peut se faire sans une prise de parole directe, sans une incarnation. Dire « je », c'est s'exposer, certes, mais c'est aussi s'inscrire dans une filiation, tisser un lien entre l'individuel et le collectif. C'est là que se joue la véritable sororité : dans la capacité à affirmer son « je » tout en l'ancrant dans un « nous ». Alors comment franchir ce pas ? Peut-être en commençant par refuser l'objectivation de son propre vécu. Accepter que son expérience, ses pensées et ses émotions méritent d'être racontées sans détour, sans médiation. Dire « je » sans crainte d'être jugée égocentrique ou illégitime. Dire « je » comme un acte politique, un refus d'être spectatrice de sa propre histoire.

On nous a appris à parler en généralités, à rester en retrait, à ne pas « trop en dire », à éviter l'exposition du moi. Et pourtant, dire « je » n'est pas seulement une forme grammaticale, c'est un acte politique. Dire « je », c'est accepter de se montrer, avec ses zones d'ombre, ses doutes, ses positions, ses désirs. C'est s'exposer, oui, mais aussi reprendre possession de son récit. C'est dans ce geste que Emma Gros, Héloïse Démons-Loisel et moi-même, avons décidées d'écrire à trois voix. De cheminer depuis d'une parole distante, presque universelle, pour peu à peu la rapprocher, l'ancrer, la faire vibrer de puis le « je ».

### « On dit que... »

- On dit que l'astrologie c'est de la merde pour bobo pseudo spirituel.
- On dit qu'il faut manger de la viande tout les jours pour être en bonne santé.
- On dit que les dauphins sont des violeurs.
- On dit que quand une femme est éternuée : elle a ses règles.
- On dit que : soit douce et couche toi là.
- On dit que se laisser lécher par un chien ou un chat c'est dégueulasse.
- On dit que les tiques ça donne des maladies.
- On dit que la place de la femme c'est dans la cuisine.
- On dit que les hommes sont tous les mêmes.
- On dit que les vérités des uñes sont les vérités des autres.
- On dit que quand quelque chose de bien nous arrive les planètes sont alignés.
- On dit que quand quelque chose ne va pas, quelque'ufñe nous porte l'oeil.
- On dit que si tu met une jupe trop courte tu vas te faire agresser.
- On dit que l'habit ne fait pas le moine.
- On dit que c'est la poule qui chante qui a pondue l'oeuf.
- On dit que le sucre ça fait grossir.
- On dit que c'est bien de n'être pas trop grosse, ni trop maigre.
- On dit que les blondes sont plus douces que les brunes.
- On dit que si un moustique te pique c'est que tu as le sang sucré.
- On dit de mettre de la crème solaire pour ralentir le vieillissement de la peau.
- On dit qu'il faut se pisser dessus si une méduse nous pique.
- On dit que les végétariens sont toujours en carence.
- On dit que...

- On a dit que sous les nuages se cachait un soleil d'hiver
- On a dit qu'on ne se relevait pas de certaines choses
- On a aussi dit qu'on se relevait de tout
- On a dit que les fruits étaient bons
- On a dit qu'il fallait monter tout en haut
- On a dit qu'il ne fallait pas descendre tout en bas

On a dit que que ca ne servait à rien  
On a dit que c'était important de le faire quand même  
On a dit que c'était important d'aimer  
On a dit que ca allait aller  
On a dit que le temps passe  
On a dit que que le temps passe vite  
On a dit qu'il fallait sourire  
On a dit qu'il ne fallait pas pleurer  
On a dit que se vautrer était interdit  
On a dit qu'il est inutile de rajouter du sel dans son verre d'eau  
On a dit que le monde était rond  
On a dit que le monde contenait beaucoup d'angles quand même  
On a dit qu'il ne fallait pas mentir  
On a dit que parfois quand même si  
On a dit que pour soi par soi tout est là  
On a dit que la drogue c'est mal  
On a dit que la page blanche existe  
On a dit que qui veut peut  
On a dit que les chats ne font que dormir toute la journée  
On a dit que la rivière nettoye  
On a dit que la rivière soigne et qu'il fallait s'y baigner  
On a dit qu'il fallait regarder sa douleur en face  
On a dit qu'il fallait regarder sa joie en face aussi  
On a dit que c'était la fin de l'exercice  
On a dit que le monde était prêt

6. On dit que

On a dit que le ciel pleurait  
On a dit les jumelles étaient fusionnelles  
On a dit que les arbres étaient vert  
On a dit que les femmes étaient des trophées  
On a dit janvier était le premier mois de l'année  
On a dit que l'astrologie était une science occulte  
On a dit qu'il y avait des être supérieur  
On a dit qu'il y avait un dieu  
On a dit qu'il n'y en avait pas  
On a dit que l'air était pollue  
On a dit que les sainte glaces sont en avril  
On a dit que les choses étaient comme si ou comme ça

On dit que tout était blanc ou noir  
On a dit alors c'est.  
On a dit, on a posé des mots, et les choses ont été  
On a dit et plus aucune autre possibilité n'a été  
On a dit, mais en tant que minorité, on a pas été entendu  
On a dit sans être entendu  
On a dit qu'on se réveillerait  
On a dit qu'on se battrait  
On a dit que la musique faisait danser,  
Et le silence, pourquoi ne le pourrait-il pas ?  
On a dit que l'économie devait être celle définie par le capitalisme  
On a dit que pour survivre il fallait travailler  
On a dit c'était les règles du jeu  
On a pas dit qu'elles étaient inégalitaire  
On a pas dit que les étoiles étaient inatteignables  
On a dit que les femmes ne devaient pas voyager seule  
On a dit qu'elle devait rester à la maison  
On a ensuite dit qu'elle pouvait aller travailler  
On a ensuite dit que l'autonomie c'était pas possible  
On a dit qu'on était trop dépendant les uns des autres  
On a dit qu'on ne pouvait pas faire  
On a dit que. alors c'est  
On a dit que et on arrive pas à en sortir  
On a dit que, alors c'est généralité  
On a dit que, mais sur quelle base  
On a dit que les arbres étaient bleus, qu'ils étaient verts puis marrons  
On a dit qu'il fallait les couper  
On a dit qu'ils allaient repousser  
On a dit qu'on pouvait bétonner à côté  
On a dit que.

### ### réécrire depuis le « je »

👤 J'étais dans la cuisine, parce que finalement la place d'une femme si elle n'est dans la cuisine ob-est-elle ? Donc j'étais dans la cuisine entrain de me faire un petit déjeuner sans sucre, parce qu'une jeune femme dans la fleur de l'âge doit prendre soin d'elle. J'arrive à l'âge des conquêtes de Léonardo di machin. Ce gros fils de chien. En fait non, c'est une insulte pour la race canine que de tenir des propos pareils. En fait on dit tout le temps que les chiens c'est dégueulasse, on compare toujours les mecs à des chiens. Alors que franchement moi, je préfères passer ma vie avec un chien, plutôt qu'un homme. L'autre Jour E. m'a dit « vient je te fait un test ! Tu préfères être seule en forêt avec un

homme ou un ours ? ». Ce sur quoi je lui ai répondu que je préférerais, et de très loin, être seule avec un ours. Un homme c'est la pire des espèces du règne vivant. Pire qu'un dauphin finalement. L'autre jour je me suis posé la question : est-ce qu'il y a un lien entre le fait qu'à l'époque des rois, les enfants mâles des seigneurs, avaient le titre de « dauphin » du roi ? Je t'en bouche un coin ? Tu n'y avait pas penser avoue ? Alors j'ai écrit un truc. J'ai écrit un truc, je sais pas ce que ça donne, mais je te le pose là :

Le matin dernier j'ai bouffer de la viande, et j'ai avaler par erreur une mouche véreuse. Depuis le repas, la mouche a eu le temps de faire coloscopie. Elle y s'agrippe de ses béquilles poilues aux murets glaireux de mes entrailles. Elle y pond ses oeufs. Je les sens, ce mettre au chaud dans le creux de mon ruban rosé. Je sent qu'ils ne vont pas tardé à éclore. Je suis allonger dans ce lieu de purification, je m'asperge d'eau bénite en provenance du lieu de déjection. J'attends sagement sur les dalles froides que la naissance se passe. Je sent que je périmé, manger à petit feu par une peur ancienne. Je revêt le déguisement que l'insecte m'a imposé. Je dégouline d'impatience que l'enveloppe dégage mes nouveaux colcataires. Mon ventre gonfle, et je tend mes bras de plus en plus loin pour refroidir le caveau. Elles gargouilles, s'agitent, elles grognent. Je commence à lire leurs mouvements, je lis comme si cela avait toujours était naturel pour moi. Comme lecture astrale de la carte d'un corps qui ne m'avait jamais appartenu. Je comme à distinguer tout mes recoins, mes chemins, mes vallées, mes cabanes, les habitants des montagnes, ceux des puits. Je décède des paysages. Je ferme un oeil, puis l'autre. J'ouvre la bouche. Lâche un râle ténébreux, et foule masculine d'asticot sort en trombe du fossé que je leur offre. Mon corps alors lâche prise, la prise que je touche du bout de mes doigts à l'autre extrémité. Suicide que je m'offre quand la viande d'origine masculine hollywoodienne m'a contaminé, et que cela n'était plus supportable.

On a dit que sous les nuages je me cachais, que ma peau était d'hiver et de lumière. J'ai dit qu'on ne se relevait de pas de certaines choses lorsque j'ai vu mon père Mais mes sœurs m'ont dit que je n'étais pas mon père et que je me relevait de tout. J'ai dit qu'il fallait que je monte tout en haut et qu'il ne fallait surtout pas que je descende tout en bas alors j'ai essayé de monter tout en haut et évidemment je suis descendue tout en bas parce qu'il y avait des gens que j'aime là-bas. Je dis souvent que ça ne sert à rien à rien à rien. Mais on m'a dit que c'était important de le faire quand même, alors je le fais et je me dis non, regardes, ça sert. Le monde et moi avons dit que c'était important que je m'aime. Je me dis et redis que ça va aller. On m'a dit qu'il ne fallait plus que je pleure et qu'il fallait sourire à la place. On m'a dit qu'il ne fallait pas mentir alors je pleure quand même. Mais parfois alors je mens quand je cache mes larmes. Ils m'ont dit que se vautrer n'était pas bon pour moi et depuis je me vautre

quand même. Je suis ronde avec beaucoup d'angles, la page blanche c'est moi, elle existe, c'est vrai, je peux ce que je veux mais je ne suis pas un chat alors je ne dort pas toute la journée. Ma mère m'a dit que les rivières nettoient. Javier m'a dit que la rivière allait me soigner et qu'il fallait que je m'y baigne. On a dit qu'il fallait regarder sa douleur en face alors je l'ai regardé dans les yeux pendant des années. On m'a dit qu'il fallait regarder sa joie en face aussi mais c'était trop tard déjà j'avais oublié qu'elle existait alors j'apprends à l'envers et je veux la regarder dans les yeux au moins aussi longtemps que le reste. Mes sœurs, le monde et moi avons dit que j'étais prête.

On dit qu'il faut se pisser dessus si une méduse nous pique C'est ce qu'on me dit depuis petite en tout cas. pourtant cet été quand je me suis fais piquer, je n'ai pas fait pipi dessus. je crois que ça pourrait être une infection. Quand j'étais petite, une fois sur la plage, une plus petite que moi a couru en criant vers moi, je lui avais demandé qu'est ce qu'il y a. Elle m'a dit : je viens de me faire piquer par une méduse, du coup je crie comme une banane. J'ai toujours pas compris. Elle ne s'était pas fait pipi dessus non plus. Elle m'a dit qu'elle s'appelait Enora après. Je crois que c'est pour ça que je me souviens d'elle. Mais alors pourquoi dit-on qu'il faut se faire pipi dessus quand on se fait piquer par une méduse ? Est ce que ça ne serait pas plutôt une forme de peur par rapport à la méduse comme entité féminine mythique ? La méduse, avec ses filaments et son regard de pierre, changeait les hommes en objet immuable. La peur des hommes, ce faire pipi dessus de peur. Pisser dans son froque. C'est bien des hommes qui ont inventé ce mythe. Je dis que la musique me fais danser, mais que je danse mieux dans le silence de la nuit, sous la pluie. Que je danse plus heureuse et pour la vie dans la rue, seule. Je dis que le ciel pleure quand il est triste, parce que lui aussi a le droit d'être triste. Pourquoi toujours vouloir expliquer des choses par la rationalité scientifique. Le ciel pleure parce qu'il faut de toutes les émotions pour un monde. Je dis que l'année ne commence pas en janvier, parce que j'en ai pas envie. C'est un mois triste, pas un renouveau. L'année commence avec le printemps. Je dis que, et j'affirme mes vérité à moi. Dans mon individualité, pas celle de ma jumelité. Les on dit ne me conviennent pas, ou plus. Ils ont dit que, mais je ne veux pas de cette généralité. Je ne veux pas qu'elles soient décréées par une poignée d'individus qui pense que le béton n'assèche pas tant que ça notre terre, qu'il n'empêche par l'hydratation de notre sol. Ce sont les mêmes qui créète à ma place que ma sensibilité féminine manque de rationalité. que je m'énerve pour rien. Ce sont les mêmes qui me disent que je ne peux pas voyager seule, que c'est trop dangereux. Quand laisseront- ils les femmes vivre ? Je dis que les arbres ont été bétonnés contre leur nature. Je dit que les femmes elles aussi ont été bétonnées. Je dit que les arbres ont le droit de se déraciner, comme les femmes ont le droit de voler.

Je vais partir, je vais défoncer le béton, ces chaînes qui m'entourent, celle qui me freine mon départ. Une à une les désamorcer. Comme cette cabane que j'avais construite dans le fond de mon jardin, a qui j'avais dédié des poèmes, souhaitant son envol de la boue marécageuse qui la tenait prisonnière. Cette cabane est partie, quand je suis revenue elle n'était plus. Alors puisque les flots l'ont engloutie, si je ne veux pas me faire engloutir à mon tour je dois partir. Sans avoir peur des méduses. en dansant avec les méduses.

Parce que les règles du jeu ne conviennent pas.

Métronou dodo.

Et si c'est ma vie alors ce sera mes règles :

Se réveiller, suivre la sérendipité.

### ### Lecture croisée et discussion

1. Est-ce que ça a été difficile de passer au « je » dans ce texte ?

2. Moi, pas tellement, c'est pas une question que je me suis posée en écrivant. Ou même quand j'écris au quotidien, c'est pas trop une question qui me pèse. Parler au « on » ou au « nous » ou bien au « je ». Donc je trouvais que ce n'était pas très dur. Je crois que le seul truc qui peut-être est un peu dur, c'est les « On ne dit que » parce qu'on expose des vérités qui ne sont pas vraiment les nôtres. Et du coup, de passer à un « je » par rapport à des vérités qui ne sont peut-être pas les nôtres, c'est un peu plus difficile. Parce que ça veut dire qu'il faut argumenter pourquoi on ne trouve pas que c'est notre vérité. Voilà.

3. C'est vrai. C'est vrai que le premier exercice, ce n'était pas forcément dans la volonté de faire des généralités qui ne sont pas les nôtres. Mais j'ai l'impression que pour toutes les trois, ça a été le cas. Enfin, peut-être un peu moins pour toi, Héloïse. En fait, tout de suite, moi, j'ai été dans la confrontation entre les deux. Comme si toutes les vérités générales, c'était d'office pas les miennes. Et du coup, le « on dit que » impossible de se l'approprier.

4. De mon côté j'ai pas trop de mal à faire des allers-retours entre le il, le elle, le nous, le on,... Ce qui m'a plus posé question c'était comment faire une distinction par rapport à un on. Comme si je me confondais avec tous les pronoms. Et du coup qu'est-ce qui est moi ? Il fallait faire attention aussi à toutes ses croyances, c'était un exercice pour aller voir un peu plus loin ce qui est vrai. Mais c'est intéressant, ça fait miroir. C'est vraiment tout ce qu'on a dans la tête. Moi, ça m'a fait cet effet-là. Je voyais les phrases qui me venaient quand on disait « on ». Et donc, je savais déjà que c'était vrai pour le « je ». Je voyais déjà où ça allait. Et du coup, effectivement, c'était compliqué de créer quelque chose d'autre à partir du « je ». C'était difficile d'ajouter « à ».

1. Je vois ce que tu veux dire. Le plus simple pour moi c'est de m'exprimer au lieu même plutôt qu'au on parce que le on en fait au final on est déjà un peu indécis dedans. Le « je », ce que je trouve plus compliqué, c'est que tout de suite, j'ai l'impression d'être plus exposée. Et le « on », c'est un peu plus facile de se cacher derrière. Parce que du coup, c'est plus que toi. C'est peut-être même pas forcément toi, vu que tu ne te positionnes pas réellement. Du coup, tu peux te cacher derrière. Alors que le « je », tout de suite, tu ne vas pas pouvoir faire de généralité. Tu vas devoir parler en ton nom.

2. Oui, c'est plus engageant tout de suite. Dans le « on », on peut pratiquement dire n'importe quoi. Alors que dans le « je »... je me posais la question sur l'exercice de faire attention à ce que je disais à propos de moi ou des choses comme ça. Et du coup, qu'est-ce que ça veut dire au fond de soi ?

3. Est-ce que vous pensez que le texte passé au « je » a gagné en force ?

4. Oui, parce que c'est moins impersonnel.

5. Je trouve aussi parce qu'il va plus loin dans le détail, parce qu'il te donne une voix là-dedans. Ça te redonne une place.

6. Alors que « elle », il y a une sorte d'illicéité que tu te donnes. Après, c'est aussi une manière d'écrire. Si toi, tu préfères écrire au « elle » et te donner la légitimité, mais autrement, c'est tout à fait possible aussi.

7. Non, c'est vrai. Mais c'est dur parfois de se donner la légitimité aussi.

8. Oui, déjà dans la vraie vie. Je pense encore plus quand tu dois écrire.

9. C'est clair que l'écriture c'est un travail de longue haleine et d'endurance.

Moi, je sais que pendant des années et des années, je n'écrivais pas au « je ». Je tournais les phrases autrement et puis même en partageant mes textes, je ne partageais pas les textes qui étaient « je ». Je remplaçais tous les pronoms « je » et je les tournais autrement parce que je pensais qu'on n'avait pas le droit de parler de soi ou quelque chose comme ça. Que c'est égoïste ou que tu es très nombriliste quand tu parles de ton expérience, alors qu'en fait, on a des expériences globales. Je trouve qu'il y a vraiment un intérêt à partager au niveau du « je ». On se relie aux autres. Pour moi, je trouve ça intéressant et c'est important d'apprendre à dire « je » et à s'exprimer dans sa vérité. C'est un bel exercice pour ça.

10. Et puis, c'est d'autant plus beau quand tu deviens vulnérable. Parce que ça veut dire que les gens vont être deux fois plus touchés. Ils vont peut-être se reconnaître ou reconnaître quelqu'un de leur entourage, ou reconnaître une situation qu'ils ont vécue ou qu'ils vivent. C'est aussi un moment de partage avec les personnes, le « je ». Donc c'est loin d'être égoïste, effectivement.

11. C'est ça, c'est aussi un travail sur l'authenticité, c'est comment est-ce que tu te places vis-à-vis de ta vérité et comment être authentique dans le « je ». Et ça c'est dur parce que oui, tout n'est pas beau, tout n'est pas parfait ou lisse, donc il y a forcément beaucoup d'irrégularité.

- 74
1. Moi j'ai encore beaucoup de mal à partager les textes que j'ai écrits au « je ». Il y en a plein où j'ai un peu caché des mots pour même moi ne pas les revoir. Des fois, quand j'écris à propos d'une personne, mais par rapport à mon ressenti, je ne citerai jamais le nom de la personne parce que je me sens trop vulnérable si quelqu'un trouve ce texte.
2. C'est la peur d'être vue ?
3. Oui, c'est ça.
4. C'est intéressant de voir ce que le « je » engage, ce qu'il révèle qu'on aurait préféré taire. Le « je » m'engage très rapidement dans les souvenirs.
5. Personnellement, le « je » m'engage très rapidement dans toutes les croyances que j'ai à propos de moi-même. Et il me confond avec tout ce qui passe dans ma tête, disons. C'est vrai que c'est un pouvoir des mots aussi. En tout cas, en ce moment, je me pose question vis-à-vis du pouvoir de l'écriture, du « je » et des mots. Et du coup, comment les employer pour que ça participe aussi à ma vérité, à moi. et est-ce que j'ai envie que ça soit ma vérité ? Mais c'est vraiment un exercice de construction de soi.
6. C'est ça. Mais je pense que c'est ça qui me fait peur aussi dans le « je ».
7. C'est que j'ai l'impression qu'en posant ce mot sur le papier, je fixe quelque chose sur moi qui pourrait être mouvant. Et je n'ai pas envie de moi-même me mettre dans une catégorie.
8. Désolée, mais tu parles de mouvance, justement. Si tu n'as pas envie de te mettre dans une mouvance, et que tu n'as pas envie de te mettre dans une catégorie, si c'est mouvant, il n'y a pas de catégorie.
9. Je me suis peut-être mal exprimée, mais je disais que le « je » fait que tu n'es pas dans une mouvance. Ça ne bouge plus. Ça fixe des choses que je n'ai pas envie de fixer.
10. Justement, je pense qu'avec le « je », tu es plus apte à revenir sur ce que tu dis. Parce que ça n'engage que toi. Quand tu poses des mots, que tu parles de quelqu'un ou de quelque chose que tu as fait en groupe, tu utilises le « on », le « nous » ou alors le « elle » ou le « il ». Je trouve que là, tu fais l'effet. Alors qu'avec le « je », je trouve que c'est plus facile, parce que ça n'engage que toi de revenir sur ce que tu as dit et que c'est plus facile de se contredire soi que de contredire quelqu'un d'autre. Après, je n'ai peut-être pas la même vision que toi sur les choses.
11. Non, mais c'est pas faux. J'avais pas vu le truc comme ça. En fait, j'ai l'impression que quand j'écris au « elle », c'est un peu cette personne fictive que je vais écrire, qui est en fait moi. Et elle, elle a le droit de bouger, elle a le droit d'évoluer. Alors que moi, si j'écris au « je », eh ben...
12. Peut être qu'elle, elle a le droit de ressentir ?
13. Oui c'est ça, elle a le droit d'avoir des sentiments qui évoluent. Alors que moi, mon « je » est un peu inconditionnel.

14. Non. Mais peut-être que c'est propre à moi-même, ça.
15. J'ai envie de te dire, il n'y a jamais rien qui est fixé. C'est comme... Tu vois, hier soir, on a eu une discussion, avec G. Et il m'a dit « Moi, je m'inquiète du type de lecture, parce que je sais que, en ce moment, j'aime pas du tout lire de la fiction, alors que j'adorais ça à une époque. » Et il avait l'impression d'être fixé à jamais sur un style littéraire.
16. En fait, c'est des périodes de ta vie aussi où tu ne vas pas écouter la même musique, tu ne vas pas lire la même chose. Ça peut changer d'un jour à l'autre, d'une semaine à l'autre, d'un mois à l'autre. Mais c'est des choses qui sont en mouvement parce que toi-même, en fait, tu es en perpétuel changement. Donc là, s'il faut, tu n'arrives pas à parler au « je », mais peut-être dans quelques semaines, peut-être demain, je ne sais pas, ou peut-être dans cinq ans, il y aura un déclin où tu ne pourras même plus parler en « elle » parce que le « je » est trop important à ce moment-là, tu vois ? Et peut-être aussi qu'on se prend trop la tête, que c'est juste ta façon d'écrire, ta façon de t'exprimer. Si c'est comme ça que tu trouves le mieux les mots, alors c'est pas grave si tu sais pas dire je tu vois. Ça ne remet pas toute ta personne et toute ta vie en cause. Parce qu'à ce moment-là de ta vie, tu n'arrives pas à faire ça.
17. Non, mais je ne pense pas que ce soit une question de remise en question de ma personne...
18. C'est plus au niveau de l'expression ?
19. En fait, quand j'ai réalisé que je n'arrivais pas à écrire au « je », dans l'édition que j'étais en train de faire, j'étais en mode, mais pourquoi je n'arrive pas à écrire au « je » ? Et j'ai besoin d'en parler avec d'autres femmes qui écrivent pour voir si c'est des difficultés qui sont partagées au féminin. Et du coup, je vois que c'est plutôt pas trop le cas, ce qui me fait plaisir. Ça veut dire que c'est possible. Déjà, c'est chouette.
20. Ce que je vois, c'est que c'est un trajet. Moi, ce truc-là, d'écrire le « je », je l'ai eu, mais il y a longtemps. Mais ça a été un travail, effectivement. C'est pour ça que je te disais que c'était de l'endurance d'apprendre à ce voir s'en avoir peur de s'enfermer dans les mots. Parce qu'il y a beaucoup de manières dont on peut s'exprimer dans le « je » et rester dans la mouvance. Il y a un truc où, par exemple, quand tu dis « je suis », c'est quelque chose de définitif, alors que si tu dis « je me sens », là c'est accorder de pouvoir changer, par émotion ou autre. C'est la pensée de traverser, de pouvoir repartir sans se laisser définir par tout ce qu'on écrit. Et c'est vrai que ça, c'est beau. Mais je trouve qu'il y a vraiment un jeu de se regarder en face et définir un peu ce qu'on veut être et ce qu'on veut dire. Et c'est ça qui est difficile, je trouve, et qui fait extrêmement peur. Mais je suis sûre que ça va arriver parce que c'est juste.

Trouver la manière d'exprimer ce qu'on veut être, et comment pouvoir exprimer ce qu'on ressent sans que ça nous définisse et nous enferme dans quelque chose qui serait immuable quoi. Moi j'écris tous les jours depuis que j'ai 12 ans et par contre c'est vrai que les mots ils m'ont enfermée aussi. Reconnaître que ses mots ont un pouvoir important et les employer différemment peut-être. C'est bien aussi si t'as des peurs, de ne pas t'enfermer dans des cases avec ce « je », elles sont légitimes. Tu n'as pas peur pour rien. C'est juste une peur à explorer et peut-être écrire sur cette peur là du « je » et se dire pourquoi est-ce que j'ai peur de ça pour le moment.

👉 C'est vrai. Merci pour tes conseils. Trop chouette. Est-ce que vous avez quelque chose à rajouter sur le « je » ou ces exercices ?

👉 Je voudrais juste dire que je pense que le « je » pour les femmes, il est extrêmement important et qu'on a intérêt à s'en emparer et que ta démarche, elle est complètement sensée et chouette. La difficulté de l'expression au « je » elle va peut-être se montrer de pleins de manières, peut-être que toi c'est la difficulté d'écrire au « je », mais par exemple Emma toi tu vas peut-être te retrouver dans cette même problématique là mais dans un aspect complètement différent de ta vie où effectivement t'as du mal à exprimer tes besoins ou tes émotions. Trouver l'endroit où on a du mal à exprimer juste notre vérité.

👉 C'est bien vrai faut juste mettre le doigt, ça c'est le plus compliqué.

👉 C'est vrai que ça fait peur aussi de ressentir ce qui est là, de le voir. On le repousse un peu parce qu'on sent qu'il est là en permanence. Si je lui laisse la place, si je donne le « je », si je pose les mots, qu'est-ce qui va se passer pour moi ? Est-ce que effectivement je m'enferme dans ce truc-là ? Puis en fait c'est justement en écrivant et en ressentant que tu peux aussi te réinventer et dire d'autres choses à propos de toi.

👉 Je crois que réinventer, c'est un bon mot pour cloôturer ça.

👉 En fait, je pense que c'est ça. Il faut voir le « je » comme un outil. Et parce qu'il nous fait peur, mais ça peut être aussi un outil super précieux pour nous. Il faut juste savoir comment l'utiliser, effectivement, et qu'est-ce qu'on veut comme notre vérité aussi.

👉 Alors, réinventons.

👉 Peut-être que tu peux t'inventer ta propre fonctionnalité du « je ». C'est comme un tournevis finalement, non mais c'est vrai, tu vois l'autre jour pour serrer mes vis j'avais pas le bon embout et pourtant l'embout qu'on m'a prêté faisait très bien le taf alors que c'était pas sa fonction première. C'est juste essayer de l'avoir là tel qu'il est, mais de lui donner une autre fonction et de jouer avec le fait que peut-être il ne rentre pas dans toutes les cases, mais il va rentrer dans celle-là et petit à petit, il va pouvoir s'hybrider pour que tu puisses en faire autre chose. C'est le réinventer. Au-delà de te réinventer toi. Le « je » comme un tournevis hybride. Un couteau suisse.

\* *Je rêvais d'être ma propre cause et ma propre fin ; je pensais à présent que la littérature me permettrait de réaliser ce vœu. Elle m'assurerait une immortalité qui compenserait l'éternité perdue; il n'y avait plus de Dieu pour m'aimer, mais je brûlerais dans des millions de cœurs. En écrivant une œuvre nourrie de mon histoire, je me créerais moi-même à neuf et je justifierais mon existence. En même temps, je servirais l'humanité: quel plus beau cadeau lui faire que des livres? Je m'intéressais à la fois à moi et aux autres; j'acceptais mon « incarnation » mais je ne voulais pas renoncer à l'universel: ce projet conciliait tout; il flattait toutes les aspirations qui s'étaient développées en moi au cours de ces quinze années.* \* 31

Passer à la première personne, c'est finalement reprendre le pouvoir du récit. Faire de l'écriture un espace où la voix ne se cache plus derrière une distance fictive. C'est affirmer: « mon expérience a une valeur, ma parole compte. » Et dans cette affirmation, créer une brèche où d'autres voix pourront s'engouffrer, faisant du « je » un point de départ pour un « nous » en devenir.

Aujourd'hui, je choisis de raconter de l'intérieur, reconnaissant que mon expérience vécue, celle qui a marqué mon corps et mon esprit, possède autant de valeur que celle de n'importe qui d'autre. Mais je ne rejeterai pas la théorie pour autant. Elle demeure essentielle à mon récit, car c'est aussi par elle que j'ai compris la nécessité du « je ».

### ### Lettres exquises

lettre 1

« \*\*\*\*\*@gmail.com »

à :

Je m'adresse à toi, ou plutôt à moi. Ce moi qui sera dans 5 ans. Comme une manifestation peut être de ce que je me souhaite. En ce moment, je pense souvent à cette cabane au fond du jardin de ma maison d'enfance. Cette cabane qui nous a abrité, qui a vu nos joies et nos malheurs, qui a suivi chaque étape de notre vie. Cette cabane s'est écroulée une première fois, lorsqu'elle avait pour extension la cime des peupliers au-dessus de la rivière. Je voulais qu'elle s'envole, elle qui était envasée. Mais au fond, c'est de moi dont je parlais. De mon sentiment d'isolement, et d'enracinement immuable. De ma peur de l'échec et de l'inconnue qui me contenait. De cette même peur qui m'empêchait d'être seule avec un autre être humain sans avoir ce sentiment de n'être pas assez. Comment en être assez ? Je souhaite l'être, dans mon individualité. Alors je souhaite m'envoler, par le je, par la route, par la rencontre. Par mes amitiés, mes amours, mes familles, par les sentiers qui m'abriteront, par les feuilles de papier qui m'épancheront, par les mots qui me soigneront.

Tu te souviens, du jeu que l'on avait fait ? Le premier animal est celui que nous montrons, le deuxième celui que nous sommes et le troisième celui que nous projetons d'être. Panthère, c'est ce que je montre. Autonomie, solitaire, élégante et féline. Aigle ce que je suis. Un regard perçant, observateur, majestueux. Papillon ce que je souhaite. Pour son effémerité, sa fragilité, sa liberté. Dans 5 ans tu seras ce papillon. tu auras voyagé en quête de liberté, tu auras accepté ta fragilité, tes émotions. tu les habiteras sans les fuir, ni les nier. Tu accepteras l'éphémérité des moments, la fin d'une chose, et le début d'une nouvelle. Tu auras éclos de ton cocon, tu auras quitté le besoin d'indépendance extrême que tu t'obliges à voir et accepteras ta dépendance.

« \*\*\*\*\*@gmail.com »

à :

Chère moi,

Après plus de dix ans voilà que je reviens à toi par les mots, par tous les maux par lesquels je suis passée. Tu le sais. La chrysalide a été longue, à tisser, à broder, à aménager chaque côté de cette cabane

éphémère. Cela nous a coûté beaucoup de salive, de transpiration, de pleurs. Mais je peux t'assurer que le tissu n'est que plus somptueux que dans notre imagination. Je reviens ici, sur cette page, pour te dire que j'habite désormais dans la cabane du peuplier. J'ai dû tout reconstruire car nos aïles ne passaient pas dans celle d'avant. Elle n'est plus aussi triste que l'image que l'on avait du peuplier, elle l'imite maintenant. L'habitation va chercher vers le sol la grandeur de notre mère à toutes. Les tuiles, égales à des feuilles, vont rencontrer le sol pour murmurer des secrets avec lui. Les fenêtres, égales aux yeux du tronc, guettent les environs, pour nous protéger. Les murs et les couvertures qui nous réchauffent sont faites d'écorces, elles respirent, elles gardent en sécurité. Tu verrais mes ailes, tu n'en reviendrais pas ! Elles sont aussi grandes que celles d'un Monarque, enveloppées de plumes d'aigle, et serties de poils de panthères. Elles sont plus que jamais ce que nous avons toujours rêvé d'être ! Le je habite cette cabane, dans la vase de la rivière, là où toutes les marées réparent les rives qui s'amaigrissent.

« \*\*\*\*\*@gmail.com »

à :

Tu as toujours peur, tu as toujours mal, tu ris, tu pleures, tu danses. Tu ne te caches plus. Aujourd'hui quand on te tend la main tu la prends. Tu pleures dans le creux des bras de ceux que tu aimes. Tu as oublié le goût de la dureté. Tu es panthère aigle et papillon. Les trois t'habitent et te protègent. Tu as accepté d'être multiple et tu ne t'ai plus jamais sentie seule. Ce que tu portes, tu le portes avec les autres. Tu as découvert que ce que tu étais était suffisant. Tu as découvert qu'échouer n'était pas possible, que ton trajet était le tien et que personne jamais ne t'en déposséderait. Tu es belle. Tu es vraie. Tu parles d'un « je » cristallin, tu n'as plus peur d'exister pour ce que tu es : tu as entendu et mangé ta vérité, elle t'habite et tu la portes dans tes os avec fierté et amour.

## lettre 2

« \*\*\*\*\*@gmail.com »  
à :

Chère Mamie,

Tu m'as dit de sourire, depuis toute petite. Tu as essuyé les larmes sur mes joues de peur que je me noie dedans. Tu avais raison d'avoir peur comme j'ai eu raison d'avoir peur moi aussi. Ce n'est pas toi qui m'a transmis cette peur. Cette peur existait déjà dans mon sang, dans le sang de mon père, dans le tien mais ce sang nous vient de loin. La peur s'y est accrochée, elle s'est accrochée dans le cœur des femmes. Mais cette peur, tu t'en ai emparée. Tu ne l'as pas fuie. Tu as dit qu'il fallait se concentrer sur les petites choses et y voir le bon. Tu as dit ça et ensuite j'ai eu honte comme toujours parce qu'en souriant je mentais. Je ne voulais pas te mentir mais je suis ronde avec beaucoup d'angles. Le monde n'aime pas les angles, les angles font peur et moi j'en ai eu tellement peur, de ces angles, que j'en ai versé dans l'eau que je bois, comme le sel quand j'étais petite.

Je me suis transformée en coin pendant un moment.

Je cours depuis avec cette impression d'être poursuivie par ma peur et mes angles, je cours avec les tonnes de vérités qui m'habitent et qui disent à la fois oui à la fois non à la fois noir à la fois blanc à la fois gris. J'étais trop intelligente pour jouer avec les mots.

Tu n'as pas vu parce que je n'ai rien dit. Je pensais crier, mais aucun son n'est finalement sorti de ma bouche.

J'ai écrit à la place, pour exister. J'ai écrit pour éloigner le soucis, pour effacer cette phrase que tu disais :

– C'est tellement dommage.

« \*\*\*\*\*@gmail.com »  
à :

Mamie, tu m'as dit de sourire, mais j'en ai marre de sourire. Tu m'as dit que cette jupe m'allait bien parce que j'étais fine, mais j'en ai marre d'entendre des compliments sur mon physique. Mamie, peut-être qu'on devrait arrêter d'avoir peur du regard des autres. Peut-être qu'on devrait arrêter de vouloir leur faire plaisir, affirmer nos besoins, ne pas cracher sur la différence, mais être fière de la diversité. Mamie, même si on avait raison d'avoir peur, peut être qu'en l'acceptant on pourrais toujours la combattre. Mamie, nous les femmes sommes des angles, nous sommes au coins des pièces, nous longeons les murs, nous n'occu-

pons jamais la place, le centre. Nous sommes les marges, les arêtes, nous oscillons constamment entre le plein et le vide. Sur cette crête la chute est inévitable. Alors oui j'écris pour éloigner le souci, j'essaye d'élargir ce coin, lui donner plus de place pour occuper l'espace qui m'est nécessaire. Mamie, as-tu les clés pour naviguer sans fuir, pour habiter nos émotions, notre corps, pour habiter là où nous rêvons d'être? J'aimerais ne plus courir avec mes vérités, j'aimerais marcher avec, prendre le temps de les comprendre sans qu'elles m'étouffent. Je ne veux plus courir devant mes soucis, je veux me retourner et les ranger. Et j'ai parfois honte, oui. Mais je n'ai plus honte de ne pas être celle que tu aurais aimée que je sois.

« \*\*\*\*\*@gmail.com »  
à :

Ma chère mamie, je ne sais plus quoi te dire. Je suis épuisé, de tout ça. De devoir toujours se battre envers et contre toutes. Toutes celles qui nous regardent. Je ne sais même plus ce que j'écris. Je suis las. Si tu savais tout le mal qu'ils nous ont fait. Si tu savais tout ce que je dois endurer au quotidien. Tu diras sûrement « c'est tellement dommage ». Beh, va te faire foutre. Ouais j'en ai plus rien à carré! Je ponce de mes dents les arêtes et angles. Je creuse de mes ongles pour arrondir les bords. Toujours contourner. Putain je suis fatigué. Je suis très éterné, je suis très... Je suis moi, petite monstre enragé qui va pousser toutes les portes jusqu'à trouver celle qui sera le point de fuite.

Je ne mange plus, je ne mange plus que les maux que les autres dégueulent pour moi. Je ne suis plus que l'ombre du secret de tous les angles qui ont existé. Je ne suis plus que l'estomac de la rage collective. Je ne suis plus que la jupe courte de l'amaigrissement du bonheur. Je ne suis plus que l'écho des compliments. Je ne suis plus cette petite fille. Je ne veux plus être ce « je ne suis plus ». Je veux, je veux, je veux. Je veux être cette chose longue, mais pourvue qu'elle soit douce. Je veux être le béton quand il se fissurera sous la montée de nos pieds en effervescence. Et si cela ne te plait pas, mamie, et bien va te faire voir. Le sang change de veines, je le sens, nous n'avons plus le même, chaque mois je fais hémorragie pour expulser le trop plein de toi en moi. Chaque mois tu disparaissais. Alors j'ose te dire « quel dommage ». Nous n'aurons plus rien à voir, même pas les liens de la coagulation.

### lettre 3

 « \*\*\*\*\*@gmail.com »  
à :

Bonjour, bonsoir, adiu,  
Je ne sais pas quand est-ce que vous lirez ceci. Vous êtes tous là, je le sens, c'est ma vérité. C'est mon pouvoir, celui de sentir les âmes défuntées. Je te vois dans le papillon vêtue du même bleu que tes yeux au cimetière le jour de ta mise en terre. Je te vois toi aussi, dans le coin de la cuisine quand les yeux du chien fixent le mur. Je t'ai vu dans la salle à manger quand tu es passé aussi vite qu'un éclair l'autre jour. Je te vois dans l'encadrement de ma porte, à me regarder grandir. Je vous vois tous. Vous arrivez, pour dire des choses, que je n'entend pas vraiment, mais elles s'inscrivent mentalement. Je le sais quand vous apparaissez à certaines périodes. Vous êtes ici, et nos chemins se croisent depuis toujours même quand le corps physique n'est plus là. Je suis si heureuse de vous avoir encore et pour longtemps encore auprès de moi. Je bénie le ciel et ses milliers de nœuds de nous laisser en contact. Je bénie l'héritage de sorcier et sorcière que vous me laissez. Je bénie d'être né sur cette terre, la mienne, la vôtre, celles de vos ancêtres, des miens, et j'espère des futures générations à venir. Tatie, je prendrais soin de la ferme et de Guy. Je prendrais soin de tes ruches et des tortues. Je prendrais soin de toutes celles pour quoi tu t'es battue. Tatie, je prendrais soin de ta sœur. Même, je prendrais soin des yeux couleur de rivière de ton fils. Je prendrais soin des pierres que tu nous as laissés. Même, je prendrais soin de jamais oublier ta voix, et les voies que tu as ouvertes pour tous tes enfants. Pépé, je prendrais soin de mamie, et de ses yeux depuis remplis de douleur et d'alcool. Je prendrais soin de tes fils, qui n'ont jamais fait le deuil. Je prendrais soin de ta œuvre. Je prendrais soin de tout l'amour que tu n'as pas eu le temps de distribuer. À tous mes mortés, je prendrais soin de l'héritage magique, construit de rubans et de cailloux.

 « \*\*\*\*\*@gmail.com »  
à :

J'avais oublié mais je n'oublie plus bien sûr. Ce que je traverse nous le traversons ensemble, dans la nuit noire, dans le sommeil et en plein jour. Ce que je traverse est notre histoire à toutes, ce que je traverse est une histoire dont il faut prendre soin. Ce que je traverse, c'est le même sentier, la même rivière. Je prendrais soin de mon trajet comme je prendrais soin des vôtres. À ma cousine qui m'a confié un secret

qu'elle n'a dit à personne, je prendrai soin de tes mots. Je prendrai soin de ce que je vois de vous et je prendrai soin de vos failles. Je regarderai et je ne détournerai pas le regard, je vous embrasserais plutôt. Je dirai que vous êtes magnifiques. Je dirai que vous n'avez plus à avoir honte, plus jamais. Que ce n'est pas grave et que ça ne l'a jamais été. Je continuerai de traverser avec vous, parfois dans l'ombre de la nuit je te sens, papi, et souvent je te demande conseil. Souvent je pense qu'on ne me répond pas mais il faut seulement écouter mieux. Tu me parles encore. Tu me parles lorsque je cours, chaque fois courir est pour toi. Marcher, aussi. Tout le mouvement du monde, c'est le don que tu m'as fait. Tu chronométrés les tours de maison. Tu nous regardes courir, tu nous dit plus fort plus loin c'est bien c'est beau. Tu souris. Pourquoi ne coures-tu plus ?

 « \*\*\*\*\*@gmail.com »  
à :

Je vie au travers de la mémoire de nos morts, de celles de mes proches, de celles de ces femmes battues, tuées, brûlées. Je vis pour elles, pour leur combat, qui est aussi mon combat. Je vous vois, je vous entends, je vous sens. Vous, ses trois voix qui m'ont empêché d'habiter dans cet appartement, vous qui avez cassé mon téléphone quand j'ai décidé d'en partir, vous qui claquez les portes, décidez qu'elles resteraient ouvertes. Vous qui m'avez suivi dans ce nouvel appartement. Vous m'avez sommée de rester, de ne pas vous abandonner dans mon sommeil. Que vous est-il arrivé ? Vous qui semblez me suivre depuis tant d'années, qui écoutez ce que je souhaitais et le mettiez sur mon chemin. Êtes vous encore là ? Je suis désolée d'avoir démenagé. Je n'aurais pas dû vous laisser derrière. Mais je ne pouvais plus, c'était trop pour moi. tout s'étiolait, tout mourait autour et dans moi. Il le fallait. Il y a beaucoup de sorcières autour de moi. Des sorcières qui poursuivent leurs rêves et entendent vos requêtes. des sorcière bienfaitrices. On se sert les coudes, on s'entraide, on imagine un nouveau monde. Et nous vous voyons, nous vous écoutons, nous réalisons vos souhaits.

## # Créées son utopie

## Les modèles identificatoires façonnent notre devenir, mais comment se les réappropriier quand ceux qui nous entourent perpétuent des schémas inégalitaires ?

\* Fisher décrit l'hantologie comme une espèce de nostalgie pour les futurs passés, perdus ou non réalisés. En d'autres termes, le futur comme un « nuage de vapeur » (un spectre ?) qui continue à contempler le présent par son fardeau de promesses non tenues. La sensation que rien ne peut plus vraiment changer, conséquence d'un scénario politique et social dans lequel « il est plus facile d'imaginer la fin du monde que la fin du capitalisme », se traduit par un rapport au temps devenu, déphasé, dysfonctionnel, à compter qu'il existe encore.

Il faut ajouter à cela la technologie : le passé devient accessible grâce à la construction d'archives au format numérique, sans cesse plus importantes. Lorsque le répertoire entier des expressions culturelles est accessible avec une si grande facilité, la ligne du temps semble soudainement devenir un trajet que l'on peut parcourir, une étagerie sur laquelle se hisser, une base de données à explorer pour récupérer des mots, des images et des sons qui, autrement, seraient perdus. « Dans les conditions de la réminiscence numérique, c'est la perte elle-même qui est perdue », affirme Fisher dès les premières pages de son livre. Daniel Lopatin y fait écho, en 2009, à travers une interview donnée sur sa chaîne sunset corp, dans l'une des premières vidéos : « Il n'est donc pas surprenant que, parmi ceux qui travaillent dans le champ de l'art à l'âge des sciences de l'information, beaucoup se sentent comme des archivistes, des anthropologues et des voyageur-euses dans le temps. Nous avons été littéralement dotés de tout le nécessaire pour voyager sans contraintes à travers le temps, grâce à l'art et à la science. »<sup>32</sup>

La nuit je m'endors pour mieux fuir. C'est dans le monde des rêves que je façonne mon avenir. Je m'évade, loin de la ville, dans un monde brumeux. J'émerges dans les lieux vacillantes de la désindustrialisation, comme un monde où il faudrait tout réinventer. J'y suis en errance, avec pour seule compagne la nature.

Je cherche dans ses songes une réponse qui ne serait ni un retour, ni une marche arrière vers ce que nous fûmes. Je sais que nous ne redeviendront pas chasseur-euses-cueilleur-euses, mais alors quoi ? Comment trouver une brèche où nature et numérique se frôlent, se croisent et s'équilibrent ? Alors la nuit, j'essaye de danser sur le fil ténu entre les contes et les légendes, entre les traditions et les pulsations d'une société post-numérique.

Et chaque matin, lorsque je me réveille, c'est avec la tête encore pleine de rêves que mes mains plongent dans la matière des jours passés. Non pas pour répéter, mais pour façonner. De la pulpe des souvenirs naissent des pages, des refuges où les fibres se tissent en récits neufs, en espaces suspendus. Ces feuilles portent en elles des histoires à inventer, des poèmes à offrir, des savoirs à murmurer pour qu'ils nous guident. Ce n'est pas un simple cycle, mais une métamorphose : la lente alchimie d'un monde qui cherche son souffle. Je crée peu à peu mon utopie. Mélusine Reload bouleversera ma vision du voyage. Sa lenteur, sa transition entre centre et périphérie, son refus de céder à la vitesse me parlent intimement. Je l'incarne, je veux être elle. Et c'est là la force d'un mythe, celle de montrer une voix possible.

\* Rien ne pourra être si nous ne composons pas avec le paysage. Nul besoin de redevenir chasseur-cueilleur, rien ne redevient. Il s'agit de moins s'appareiller. Prenons le temps de réfléchir aux gestes augmentés. Et si nous avions déjà connu l'acmé ? Si nous entamions une autre moitié en faisant l'épreuve du moins. Pourquoi toujours continuer sur sa lancée ? Déraillons ailleurs, mais plus lentement. Mélusine passa les dix années suivantes à oeuvrer entre campagnes et villes, dix années pendant lesquelles elle ne pensa une seconde à avoir un enfant, tant elle était sur la brèche, occupée à inventer une transition, à susciter des réciprocitys entre habitants des centres et des faubourgs, obsédée qu'elle était par l'idée d'un passage toujours plus fluide entre ville et campagne, à inventer un habitat en centre et périphérie. Une organicité, une villagerie repensée. »<sup>33</sup>

< div class="carnet">

Imaginons un après, une rupture post-acmé, un monde où nous habiterons les pages de nos récits et de nos contes. Loin de ceux écrits pendant les harems. un monde où s'unissent nos voix, la pulpe du passé, l'encre des végétaux, les tuyaux de nos perfusions, le code de nos rêves, la génétique du numérique. Un monde que l'on cherche, nous, déraill-euses, à construire. Une autonomie symétrique, une indépendance collective, comme un murmure à contre courant de la frénésie, comme un écho qui de voix en voix chemine, déconstruit et réinvente une brèche où respirer, une clairière où rêver, un océan pour

32. Tanni V. (2025). *Vibes Lore Core Esthétique de l'évasion numérique* \* Audimat éditions.

33. Gauthier, L. (2024). *Mélusine Reload* \* Cambourakis.

renâitre, une page pour transmettre. Alors détaillons heureuses, dans un ailleurs avec lenteur. Allons dans la forêt, laissons sa noirceur nous envahir, la richesse de son terreau nous habiter, et par chaque geste, devenons les amazones de notre temps.

</ div >

Mais pour se réapproprier le monde, encore faut-il se réapproprier les mythes. Les figures féminines puissantes ont trop souvent été marginalisées, diabolisées, transformées en menaces. Dans La Petite Sirène, Ursula est traditionnellement perçue comme une figure antagoniste, une sorcière monstrueuse opposée à l'innocente Ariel. Pourtant, une relecture féministe pourrait en faire un modèle de puissance et de transgression. Elle n'est pas seulement une menace, elle est celle qui connaît les lois du monde et qui en détourne les codes. Son apparence hors norme, son rire tonitruant, sa capacité à manier le langage et la magie font d'elle une figure de femme insoumise, qui refuse la domestication. Ursula pourrait être l'incarnation de ces fées, sirènes ou sorcières que l'on a diabolisées parce qu'elles échappent au contrôle.<sup>34</sup>

Les récits façonnent notre imaginaire dès l'enfance et constituent des modèles identitaires essentiels. Une petite fille qui grandit en n'ayant que des figures féminines soumises ou condamnées à l'effacement ne peut que ressentir l'invisibilisation de ses propres désirs et aspirations. Ainsi, il est nécessaire de détourner, de réécrire, de réinvestir ces histoires, non pour nier leur passé, mais pour en faire des espaces de libération.

*\* Plutôt que de procéder à un petit trafic des textes passés : répondre par le pouvoir de l'imagination ; plutôt que récrire médiocrement : réécrire avec esprit. Elle ne contrefait rien, elle réinvente et donne une seconde vie à un classique.\**<sup>35</sup>

Chloé Delaume, dans son œuvre, ne cesse de réinvestir ces figures féminines exclues du récit dominant. Elle réécrit l'histoire en lui redonnant ses voix perdues, en faisant émerger des contre-récits où les femmes deviennent des actrices de leur propre destin. Comme Ursula, comme Mélusine, ses héroïnes refusent d'être réduites à des rôles secondaires. Elles incarnent une puissance qui dérange, qui inquiète, mais qui est nécessaire. Se réapproprier ces figures, c'est redonner aux femmes des modèles d'affirmation et de puissance, c'est leur permettre de se voir dans ces récits, non comme des objets, mais comme des sujets. Mais comment faire quand notre propre corps n'est pas sujet ?

34. Collectif. (2024). *\*Brouillon pour une encyclopédie féministe des mythes\** Éditions IXE.

35. Murat, L. (s.d.). *\*Toutes les époques sont dégueulasses\** verdier.  
le verbe réécrire pour désigner l'action qui consiste à réinventer, à partir d'un texte existant, une forme et une vision nouvelles. D'autre part, le verbe réécrire pour désigner tout ce qui a trait au remaniement d'un texte à une fin de mise aux normes sans intention esthétique.

*\* La Schtroumpfette est la créature du sorcier maléfique Gargamel, concoctée dans un chaudron à base d'ingrédients pour le moins dénigrants : « un brin de coquetterie [...] une cervelle de linotte, de la poudre de langue de vipère, un carat de rouerie, un doigt de tissu de mensonges cousu de fil blanc »... La Schtroumpfette est une enfant du Diable, venue semer la zizanie au sein du très paisible village des Schtroumpfs. Elle est la première femme, une Eve venue troubler par sa féminité le jardin d'Éden et entraîner le Schtroumpf dans sa chute. Capricieuse, ingrante et brune, elle est d'abord rejetée par cette communauté exclusivement composée de mâles. Pour neutraliser son pouvoir destructeur, ils mettent en place ce stratagème : rétrécir ses vêtements, installer un miroir déformant, dérégler sa balance afin de lui faire croire... qu'elle a grossi. Vous le voyez venir, le piège ? L'ensemble de son environnement social dirigé exclusivement par des hommes fait naître en elle un complexe et une hantise du corps imparfait afin de mieux la contrôler et l'amener à correspondre à leurs attentes.\**<sup>36</sup>

*\* Le corps féminin est considéré tantôt comme une proie, tantôt comme une source de dégoût, tantôt comme une propriété. Dans tous les cas, c'est en faisant du corps des femmes un objet que les hommes constituent une image d'eux même comme des sujets, comme des héros, comme des guerriers.\**<sup>37</sup>

Si le corps féminin est perçu avant tout comme une chair offerte au regard, à la possession, ou au dégoût, alors ce corps est nié dans sa subjectivité et est assigné à une extériorité permanente. Il est montré, mais pas entendu. Il est disqualifié comme lieu de parole. Prenons Pénélope. Est-elle sujet ou support ? Son silence sert à faire résonner la voix d'Ulysse, son immobilité à sublimer la conquête de l'homme en mouvement. Son rôle de femme passive attendant en vint le retour de son mari lui donne une image de personnage secondaire. Elle est donc d'abord conçue non pas pour être, mais pour faire être l'autre. Elle est un être-pour-autrui, un miroir destiné à refléter la gloire masculine. Une récompense, un foyer, un symbole, mais pas une voix.

Ce n'est donc pas un hasard si tant d'auteurices contemporaines cherchent à la faire parler. Redonner une voix à Pénélope, c'est rendre audible ce qui a été longtemps tenu hors du récit. C'est déchirer le voile de la loyauté silencieuse, pour y faire passer une intelligence, une ironie, une résistance. Et cette voix n'est pas seulement celle de Pénélope, elle est celle de toutes celles qui, assignées au silence, veulent reprendre possession d'elles-mêmes.

36. Delaume, C. (Dir.). (2021). *\*Sororité\** Points.

37. Garcia, M. (2021). *\*On ne naît pas soumise, on le devient\** Flammarion.

Alors comment parler de soi à la première personne, quand on a appris à se regarder depuis le dehors, quand l'« autre » précède toujours le « je » ? L'écriture à la première personne devient, dans ce contexte, un acte profondément politique. Ce n'est pas simplement raconter ma vie : c'est reconfigurer ma place dans le langage et dans le monde.

La difficulté de parler à la première personne en tant que femme réside donc dans la difficulté à affirmer que derrière la chair, il y a une voix. Une histoire. Une volonté. Une mémoire. Parler à la première personne, c'est revendiquer l'existence d'un « je » conscient, pensant, incarné. C'est aussi refuser d'être raconté par les autres. L'écriture à la première personne est pour les femmes un acte de reconquête. Elle permet de reprendre possession d'un corps que la société a dépossédé. En disant « je », une femme redéfinit ce que son corps signifie : il n'est plus seulement vu, il parle. Il devient sujet. Il devient lieu d'expérience, de savoir, de lutte.

C'est là que la réappropriation des mythes n'est pas un simple jeu littéraire. C'est un enjeu de représentation. Celui de montrer des modèles identificatoires de femme qui sont des sujets et non des objets, qui sont considérée comme être-pour-soi avant d'être-autrui. Et ces modèles doivent être accessibles dès l'enfance, avant que le devenir chair, comme le définit Beauvoir, amène la jeune fille à comprendre son objectification. Elle définit la puberté comme une bascule entre un corps vécu à un corps vu. D'un corps habité à un corps exposé. Cette transition se produit à travers la prise de conscience de son corps comme d'un corps objectifié.

\* *Je n'oublierais jamais le choc ressenti soudain à me voir vu* \*<sup>38</sup>

Et je crois que moi non plus.

Alors, réinventons les mythes. Faisons d'Ursula non plus une simple méchante, mais une sororité en puissance. Faisons de Mélusine non plus un monstre, mais une bâtisseuse d'un monde neuf. Faisons de Pénélope, l'actrice de sa propre vie. Trouvons, dans ces légendes détournées, de quoi nourrir nos rêves d'émancipation et de réinvention.

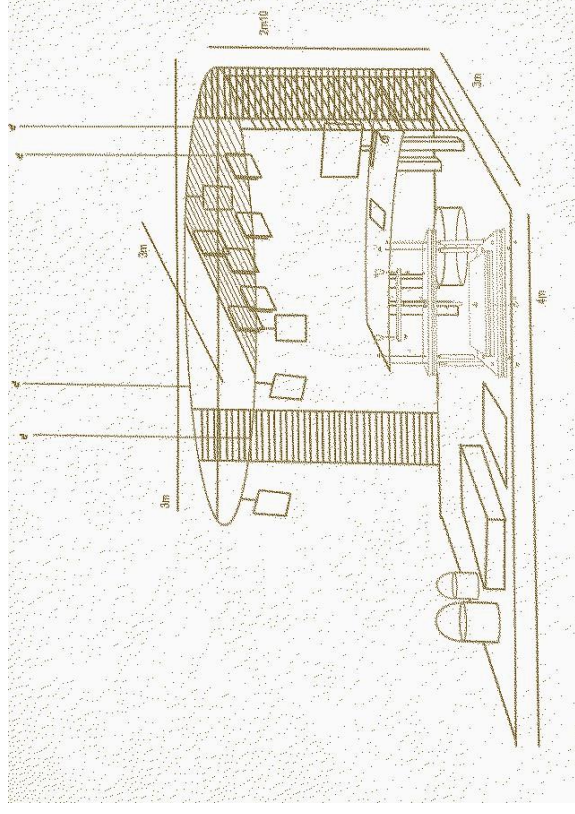
Et dans la nuit des contes, je chuchote encore :

Je.

Je suis là.

Et cette fois, c'est moi qui parle.

38. De Beauvoir, S. (1953). \* *Le deuxième sexe* \*Vintage.



39



40

39. Déas, E. Plan d'installation de détraileuse pour jury. Juin 2025.

40. Déas, E. Photographie de la cabane au bord de l'eau. Mai 2023.

## # Bibliographie

Azéma, L. (2021). *\*Les femmes aussi sont du voyage\** Flammarion.

Cette lecture m'a permis de prendre conscience des injonctions qui pèsent encore aujourd'hui sur les femmes qui voyagent seules. Lucie Azéma montre comment, sous prétexte de protection, on décourage systématiquement les femmes de partir, en les renvoyant à leur vulnérabilité supposée. Le voyage devient alors un acte de résistance, qui demande une énergie considérable — non seulement pour faire face aux défis du déplacement, mais aussi pour justifier en permanence sa légitimité à être là.

Ce qui m'a marqué, c'est l'idée que le voyage, pour les femmes, n'est pas une simple expérience de découverte, mais un moyen concret de s'affranchir des rôles imposés. Dans des conditions extrêmes, le genre semble s'effacer : il ne reste qu'un corps qui avance, qui s'adapte, qui tient debout. Le voyage devient une façon de se reconnecter à soi-même, en dehors des normes sociales.

Ce livre m'a également fait réfléchir à la notion de liberté. Elle est décrite non pas comme un confort, mais comme un choix exigeant, parfois angoissant, souvent solitaire. Voyager seule, c'est prendre le risque de perdre ses repères, mais aussi celui de se reconstruire autrement. C'est une forme de transformation, voire de rupture avec ce qui était attendu de nous.

Blanchecotte, M. *\*Pan Pan Pan\** poetesses.blog4ever.com.

Ce que j'ai trouvé fort dans ce poème, c'est la façon dont elle brouille les frontières : entre le jeu et le combat, entre la fragilité et la rage, entre le corps intime et le corps politique. Il y a une tension constante, une volonté de ne rien adoucir, de ne pas rendre la parole plus acceptable. ET c'est justement ce refus qui rend le texte percutant.

Boston Women's Health Book Collective. (2020). *\*Notre corps, nous mêmes\** Hors d'atteinte. (Œuvre originale publiée en 1973)

Lire ce livre, c'est reprendre le pouvoir sur son propre corps. Ce n'est pas une lecture linéaire, mais un outil dans lequel j'ai puisé à différents moments, selon les questions que je me posais. Ce qui m'a frappée, c'est à quel point l'information médicale et intime peut devenir politique, simplement parce qu'elle est dite par et pour les femmes.

Collectif. (2024). *\*Brouillon pour une encyclopédie féministe des mythes\** iXe.

Nôtre culture est construite sur des récits qui enferment. Ce livre m'a aidée à voir autrement des histoires que je croyais connaitre, à les retourner, à y chercher ce qui manque ou ce qui déborde. Ici, nous rentrons dans un chantier, une tentative d'élargir l'imaginaire.

De Beauvoir, S. (2012). *\*Mémoires d'une jeune fille rangée\** Editions Gallimard.

En lisant ce récit, j'ai repensé à mes propres parcours de transmission : ce qu'on m'a appris, ce que j'ai cru devoir être, et les moments où j'ai décidé de faire autrement. Ce texte donne de la perspective et montre que l'émancipation est un processus long, souvent conflictuel, mais possible.

*\*Je rêvais d'être ma propre cause et ma propre fin ; je pensais à présent que la littérature me permettrait de réaliser ce vœu. Elle m'assurerait une immortalité qui compenserait l'éternité perdue; il n'y avait plus de Dieu pour m'aimer, mais je brûlerais dans des millions de cœurs. En écrivant une œuvre nourrie de mon histoire, je me créerais moi-même à neuf et je justifierais mon existence. En même temps, je servais l'humanité: quel plus beau cadeau lui faire que des livres? Je m'intéressais à la fois à moi et aux autres ; j'acceptais mon « incarnation » mais je ne voulais pas renoncer à l'universel : ce projet conciliait tout ; il flattait toutes les aspirations qui s'étaient développées en moi au cours de ces quinze années.\**

L'écriture peut être une manière de prendre sa place, de poser une voix dans un monde qui nous en refuse souvent l'espace.

De Beauvoir, S. (1953). *\*Le deuxième sexe\** Vintage.

Le devenir chair dans l'adolescence amène la femme à comprendre son objectif, même si les rapports genres sont présents avant cette étape, les échanges dans l'enfance, c'est bien à la puberté que la femme assimile son rôle d'autrui.

*\*Sous le pull-over, sous la blouse, les seins s'étaient et ce corps que la petite fille confondait avec soi lui apparaissait comme chair; c'est un objet que les autres regardent et voient.\**

*\*Je n'oublierais jamais le chocque ressenti soudain à me voir vu\**

Lorsqu'elle décrit chez toutes les figures de femmes soumises qu'elle analyse une forme de résistance ou de dégoût pour la soumission 15, ne cesse de souligner que cette soumission est obtenue par les hommes contre la liberté à laquelle les femmes aspirent en tant quêtres humains.

*\*La majorité des femmes à la fois revendiquent et détestent leur condition féminine : c'est dans le ressentiment qu'elles la vivent\**

Delaume, C. (Dir.). (2021). *\*Sororité\** Points.

Essai-manifeste vibrant qui interroge ce que signifie être femme aujourd'hui, à travers le prisme de la solidarité féminine. En partant de son propre parcours et d'une observation lucide des luttes contemporaines, l'autrice propose une réflexion incisive, politique et souvent ironique sur la

\*Non, nous ne sommes pas Violette Leduc et Simone de Beauvoir. Mais nous pouvons avancer ensemble. En partant du plus minuscule.\*

Delaume y explore les divisions, les héritages du patriarcat, les rapports de pouvoir entre femmes, et appelle à dépasser les clivages pour construire un front commun. Elle n'idéalise pas les rapports entre femmes, mais les questionne pour mieux les renforcer. Loin du slogan vide, la sororité devient ici une stratégie de survie, de guérison et de lutte dans un monde encore largement dominé par les violences sexistes.

Desjardins, M. (2023). \*Méduse\* L'Atalante.

Méduse de Martine Desjardins est un roman de science-fiction qui réinvente la figure mythologique de Méduse en la transposant dans le corps d'une jeune fille au physique atypique. À travers ce personnage fascinant et dérangeant, l'auteur interroge les normes de beauté féminine, la perception du désir, et les tabous entourant le plaisir féminin.

Le récit, parfois cru et dérangeant, suit la quête de vengeance de cette jeune héroïne contre les hommes, tout en explorant son émancipation personnelle et sexuelle. Dans ce roman intense et subversif, Martine Desjardins propose une réflexion puissante sur le corps féminin, la monstruosité perçue, et la réappropriation de soi.

Diglee . (2021) \*Je serais le feu\*. La Ville Brûle

Je serais le feu est un ouvrage hybride, entre journal graphique, manifeste féministe et anthologie poétique, dans lequel Diglee (autrice et illustratrice) célèbre la voix des femmes en littérature – celles qui ont été ignorées, oubliées, ou marginalisées. À travers un travail de lecture, de réécriture et de dessin, elle convoque une sororité littéraire qui traverse les siècles.

Chaque fragment, chaque portrait est une rencontre intime. Diglee mêle ses propres réflexions sur le corps, la colère, le désir, la honte, l'écriture – et la façon dont ces femmes l'ont aidée à se construire. Le feu du titre est celui de la révolte, du désir d'écrire, de dire, de brûler ce qui enferme.

Durand, F. (n.d.). \*<https://durandfanny.com/>\*

Dans Sa série "Chroniques pour Penthesilée", elle fait émerger des récits souvent absents ou effacés, notamment ceux des femmes combattantes. son travail m'a marquée par sa capacité à rendre visibles des corps féminins en lutte, en mêlant iconographie, fragments de textes et objets chargés d'histoire (casques, plaques, boucliers).

\*Un orage dans une ivresse suave,  
Comme une caresse,  
Comme un secret.  
LA ville se tait,  
Tu flotties et rêves de naître encore.\*

Estés, C. P. (1999). \*Women Who Run with the Wolves\* Vintage.

Ce livre peut être perçu comme un appel à l'indépendance pour toutes les femmes qui ont besoin d'exprimer leur côté «sauvage». Je le trouve ce-pendant réducteur : l'autrice a tenté de dire que les femmes devaient être elles-mêmes, mais elle a constamment dépeint un seul type de femmes : celles qui avaient des pulsions artistiques, des cuisses épaisses et qui avaient toujours eu l'impression d'être nées de parents inadaptés.

\*Toutes les femmes sont comme ça. Elle pense peut-être le contraire, mais c'est seulement parce que c'est caché dans son subconscient ou qu'elle a besoin d'une psychanalyse.\*

\*Les femmes sont comme les loups. Les loups sont sauvages et les femmes sont sauvages, donc les femmes sont comme les loups.\*

Flonneau, M. (2019). \*Les transports de la démocratie: Approche historique des enjeux politiques de la mobilité\* Presses universitaires de Rennes.

Cette lecture m'a permis de mieux comprendre les enjeux politiques liés à la mobilité. C'est une réflexion historique sur ce que déplacer un corps, une foule ou une idée signifie dans un système démocratique. J'y ai trouvé des outils pour penser la vitesse non comme un simple progrès technique, mais comme un révélateur d'inégalités, de choix collectifs et de tensions sociales.

García, M. (2021). \*On ne naît pas soumise, on le devient\* Flammarion.

\*L'objectification constante dans les mythes est une objectification constante de leur corps : le corps féminin est considéré tantôt comme une source de dégoût, tantôt comme une propriété.

Dans tout les cas, c'est en faisant du corps des femmes un objet que les hommes constituent une image d'eux-même comme des sujets, comme des héros, comme des guerriers\*

Dans le cas de Penelope, pourrions nous dire que son personnage a été créé pour glorifier Ulysse et son périple de guerrier. Si la femme est considérée comme un objet, ici Penelope en trophée appartenant à Ulysse, alors son rôle de femme passive, attendant en vint le retour de son mari, donne à Ulysse une image d'un homme aimé, chéri que l'on attend. Penelope est donc d'abord un être pour autrui avant d'être un être sujet. L'importance de ce reappraise les mythes est donc la, celle de devenir un être pour soi.

Difficulté du je, obligatoire quand on a toujours été considéré comme l'autre. Pour faire l'expérience de l'autre, les hommes doivent aller à l'étranger, et c'est seulement là qu'ils font l'expérience de l'autrui puisque c'est seulement là qu'il ne font pas parti du groupe sociale considéré comme l'être.

Gauthier, L. (2024). \**Mélusine Reload*\* Cambourakis.

Mélusine reloaded est une œuvre poétique contemporaine qui revisite la figure mythique de Mélusine, femme-serpent emblématique du folklore médiéval, à travers une approche fragmentaire, expérimentale et résolument féministe. Laure Gauthier déconstruit le mythe pour en faire un terrain de réflexion sur le corps féminin, le langage, la mémoire et la domination.

Dans ce texte éclaté, à la fois lyrique et politique, Mélusine n'est plus seulement l'héroïne trahie, mais une voix plurielle, insaisissable, qui résiste à l'assignation. Elle devient une figure de l'hybridité et du refus des normes imposées — qu'elles soient corporelles, sociales ou littéraires. Le langage lui-même est mis en tension : haché, recomposé, il reflète la tentative de dire autrement ce que la langue traditionnelle ne sait pas accueillir.

Entre poésie, mythe et manifeste, Mélusine reloaded s'impose comme une œuvre puissante sur la réappropriation de l'histoire des femmes, sur la métamorphose, et sur la possibilité d'inventer de nouveaux récits pour les corps invisibilisés ou monstrifiés.

Haston, S. (2025) \**Pisser dans les cours d'eau*\* éditions du Faubourg

\**À debent, j'avais décidé de ne plus parler qu'aux femmes, comme un jeu pour échapper au piège qui se referme inévitablement sur le voyage mâle que je suis, celui d'aborder en majorité d'autre mâles, le sexes des zonnards, des clins d'œil complices, des forts en gueule, des camarades. Dans ce monde machiste, c'est une règle qui se confirme et qui n'est pas toujours facile à briser parce que le voyage consiste à arpenter l'espace public, tenu par des hommes.\**

Pisser dans les cours d'eau de Serge Haston est un récit de voyage à la croisée du journalisme et du carnet de route, où l'auteur parcourt plusieurs pays en s'intéressant autant aux paysages traversés qu'aux dynamiques politiques locales. Sans fioritures ni posture héroïque, Haston propose une expérience du voyage au masculin, empreinte de retenue, de simplicité, et parfois d'ironie.

En creux, ce récit questionne les privilèges liés au genre dans le voyage : ce que peut se permettre un homme seul sur la route, ce qu'il ne craint pas, ce qu'il ne subit pas. C'est en ce sens une lecture précieuse à croiser avec des récits de voyage féminins ou féministes, où la liberté d'errer est souvent plus complexe.

Hopkinson, A. (1982) \**Fabriquez & recyclez votre papier*\* La Lanterne

Ce livre a été ma porte d'entrée dans le papier, un mirage de possibles. Il était là, posé nonchalamment près d'une pile, comme une apparition.

Kramer, Y. (2019). \**La Louve de Dersim*\* Éditions iXe.

Ce roman de Yasmina Kramer, journaliste, retrace la vie d'une armée de femmes kurdes qui se battent contre Daech, s'immisce dans les camps d'entraînement et sur les scènes de combat. Un récit où la femme s'émancipe par la prise d'arme, la soif de justice.

\**En trente ans, la guérilla avait évolué. Son objectif n'était plus seulement l'autodétermination de notre peuple. Elle visait à déconstruire la nature patriarcale de l'État moderne et à libérer la femme. C'est toujours le fondement de notre lutte pour la démocratie, la condition pour une sortie du capitalisme, ce monstre créé par et pour les hommes. Le Qendil est devenu le fief des femmes libres. Elles ont été de plus en plus nombreuses à rejoindre ces montagnes où elles vivaient en totale autarcie. Là-haut, elles ont fondé une académie de rééducation pour les hommes et ont créé une nouvelle science : la jineoloji, la science de la femme. La jineoloji vise à élever la conscience de genre chez les femmes en s'appuyant sur leurs propres forces. Le Qendil a recueilli l'écho des féministes du monde entier. Lorsqu'elle ne combattait pas, Sara se rendait souvent en Europe. Là-bas, avec d'autres femmes, elle a œuvré à défendre et construire une alternative sociale au patriarcat et au capitalisme.*

*Sara et ses camarades de lutte étaient de plus en plus influentes et dangereuses aux yeux de l'État turc.\**

Martin, N. (2019). \**Croire aux fauves*\* Verticales.

Croire aux fauves est un récit autobiographique et poétique dans lequel l'anthropologue Nastassja Martin raconte son expérience bouleversante : une rencontre brutale avec un ours dans les montagnes du Kamtchatka, en Russie. Blessée au visage, elle survit à l'attaque, mais cet événement devient le point de départ d'une profonde transformation — physique, psychique et spirituelle.

Au fil des pages, elle explore cette frontière mouvante entre l'humain et l'animal, le sauvage et le domestique, la culture et la nature. Refusant de se positionner uniquement comme victime, elle adopte une posture de métamorphose. La "part de l'ours" qui entre en elle lors de l'attaque devient le symbole d'une nouvelle façon d'être au monde, entre les mondes.

Ce texte interroge la manière dont les sociétés occidentales se coupent du vivant, alors que d'autres, comme les Évènes avec qui elle travaille, vivent encore dans une relation fluide et respectueuse avec le non-humain.

\*Un récit qui croise une figure fantasmée d'Homère dans la guerre de Troie, des scènes érotiques et une mise en scène de Michon dans sa bataille contre la littérature.  
Encore un qui cherche la transcendance dans le cul des femmes... Enfin, est-ce que ce n'est pas ça aussi l'Iliade Hélène comme prétexte pour vivre la guerre comme une transcendance au masculin. Ça reste maigre.  
Il sait conter, pas de soucis. La mise en scène du grand auteur en butte contre la littérature qui rêve de baiser sa mère ou la voisine est un peu écoulée à mon goût.\*

Read from : Mar 11, 2025 - Mar 18, 2025

Miller, M. (2019). \*Circé\* Éditions de l'Olivier.

Circé de Madeline Miller est un roman qui revisite la mythologie grecque en redonnant la parole à l'une de ses figures les plus mal comprises : la magicienne Circé, connue pour avoir transformé les hommes en porcs dans l'Odyssée d'Homère. Mais ici, loin de la simple sorcière malveillante, Circé devient une narratrice complexe, puissante, et profondément humaine.

Un roman féministe et intime sur la quête d'identité, l'affranchissement des injonctions patriarcales, et la puissance solitaire. Circé, longtemps reléguée à un rôle d'antagoniste, devient ici une héroïne de la marge, qui choisit l'exil, la liberté, et l'amour selon ses propres termes.

Murat, L. (s.d.). \*Toutes les époques sont dégueulasses\* Verdier.

\*Le 21 janvier 2020, un article dans le temps révélait que les archives nationales américaines avaient modifié, pour les besoins d'une exposition, les photos de la marche des femmes du 21 janvier 2017, effaçant tous les slogans hostiles à Donald trump qui venait d'être élu. Ainsi une pancarte « god hates trump » était devenue « god hates ». Les mots « pussy » ou « vagina » avaient été effacés. Interrogées, les archives, gardienne de la mémoire de la nation, justifiaient leur manipulation en affirmant n'avoir pas voulu s'engager dans une polémique politique. [...] pour protéger les enfants. Le lendemain elles reconnaissaient avoir commis une faute et rétablissaient les images dans leur intégralité.\*

Elle pose dans son essai la question de la réécriture en l'opposant à la réécriture et nous fournit une analyse de l'importance de la réécriture comme moyen d'invention et de l'hypocrisie de la réécriture, comme déformation des propos tenu par l'auteurice dans un but souvent d'abord commercial.

\* Dans ce sommeil Hélène apparut. Il avait encore vingt ans et l'usage de ses yeux. L'Hélène du songe le somma de composer une apothéose des héros qui par elle, pour elle, elle seule, la beauté faite chair, avaient couvert de sang les murs de Troie. D'affirmer contre toute raison que la mort de ceux qui y combattirent pour elle est plus enviable que la vie des autres hommes, ceux qui ne l'ont pas connue. D'appeler Iliade ce poème. C'était une commande sans rétribution définie. L'Iliade est née de la voix d'Homère sans doute, mais surtout du désir d'Hélène. Elle est l'auteure de l'Iliade.\*

Dès la page 23 on y est. Ce livre, je l'ai ouvert au hasard, sur cinq pages maximum, et en si peu de pages, j'ai halluciné de la misogynie de l'auteur.

\*Nuit de Visitation. Circé prend ma place. Une sorte de monologue.

L'amour pour Ulysse, jusqu'à sa mort à elle. Quarante pages que je crois très belles. C'est une déesse qui parle l'humain. Une vraie femme, quoi. Je développai une vieille idée, qui entraîna le reste. J'ai longtemps pensé que le langage avait été inventé par un seul d'entre les deux sexes, qui le cacha à l'autre. Soit les hommes seuls, entre hommes, à leur seul usage, usage de chasse ou de bricolage, de sagales, ou usage esthète et somptuaire, comme la crête d'un coq ou les ocelles d'un papillon, le rouge du sang frais, le blanc du foutre frais.

Ou bien tout au contraire ce sont les femmes qui l'inventèrent, à leur propre usage de jardinage ou d'incantation, de pilon à mil ou de filet de pêche, et usage d'esthète elles aussi pour la crête du coq et les ocelles du papillon, le rouge du coquelicot ou des menstrues.

L'hypothèse la plus juste est que deux langages ont été fabriqués en même temps et en concurrence, un dans chaque sexe, et que chaque sexe garda le sien secret.\*

L'inventaire du misogynne est complet : femme sorcière, femme passive, femme objet, femme trophée.

\* J'appelle la déesse ! Les chefs s'empoignent pour une histoire de femme. Apollon fleche des hommes, des chiens de guerre. Les chiens vont s'accoupler. L'amour est deux chiens accouplés : mais Hélène, que je forcerai d'apparaître ce soir sur cette table, accouplée ou orante, si elle est une chienne, est aussi la plus pure des femmes. Elle bouge comme une déesse. Elle est catastrophique et somptueuse. J'ai hâte d'elle. J'appelle Hélène.\*

Rancière, J. (1998). \*La chair des mots\* \* Gallilé.

\*1. *Le corps de la lettre : Bible, épopée, roman*  
« Le roman, répète-t-on depuis Hegel, est l'épopée bourgeoise moderne. »  
Il est, commente Lukács « l'épopée d'un monde sans dieux ». Comment entendre ces formules. Celle de Hegel est déjà passablement énigmatique. Car il nous a longuement expliqué que l'épopée n'advient que sur la base d'un certain monde, le monde « héroïque » dont les caractéristiques sont exactement opposées à celles qui définissent le monde bourgeois moderne. Dans l'univers collectif que chante Homère, les activités des hommes ne sont pas objectivées hors d'eux dans les lois de l'Etat, les modes industriels de la fabrication ou les rouages de l'administration, ils demeurent des manières d'être et de faire des individus, des traits de caractère, des sentiments et des croyances. Le poème épique réfléchit ce « milieu originellement poétique » où les formes de l'activité ne sont pas séparées des individus, éclatées dans les modes de rationalité séparés de l'éthique et de l'économie, de la technique et de l'administration. Le roman, à l'inverse, a pour présupposition, et aussi pour sujet essentiel, la séparation entre les caractères, les pensées et les conduites individuels et le monde objectif où règnent les lois de la morale familiale, de la rentabilité économique ou de l'ordre social. À l'opposé de l'épopée qui était la poésie d'un monde déjà poétique - d'un monde ignorant la séparation entre les modes du faire -, le roman a dès lors l'obligation de repoétiser un monde qui a perdu sa poéticité.\*

Ce genre littéraire donne au récit une force particulière. L'épopée ne raconte pas seulement des aventures : elle plonge le lecteur dans un monde où tout fait sens, où les actes des héros résonnent avec les croyances et les valeurs d'un peuple tout entier. C'est peut-être ça, ce que l'auteur appelle un "monde poétique" : un univers où vivre, croire, agir sont encore indissociables. À l'inverse, le roman moderne semble naître d'une cassure, d'une perte de cette unité. L'épopée, elle, donne au récit une forme d'évidence et de grandeur : elle transforme les gestes en symboles et les vies en destinées. C'est une autre façon de raconter, presque sacrée, que je redécouvre avec fascination.

Rousseau, J. (2024). \*Péquenaude\* Cambourakis.

Péquenaude de Juliette Rousseau m'a offert une réflexion à la fois incisive et poétique sur les identités sociales dans les espaces ruraux. Son écriture sensible révèle comment les dynamiques de classe et de territoire façonnent les relations humaines, tout en donnant à voir la beauté et la complexité de ces mondes souvent oubliés.

\*À l'examen il y a les mots : péquenaud, plouc, beau, cul-terreux. Campagnard. Je remarque : même dans les insultes, je n'existe pas. Mais en les félinisant, je glisse une première pierre à l'édifice du retour. Péquenaude. Un vent chaud dans les troènes, une haleine de stabule. Il faut savoir de quelle rugosité on émerge, pour en sentir le goût en bouche.\*

Tanni V. (2025). \*Vibes Lore Core Esthétique de l'évasion numérique\* Audimat. Cet essai pose une réflexion profonde sur notre rapport au temps et à la mémoire à l'ère numérique. L'idée d'une nostalgie pour des futurs perdus éclaire bien ce sentiment diffus que le changement véritable semble hors de portée, enfermant notre présent dans un cycle sans fin. La technologie transforme notre accès au passé. La masse d'archives numériques disponibles change radicalement notre expérience du temps : on peut naviguer librement dans les époques, récupérer des fragments culturels, mais paradoxalement, cela efface aussi la notion même de perte.

Cela m'a fait réfléchir sur la manière dont nous créons et recréons nos histoires à travers ces archives, et comment cette mémoire collective modifie notre capacité à imaginer l'avenir. Plus qu'un simple constat, cet extrait ouvre une piste pour penser l'art et la création comme des voyages dans le temps, où le passé et le futur se mêlent sans cesse, brouillant les frontières entre ce qui est réel, possible ou déjà perdu.

Vonarburg, E. (1992). \*Chronique du pays des mères\* Alire.

Un univers où les normes sociales sont complètement renversées, offrant une réflexion puissante sur le genre et le pouvoir. Ce roman de science-fiction interroge les notions de société matriarcale, d'identité et de transmission. La science fiction comme façon de penser les structures sociales autrement, et d'interroger la place des femmes dans l'histoire et l'avenir.

Wittig, M. (1969). \*Les Guérillères\* Éditions de Minuit.

\*Elles disent qu'elles ont appris à compter sur leurs propres forces. Elles disent qu'ensemble elles signifient. Elles disent, que celles qui revendiquent un langage nouveau apprennent d'abord la violence. Elles disent, que celles qui veulent transformer le monde s'emparent avant tout des fusils. Elles disent qu'elles partent de zéro. Elles disent que c'est un monde nouveau qui commence\*

*\*Elles parlent ensemble du danger qu'elles ont été pour le pouvoir, elles racontent comment on les a brûlées sur des bûchers pour les empêcher à l'avenir de s'assembler. Elles ont pu commander aux tempêtes, faire sombrer des flottes, défaire des armées. Elles ont été maîtresses des poisons des vents des volontés. Elles ont pu à leur gré exercer leur pouvoir et transférer toutes sortes de personnalités dans de simple animaux, des oies des cochons des oiseaux des tortues. Elles ont commandé à la vie à la mort. Leur puissance conjugue à menacé les hiérarchies des systèmes de gouvernement des autorités. Leur savoir a rivalisé avec succès avec le savoir officiel auquel elles n'ont pas eu accès, il l'a mis au défi, il l'a pris en défaut, il l'a menacé, il l'a fait paraître inefficace. Aucune police n'a été trop puissante pour les traquer, aucune délation trop opportuniste, [...]\**

Une des lectures qui m'a le plus transcendée dans l'écriture, l'épopée guerrillères et émancipatrice de ce livre. Comme un acte de manifestation pour agir et rugir.

Woolf, V. (2005). *\*Mrs. Dalloway\** Gallimard

La lecture de Mrs Dalloway de Monique Wittig, dont la référence m'a été transmise par David Le Simple, a été une étape importante dans ma relecture. Grâce à ses pistes, et avec l'appui de David Le Simple, j'ai pu mieux structurer mon propre texte, en jouant avec les voix, les temporalités et les perspectives pour ouvrir un espace d'expression plus libre et subversif.

Woolf, V. (2025). *\*Une chambre à soi\** Gallimard.

Une chambre à soi de Virginia Woolf m'a fait prendre conscience de l'importance d'un espace dédié à la création et à la liberté personnelle. Ainsi, mon « chez moi » se rapproche de l'idée que Virginia Woolf défend : un lieu à soi, essentiel pour exister pleinement et se confronter à soi-même, mais ici, un lieu qui accepte aussi la fragilité, le flou, le chantier permanent, comme conditions nécessaires à la création.

## ## Le laboratoire, ou la chambre rendue à l'enfance



Ma chambre a changé de peau.

Elle a troqué son apparence d'espace domestique pour celle d'un jardin d'expérimentation, un peu sauvage, un peu bricolé, comme ceux que j'inventais enfant au bord de l'eau, avec trois planches, un vieux rideau, une nappe trouée pour toit. Une cabane intérieure.

Un fil court depuis la mezzanine, tendu comme une corde à linge improvisée, pour y suspendre les tissus en train de sécher. Le tapis a disparu, remplacé par une bâche plastique qui ondule comme une flaque, protégeant le vieux parquet des débordements d'eau. Le bureau a été démonté, rangé dans un coin.

L'espace s'est réduit à un tracé essentiel : de la commode au lit, du lit à la porte. Un chemin étroit, balisé, comme ces sentiers laissés libres dans les potagers, entre deux zones de pousse. Autour, la vie matérielle s'accumule, désordonnée. Des miettes de papier s'éparpillent au sol comme des moutons de pous-sière. L'air est épais, chargé de l'odeur d'humidité, de cellulose.

Un terrain en friche, vivant.

Un atelier mouvant.



# # Faire son papier

## ## Matériel

- \* Papier usager : en petit morceau : beaucoup
- \* tissu : format de ton papier : 20
- \* Mixeur : bras plongeant : non-alimentaire
- \* Seau : Grand
- \* Seau : petit
- \* Caisse étanche un peu plus grande que ton tamis

## ## Préparer la pâte

Transformer les chutes.

Plonge les feuilles (des restes, des brouillons, des chutes d'impressions) et laisse-les se dissoudre lentement. Puis mixe jusqu'à obtenir une pâte fine, souple, sans grumeaux. Un seau et demie d'eau pour un seau de papier fonctionne assez bien pour un papier fin.

Ensuite, rempli cette caisse à environ dix centimètres de hauteur d'eau. ( 2 seau d'eau dans mon cas). Rajoute à l'eau la pâte à papier. Pour un papier fin quatre poignées de pâte suffisent pour deux seaux d'eau.

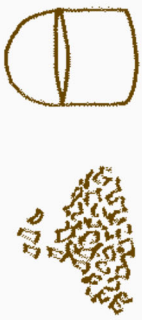
## ## Tenir, verser, retourner

Ta préparation est maintenant prête-à-l'emploi. Plonge le cadre dans l'eau, essaye de le garder le plus horizontal possible en le sortant de la caisse. Parfois, des bulles d'air viennent troubler la surface. Tu peux les chasser en grattant sous le tamis. Essore au maximum le papier avec le second cadre et un chiffon. Quand la feuille est prête à quitter le tamis, il faut le retourner délicatement et le poser sur un tissu sec. Tu peux le décoller de la toile à l'aide d'une carte et d'un chiffon. Il faut que le papier est complètement adhérent au tissu avant de lever le cadre.

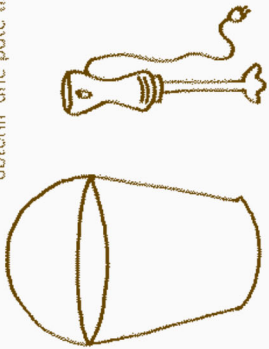
## ## Le séchage

Le séchage est une école de patience. Tu peux changer les tissus régulièrement : deux heures, pas plus. Chaque tissu sec boit un peu plus d'humidité, et cela accélère le rythme. Et voilà, vos feuilles sont prêtes!

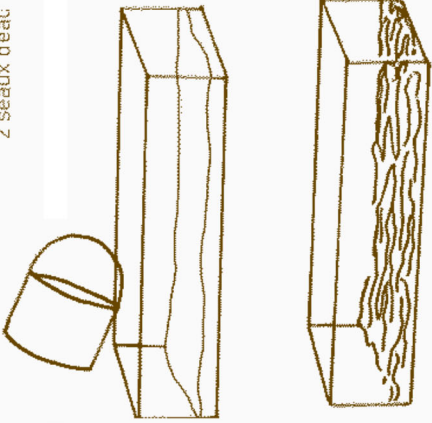
Étape 1  
Faire tremper le papier  
2 heures dans l'eau  
1seau de papier pour 2 d'eau



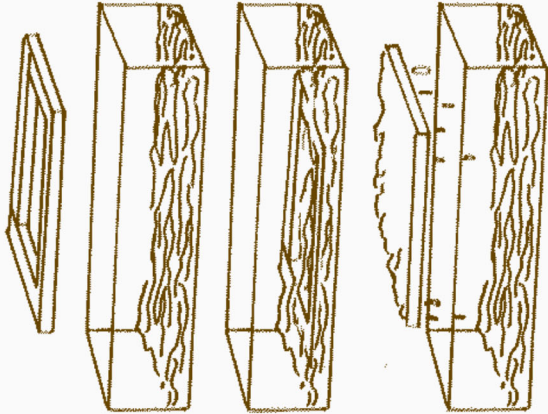
Étape 2  
Mixer jusqu'à  
obtenir une pâte lisse



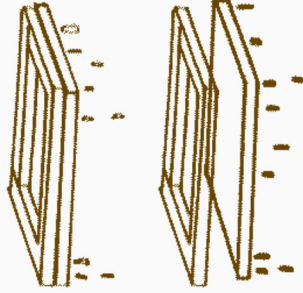
Étape 4  
Préparer le bain  
4 poignées de pâte  
2 seaux d'eau



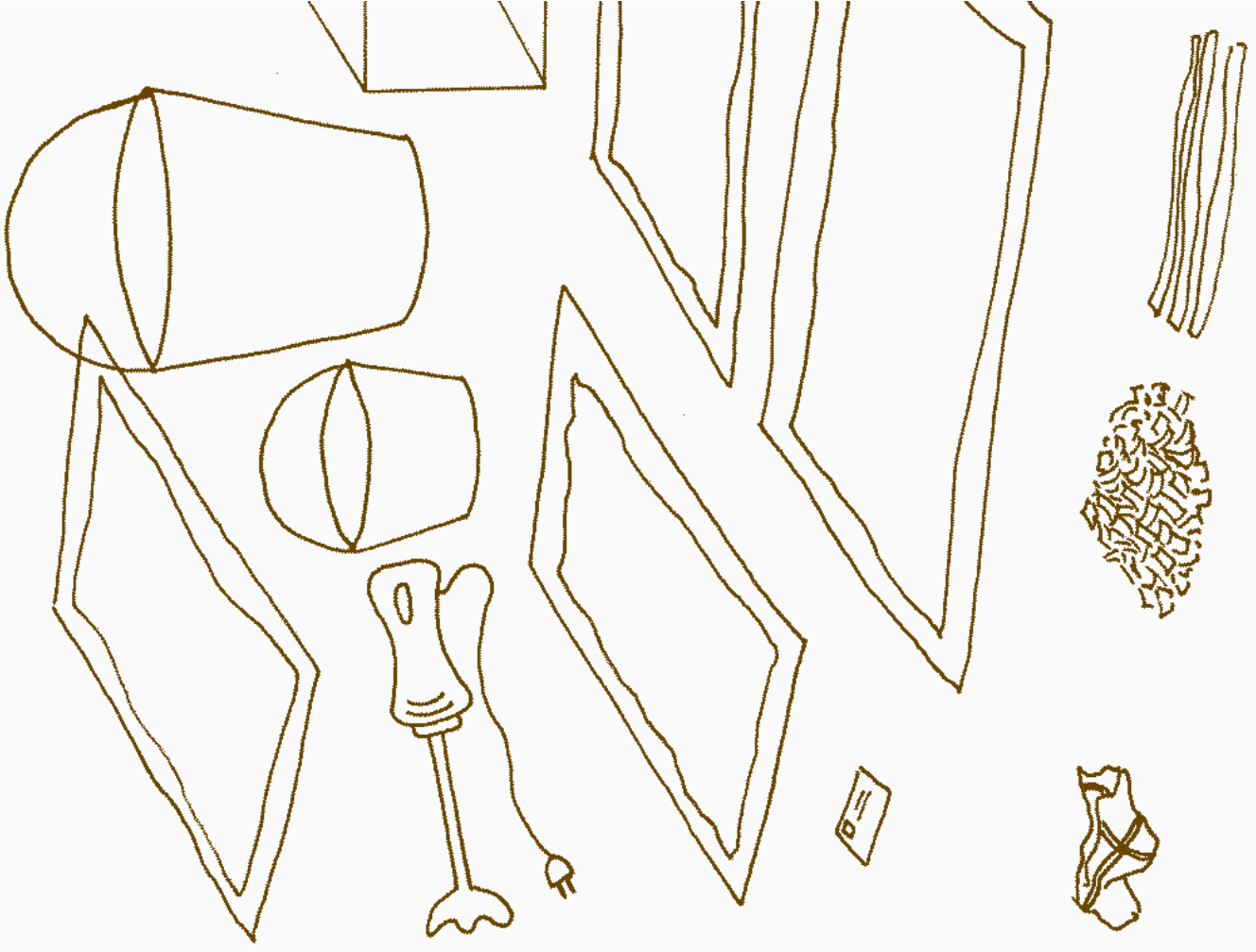
Étape 5  
Former la feuille  
plonger le cadre horizontalement

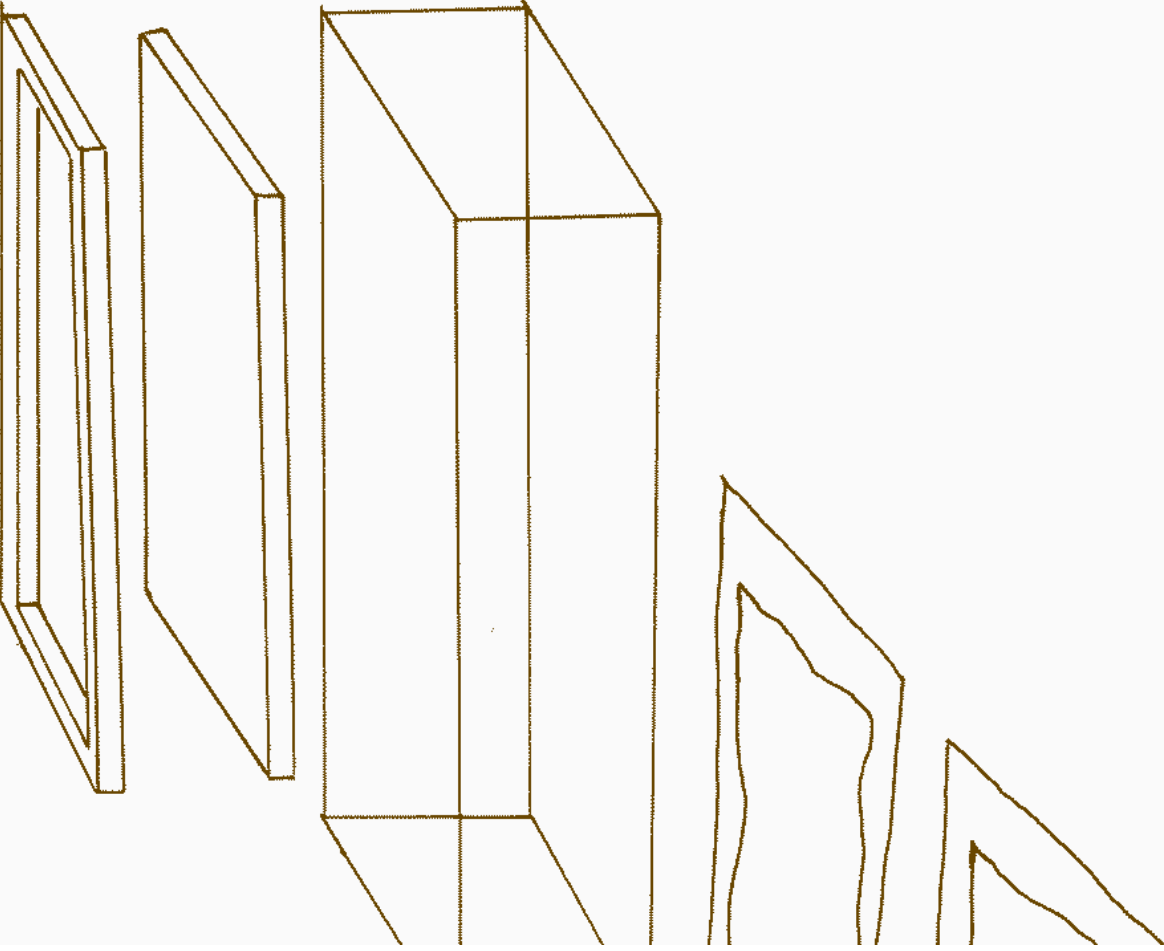


Étape 6  
Presser avec le deu-  
xième cadre pour essorer



Étape 7  
puis décoller le papier  
du cadre en le posant  
sur un tissu





## # Faire son tamis

### ## Matériel

- \* Tasseau : 4 : (363mm,43mm,24mm)
- \* Tasseau : 4 : (483mm,43mm,24mm)
- \* Plaque de métal : 1 : épaisseur (1mm) A3
- \* Colle à bois : 1
- \* Toile : 2 : A3+

Je suis passée par plusieurs essais avant d'arriver à un tamis qui me permette vraiment de travailler le papier comme je le souhaite. Le plus simple, au départ, consistait à récupérer un vieux cadre au format voulu et à y agraffer directement la toile. Mais ne trouvant pas de cadre au format A4+, j'ai bricolé mes premiers tamis en assemblant quatre morceaux de bois dénichés sur l'établi de mes parents. J'y ai agrafé la toile sans trop me poser de questions. Ce système fonctionnait... jusqu'à ce que je veuille changer de toile selon le type de papier que je voulais fabriquer. Là, ça coïnçait. Je n'avais pas envie d'accumuler une collection de tamis. Il me fallait une solution modulable.

Pour commencer, prend les tasseaux et rabote leurs extrémités sur la moitié de leur épaisseur et 4cm de longueur. Assemble ensuite quatre tasseaux avec de la colle à bois pour former un cadre, puis répète l'opération pour le second.

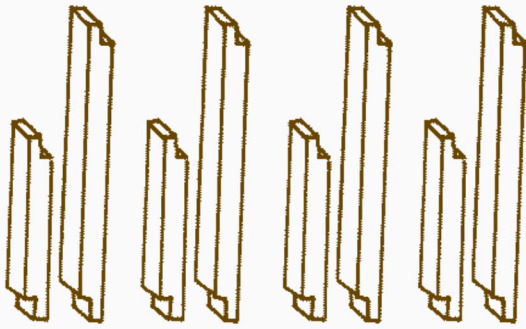
Une fois secs, reprend les cadres. Trace et creuse, au centre de chaque tasseau, une rainure de 5 mm de profondeur, sur leurs quatre côtés. C'est là que viendront s'insérer la toile et les pinces. Sur l'extérieur de cette rainure, rabote ensuite une hauteur de 2 mm sur toute la largeur. Ce petit décrochement discret permettra aux pinces de se loger sans dépasser.

Vient ensuite le travail du métal. Il t'en faudra 18 pour assurer une bonne tension sur tout le cadre. Commence par découper 18 plaques de métal — un métal de 8 mm d'épaisseur, assez souple pour être plié mais suffisamment rigide pour tenir en pression — chacune de 40 par 65 mm. Plie-les avec soin, selon une séquence précise : d'abord un pli de 3 mm, puis un de 20 mm, et enfin un dernier de 22 mm.

Il ne reste plus qu'à assembler. Tends la toile de sérigraphie sur le cadre, puis fixe-la à l'aide des pinces métalliques. Chaque pince serre la toile, l'étire, l'immobilise. Et voilà. Ton tamis est prêt.

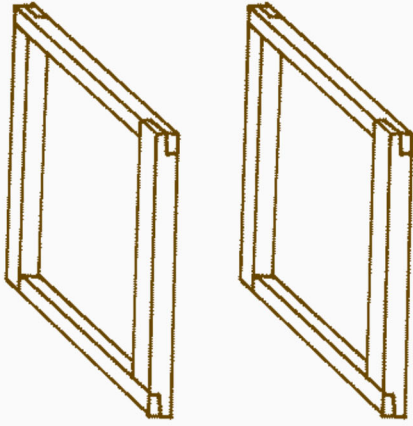
Étape 1

Raboter tasseaux sur 46mm et 12mm d'épaisseur aux extrémités



Étape 2

Coller les tasseaux pour former 2 cadres de même taille



Étape 3

Faire une rainure de 5mm de profondeur sur les quatre côtés d'un cadre, au



Étape 6

Plier  
1 3mm  
2 20mm  
3 22mm

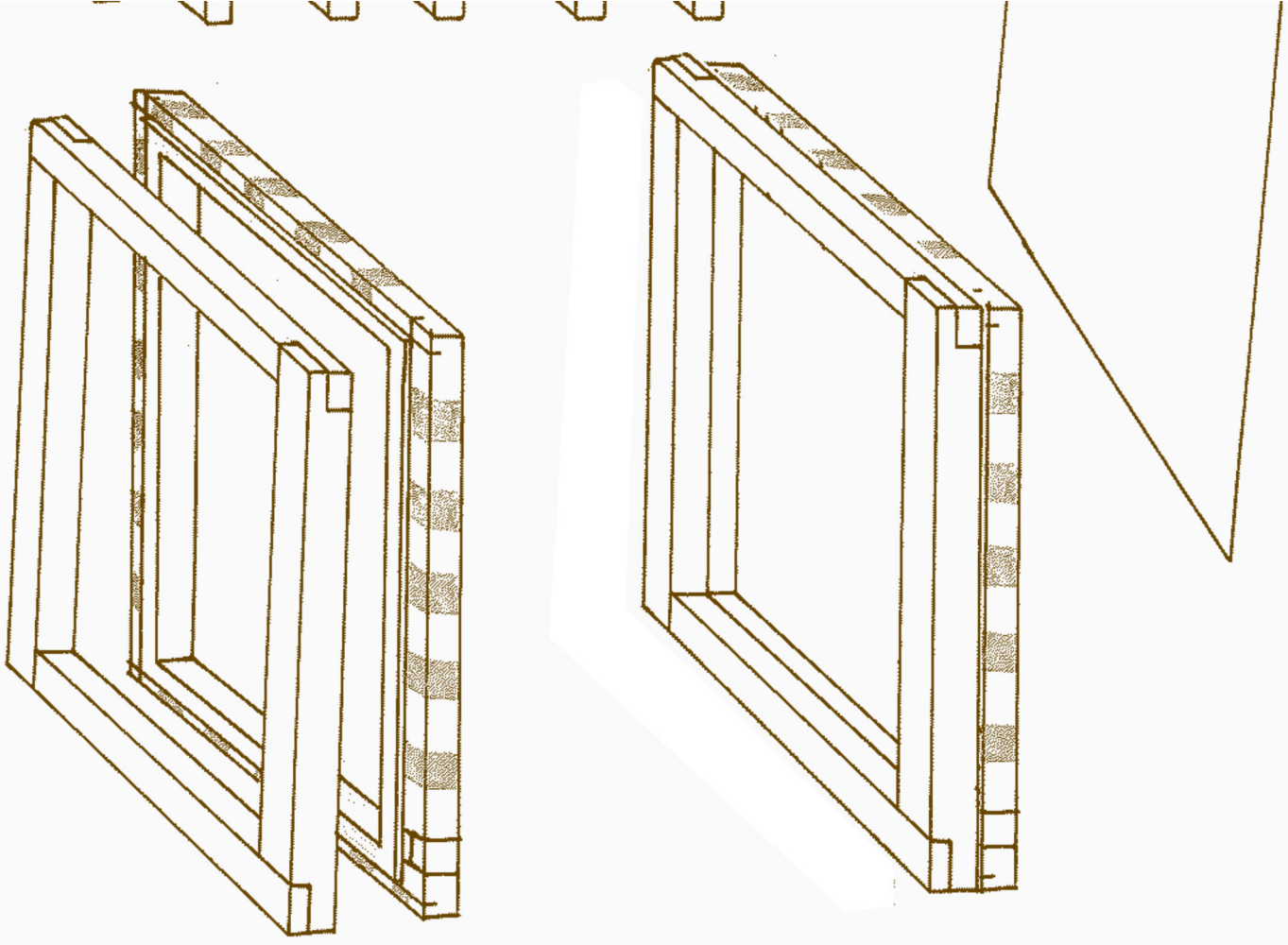
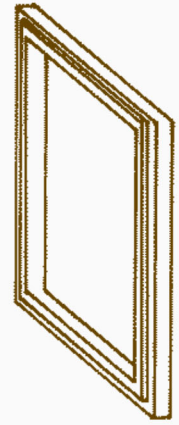


Étape 5

Couper 18 plaques de métal de 40\*65mm



Raboter l'extérieur du cadre de 2mm, jusqu'à la rainure



## # Faire sa presse

### ## Matériel

- \* Multiplex 18mm: 2 : (606mm,302mm)
- \* Multiplex 18mm: 2 : (440mm,302mm)
- \* Multiplex 18mm: 2 : (606mm,185mm)
- \* Ecrous : 8 : D10
- \* Ecrous : 1 : D24
- \* Tube en acier : 4 : D30,244mm
- \* Tige filetée : 4 : D10,300mm
- \* Tige filetée : 2 : D10,110mm
- \* Tige filetée : 1 : D24,360mm
- \* Tasseau : 1 : (90mm,60mm,60mm)
- \* Profilé métal : 1 : (400mm,30mm,15mm)
- \* Boulon infini : 1 : D10
- \* Rondelle : 1 : D30

### ## Percer les planches

Commence par les trous D10, ils serviront à faire passer une tige filetée pour que la presse résiste à la pression. Tu peux poursuivre par les trous au diamètre D30. Ces trous permettront de fixer les 4 piliers cylindriques de la presse. Termine par le D28. Il laissera passer la tige filetée centrale.

### ## Réalisation de la manivelle

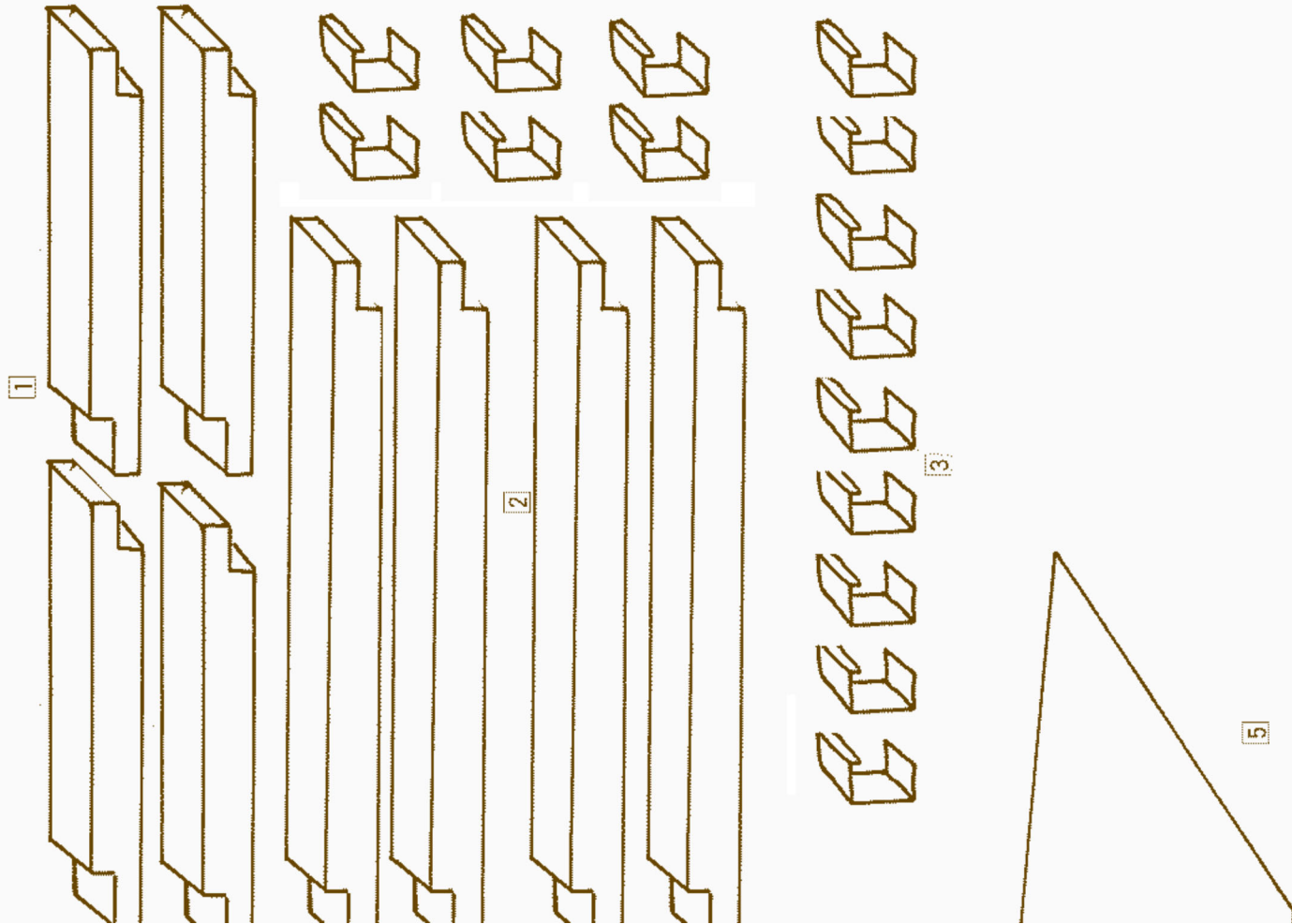
Prends un profilé métallique. Perce-le au deux extrémités au diamètre D10. Au centre, perce au diamètre D30 et soude y la tige filetée D28.

Pour les poignées, tu peux les tourner. Une fois la première poignée réalisée, tu peux en faire un patron en papier pour la reproduire plus facilement. Perce-les au diamètre D10 sur toute leur hauteur.

Prépare la fixation de l'écrou qui permettra à la grande tige filetée de presser. Pour cela ajourne une plaque de métal au diamètre 24, puis soude y l'écrou. Perce-la en ces 4 coins et fixe-la au socle. Enfin, tu peux fileter la grande tige filetée pour pouvoir y insérer une vis sans fin plus tard.

### ## Chanfreiner et poncer

Tu peux maintenant poncer et chanfreiner les bords pour adoucir les angles.



## ## Protéger le bois

Tu peux opter pour un vernis pour la protéger de l'eau, mais surtout, pas d'huile, ça protège ton bois, oui, mais ton papier la boira.

## ## L'assemblage

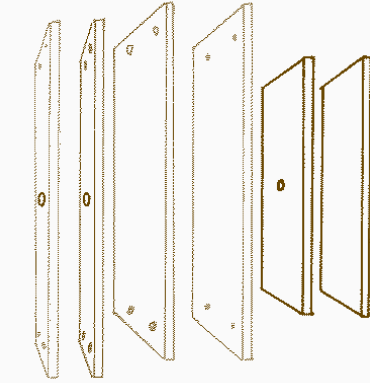
Une fois toutes les pièces prêtes, tu peux commencer l'assemblage! Insère-les quatre tubes dans les coins, glisse-y les tiges filetées D10 qui guideront la presse. Puis ajoute les écrous.

Insère ensuite la manivelle et fixe-y les poignées!

Une fois la colonne vertébrale installée, fixe la tige filetée à l'intérieur du plateau (les deux planches qui servent de presse). Passe la planche percée en D28, puis visse la vis sans fin. Colle ensuite la deuxième planche à la première. Une fois la colle sèche, ta presse est prête!

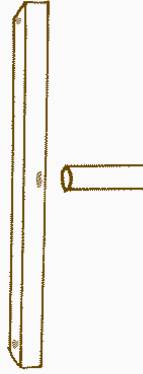
### Étape 1

Percer planche  
⌀ D10 ⌀ D30  
⌀ D28 (centre)



### Étape 2

Percer profil puis  
solder tige filetée  
⌀ D10 ⌀ D28



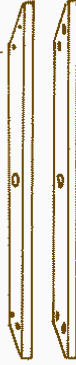
### Étape 4

tourner poignées  
puis percer  
⌀ D10



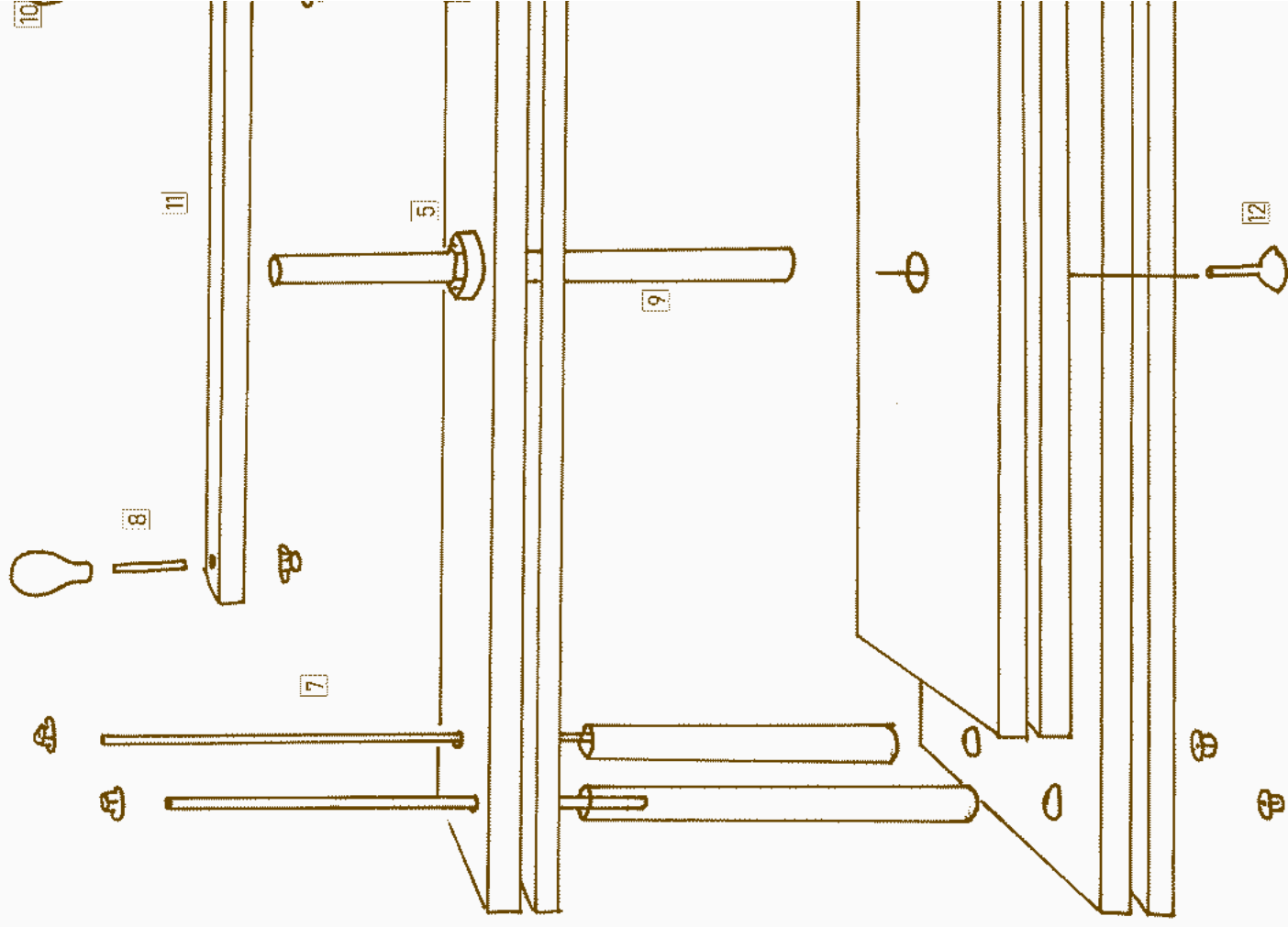
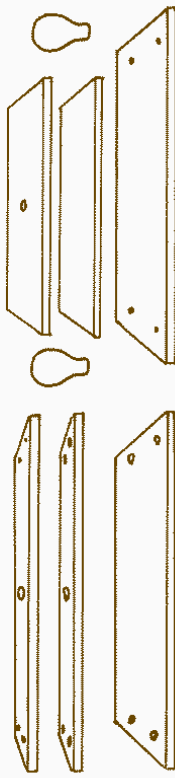
### Étape 5

Chanfreiner  
et poncer



### Étape 6

Protéger avec de l'huile  
de lin le bois



# # Encre grasse

## ## Matériel

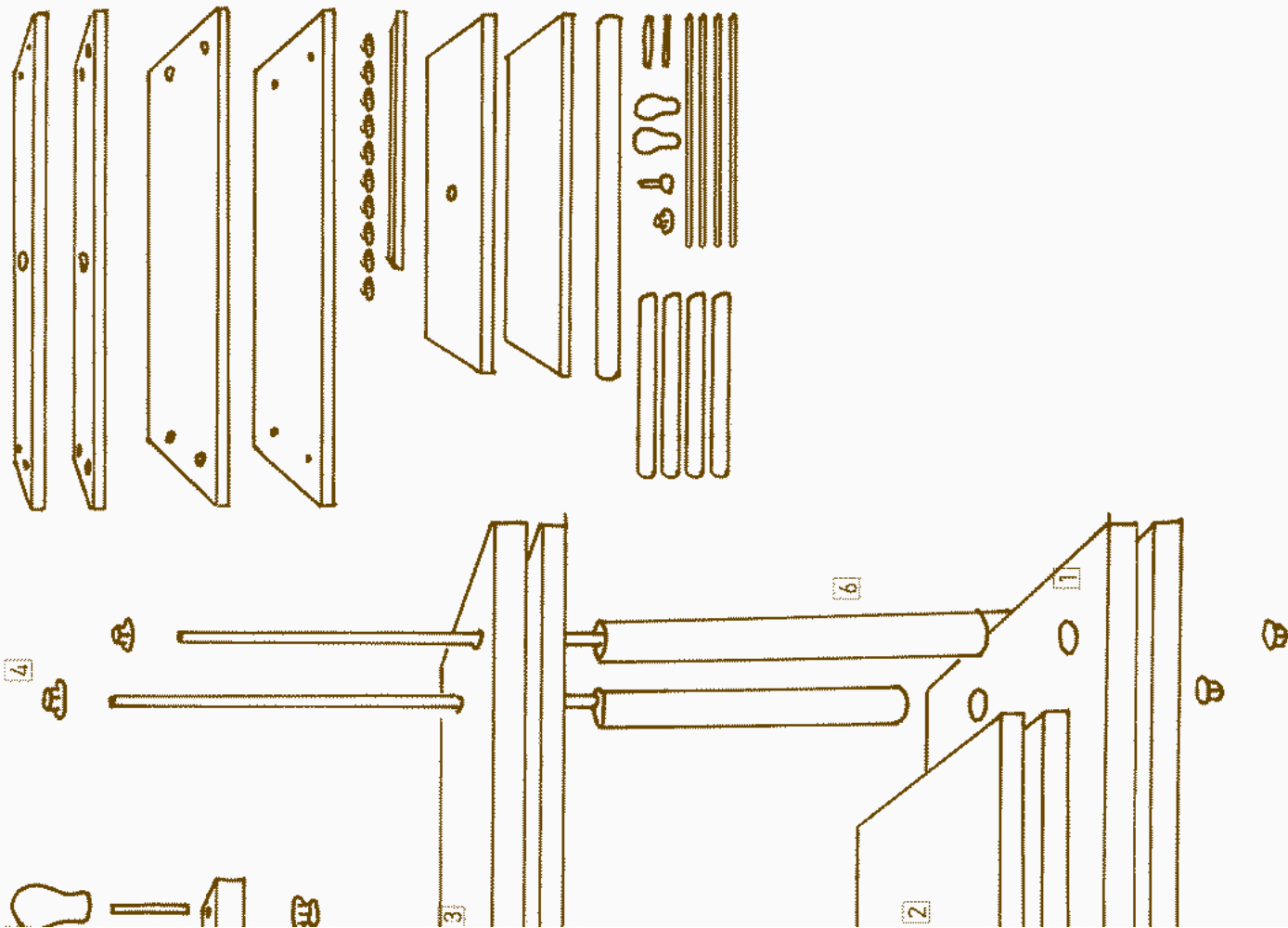
- \* Terre : couleur: doré
- \* Huile de lin cuite
- \* Rouleau en caoutchouc: 1
- \* Tamis : 1
- \* Récipient : Bol

## ## Recette

Commence par récupérer une terre de votre choix, la couleur est le principale facteur qui doit te guider puisqu'il définira la couleur de l'encre. Tamise la terre avec ce que tu as de plus fin en maille à disposition.

Une fois tamiser, mélange-la avec de l'huile de lin cuite, verse-en petit à petit, jusqu'à obtenir une pâte homogène.

Encre le support à imprimer à l'aide d'un rouleau encreur.



## # Recette de la colle de riz

### ## Matériel

- \* Riz blanc : 60 g
- \* Eau : 200 ml
- \* Clous de girofle : facultatif

### ## Recette

Fais cuire à feu doux 200 g de riz ou 100 g de farine de riz dans 350 ml d'eau.

Quand le riz sera très (trop) cuit, l'amidon contenu dans le riz va se diluer dans l'eau. Le liquide va épaissir et blanchir. Tu peux ajouter un peu d'eau s'il en manque et continuer à cuire à feu doux.

Filtre dans une passoire le riz, puis laisse refroidir la colle de riz avant de la verser dans un contenant.

Cette colle se conserve au frais dans un bocal fermé pendant environ une semaine. Tu peux ajouter quelques gouttes de clous de girofle pour la conserver plus longtemps, il évitera l'apparition de moisissures et permettra de conserver la colle de riz pendant 2 à 3 semaines.

Étale la colle au pinceau comme une colle classique et Laisse sécher!

## # Colophon

Cette édition a vu le jour à *\*l'atelier de typographie de La Cambre\**, portée par deux années de recherches, d'essais, de tâtonnements, de discussions et de partages autour d'une table ronde avec les typotes. Les discussions, les gestes et les silences y ont nourri chaque étape de ce travail.

La mise en page a été conçue à l'aide d'un script Paged.js, transmis par *\*Julie Blanc\**. Paged.js est une bibliothèque JavaScript libre et open source, qui permet de paginer du contenu HTML directement dans le navigateur pour en produire un PDF.

Ce projet n'aurait pas pu prendre forme sans les typographies qui lui donnent son souffle et son rythme : *vevelyne*, dessinée par *\*Mariel Nils\** et *\*Manon Vander Borgh\**, avec la contribution de *\*Raphaël Bastide\** et *\*Benjamin Dumond\** ; *BianZhiDai*, imaginée par *\*Xiaoyuan Gao\** chez *notyourtypefoundry* ; et *vigiliare*, une création de *\*Nina Chagas\**.

Chaque édition est composée de chutes de projets d'étudiants et donne à chaque édition un caractère unique. L'édition a été imprimée en juin 2025, en comcolor, au Printlab de La Cambre. À l'avenir elle se fera sur une imprimante hackée, projet en voie de développement en collaboration avec *\*Léo Sauges\**, compagnon de bidouillages.

Les entretiens menés avec *\*Tiphaine Déas\**, *\*Jean-François Déas\**, *\*Erwan Cancouët\**, *\*Emma Cros\** et *\*Héloïse Demont-Loisel\** ont profondément nourri ce travail. Les relectures attentives d'*\*Emma Cros\**, *\*David Le Simple\**, *\*Eugénie Bidaut\** et *\*Pierre Huyghebaert\** ont permis d'en affiner les contours.

Un remerciement tout particulier — et inattendu — revient à la boule de pétanque, qui, par sa forme ou son poids, a créé la couverture.

Pour en savoir plus, prolonger la lecture ou découvrir d'autres projets, vous pouvez visiter mon site : [enoradeas.xyz](http://enoradeas.xyz).

Ce travail est publié sous licence Creative Commons. Vous êtes libre de le partager, de le copier, de le distribuer ou de le transformer, à condition de mentionner l'auteurice, de ne pas en faire un usage commercial, et de ne pas imposer de restrictions supplémentaires. Pour consulter les conditions complètes, merci de vous référer à la version officielle de la licence.

— *\*Enora Déas\**



## # Dérailleuses

## Combien de plis faut-il déplier avant que nos voix bricolées deviennent des langages entiers ?

Elles tissent, démontent, gravent et partent.

Refusant les récits balisés, les Dérailleuses forgent leur route entre artisanat et numérique, rage et poésie, silences et cris. À l'ombre des mythes revisités Pénélope, Circé, le Loup elles créent des mondes où voyager seule devient acte politique, où fabriquer du papier à partir de brouillons devient un geste de résistance, où la lettre devient manifeste.

< div class="carnet">

Dérailleuse comme une exploration des pratiques do it yourself et d'une forme d'économie circulaire autonome de l'édition. Entre carnet de bord, manifeste féministe et guide technique, du papier à la mise en page, de l'artisanat au numérique, des echecs aux trouvailles, du elle au je. Une odyssee féminine en terres bricolées.

— Enora

</ div >